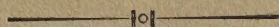


LA
Loi des Trois Etats

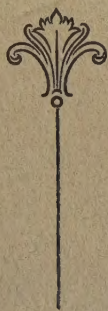


THÈSE PRINCIPALE
PRÉSENTÉE DEVANT LA FACULTÉ DES LETTRES DE NANCY
pour l'obtention du grade de « Docteur ès Lettres »

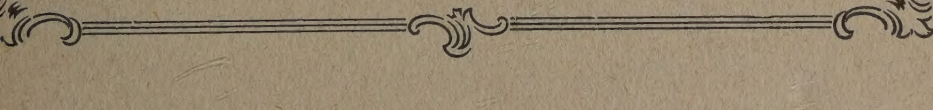
PAR

René MATHIS

Professeur-Adjoint au Lycée Henri Poincaré

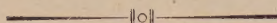


NANCY
Société d'Impressions Typographiques
4 et 6, Rue de la Croix-de-Bourgogne, 4 et 6
1924



LA LOI DES TROIS ÉTATS

LA
Loi des Trois Etats



THÈSE PRINCIPALE
PRÉSENTÉE DEVANT LA FACULTÉ DES LETTRES DE NANCY
pour l'obtention du grade de « Docteur ès Lettres »

PAR

René MATHIS

Professeur-Adjoint au Lycée Henri Poincaré



NANCY
Société d'Impressions Typographiques
4 et 6, Rue de la Croix-de-Bourgogne, 4 et 6
1924



A MA MÈRE, A MON PÈRE

En témoignage d'affection et de reconnaissance

À la mémoire de mon bon camarade

André MONIOT

Professeur de Sciences physiques et naturelles

Décédé le 31 décembre 1923 à Vioménil (Vosges)

A M. Paul SOURIAU

Doyen honoraire

En témoignage de profonde gratitude

BIBLIOGRAPHIE

DE LA LOI DES TROIS ÉTATS

I. — OUVRAGES DES AUTEURS FRANÇAIS

- TURGOT (Anne-Robert-Jacques, baron de l'Aulne). — Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain (Discours prononcé en Sorbonne, le 11 décembre 1750, pour la clôture des Sorbonniques, par M. l'abbé Turgot, prieur de la maison).
- Plan du premier discours sur la formation des gouvernements et les mélanges des nations (1751).
 - Plan du second discours sur les progrès de l'esprit humain (vers 1751).
- CONDORCET (Antoine-Nicolas de). — Esquisse d'un tableau philosophique des progrès de l'esprit humain (1794) (œuvre posthume publiée en 1795).
- SAINT-SIMON (Claude-Henri, comte de). — Lettre d'un habitant de Genève (1807).
- Introduction aux travaux scientifiques du XIX^e siècle (1808).
 - Mémoire sur la science de l'homme (1813).
 - Mémoire sur la gravitation universelle (1813).
- (Les œuvres de Saint-Simon ont été publiées en 1841 par Olinde Rodriguès.)
- BURDIN (Docteur). — Conversation rapportée par Saint-Simon dans le « Mémoire sur la science de l'homme » et tenue par le docteur Burdin en 1798. (Œuvres choisies de Saint-Simon, tome II, pages 21 à 29, Bruxelles.)
- COMTE (Auguste) (1). — Lettres d'Auguste Comte à M. Valat (1815-1844).
- Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société (1822) (1^{re} édition).

(1) Nous avons mentionné toutes les œuvres d'Auguste Comte, celles-ci traitant soit directement, soit indirectement, soit partiellement de la loi des trois états.

- Considérations philosophiques sur les sciences et les savants (1825) (N^{os} 7, 8, 10 du « Producteur », année 1825).
- Considérations sur le pouvoir spirituel (1826) (N^{os} 13, 20 et 21 du « Producteur », année 1826).
- Cours de philosophie positive (6 volumes). 1^{er} volume: 1830; 2^e volume: 1835; 3^e volume: 1838; 4^e volume: 1839; 5^e volume: 1841; 6^e volume: 1842 (les six volumes sont du format in-8).
- Lettres d'Auguste Comte à John Stuart Mill de 1841 à 1846 (ouvrage in-8 édité seulement en 1877).
- Discours sur l'esprit positif (Préambule du traité d'astronomie populaire, 1844, ouvrage in-8).
- Ordre et progrès. Vivre pour autrui. Discours sur l'ensemble du positivisme, 1848 (ouvrage in-8).
- Calendrier positiviste (ou Système général de commémoration publique, 1849 (ouvrage in-8).
- Catéchisme positiviste ou Sommaire exposition de la religion universelle en treize entretiens systématiques entre une femme et un prêtre de l'humanité, 1852 (in-12).
- Système de politique positive ou Traité de Sociologie, instituant la religion de l'humanité, 1852-1854 (4^e vol. in-8).
- Synthèse subjective ou Système universel des conceptions propres à l'état normal de l'humanité, 1856 (ouvrage in-8).
- Testament d'Auguste Comte, 1857. (Ce testament a été publié en 1884 par ses exécuteurs testamentaires, conformément à ses dernières volontés, avec les documents qui s'y rapportent: pièces justificatives, prières quotidiennes, confessions annuelles, correspondance avec M^{me} de Vaux) (ouvrage in-8).
- LITTRÉ (E.). — Analyse raisonnée du Cours de philosophie positive de M. Auguste Comte, 1845 (ouvrage in-8).
- Application de la philosophie positive au gouvernement des sociétés et en particulier à la crise actuelle, 1849 (ouvrage in-8).
- Conservation, révolution et positivisme, 1852 (ouvrage in-12).
- Paroles de philosophie positive, 1859 (ouvrage in-8).
- Auguste Comte et la philosophie positive, 1863 (ouvrage in-8).
- Préface d'un disciple (en tête de la 2^e édition du « Cours de philosophie positive », 1864, in-8; et en tête des « Principes de philosophie positive d'Auguste Comte », 1868, in-12).
- Auguste Comte et Stuart Mill (réimprimé de la « Revue des Deux-Mondes » et suivi de « Stuart Mill et la philosophie positive, par G. Wyrouboff), 1866 (ouvrage in-8).

- Fragments de philosophie positive et de sociologie contemporaine, 1876 (ouvrage in-8).
- Seconde préface ou Etude sur les progrès du Positivisme, 1876 (en tête de la 4^e édition du « Cours de philosophie positive », 1876, ou séparée, brochure in-8, 1877).
- PINEL (L.). — Essai de philosophie positive, 1857 (ouvrage in-8).
- RIBES (A.). — Enseignements sur la méthode positive, suivis de réflexions sur la méthode catholique, la méthode de Descartes et l'analyse de Condillac, 1857 (ouvrage in-8).
- Aperçus élémentaires sur la méthode positive ou la véritable analyse, 1858 (ouvrage in-8).
- Catéchisme scientifique et société transitoire suivant la méthode positive, 1859 (ouvrage in-8).
- BLIGNIÈRES (Capitaine C. de). — Exposition abrégée et populaire de la philosophie et de la religion positives, 1857 (ouvrage in-12).
- WALLON (J.). — Le Positivisme ou la Foi d'un Athée, 1858 (ouvrage in-8).
- LOMRAIL (A.-M. de). — Aperçus généraux sur la doctrine positiviste, 1858 (ouvrage in-12).
- ROBINET (Docteur). — Notice sur l'œuvre et la vie d'Auguste Comte, 1860 (ouvrage in-8).
- Lettre à M. le Directeur de la Critique philosophique, 1875.
- SCHÉBEL (Ch.). — La philosophie positive présentée dans ses traits fondamentaux, 1863 (ouvrage in-8).
- CHAUFFARD (Docteur). — De la philosophie dite positive dans ses rapports avec la médecine, 1863 (ouvrage in-8).
- TAINE (H.). — Le positivisme anglais, étude sur Stuart Mill, 1864 (ouvrage in-12).
- PELLARIN (Docteur C.). — Essai critique sur la philosophie positive. Lettre à M. E. Littré, 1864 (in-8).
- LEFORT (César). — La méthode de la science moderne est-elle réellement positive et définitive? Introduction à la construction du dogme positiviste par la découverte de l'origine organique de l'intelligence, 1864 (ouvrage in-8).
- RAVAISSON (F.). — La philosophie en France au XIX^e siècle, 1867.
- FRANCK (Ad.). — Philosophie et religion, 1867.
- LADÉVI-ROCHE (J.). — Le positivisme au tribunal de la science, 1867 (ouvrage in-8).
- DUBOUL (Jules). — Le positivisme, sa méthode, ses antécédents et ses conséquences, 1867 (ouvrage in-8).

- NUYTZ (André). — Le positivisme pour tous: Exposé élémentaire des principes de la philosophie positive, 1868 (ouvrage in-8).
- ASSIER (Ad. d'). — Essai de philosophie positive au XIX^e siècle: le ciel, la terre et l'homme, 1^{re} partie, 1870 (ouvrage in-12).
- SÉMERIE (Eug.). — Positivistes et catholiques, 1873 (ouvrage in-12). — La loi des trois états, réponse à M. Renouvier, 1875.
- GUTHLIN (Abbé Al.). — Les doctrines positivistes en France, 1873 (ouvrage in-8).
- SEUX FILS (Docteur). — Du positivisme dans la science, 1873 (ouvrage in-8).
- TISSANDIER (J.-B.). — Origines et développement du positivisme contemporain, critique de cette doctrine, 1875 (ouvrage in-8).
- AUDIFFRENT (Docteur). — Note adressée à M. le Directeur de la Critique philosophique, 1875.
- PILLON. — Critique philosophique (série d'articles), année 1875: 1^o La loi des trois états; 2^o Une question de priorité de la loi des trois états; 3^o La loi des trois états, selon le professeur Flint; 4^o Contradictions positivistes au sujet de la loi des trois états; 5^o Encore une question de priorité de la loi des trois états; 6^o Bibliographie: Et Sémerie: La loi des trois états, réponse à M. Renouvier (Paris, Ernest Leroux, 1875); 7^o Une question de priorité à propos de la loi des trois états (fin); 8^o La brochure de M. Sémerie sur la loi des trois états; 9^o Réponses à Robinet, à Audiffrent et à Sémerie.
- BOURDET (Docteur E.). — Vocabulaire des principaux termes de la philosophie positive avec des notices biographiques appartenant au calendrier positiviste, 1875 (ouvrage in-12).
- FERRAZ. — Etude sur la philosophie en France au XIX^e siècle, 1876 (ouvrage in-12).
- ALEX (P.). — Du droit et du positivisme, 1876 (ouvrage in-12).
- POEY. — Le positivisme, 1876 (ouvrage in-12).
- ADRIAN (L.). — Essais sur quelques points de philosophie positive, 1877 (ouvrage in-12).
- CHATEAUNEUF. — Le positivisme et le matérialisme devant la loi du progrès, 1877 (ouvrage in-12).
- MOLLIN (Gab.). — Les Dessous du Positivisme; lettre adressée à M. le docteur Robinet, 1879 (ouvrage in-12).
- Les jobards et les roublards du positivisme; lettres au citoyen Isidore Finance, 1879 (ouvrage in-12).

- LIARD (L.). — La science positive et la métaphysique, 1879 (ouvrage in-8).
- ROBINET (J. F. E.). — La philosophie positive, Auguste Comte et M. Pierre Laffitte, 1881 (ouvrage in-32).
- Le positivisme et M. Littré, 1881 (ouvrage in-8).
- BROGLIE (Abbé P. de). — Le positivisme et la science expérimentale, 1881 (2 volumes in-8).
- AUBIN (Abbé V.). — Trahison positiviste, 1881 (ouvrage in-8).
- LAVERDANT (G. D.). — Lettres à M. Littré et aux positivistes, 1881 (3 brochures in-12).
- RIG (J.). — La philosophie positive d'Auguste Comte. Résumé en deux volumes (in-8), 1881.
- CARO (E.). — M. Littré et le Positivisme, 1883 (ouvrage in-12).
- LAFFITTE (P.). — Cours de philosophie première, tome I, 1889 (in-8).
- ADAM (Ch.). — La philosophie en France, 1^{re} moitié du XIX^e siècle, 1894 (ouvrage in-8).
- FOUILLÉE (A.). — Le mouvement positiviste et la conception sociologique du monde, 1896 (ouvrage in-8).
- BERTRAND (Joseph). — Souvenirs académiques. Auguste Comte et l'école polytechnique (article de la « Revue des Deux-Mondes », 1^{er} décembre 1896).
- ARAGON (Aug.). — Essai sur l'histoire du positivisme au Mexique. Le docteur Gubino Barréda, 1898 (ouvrage in-8).
- FAGUET (E.). — Politiques et moralistes du XIX^e siècle, tome II, 1898 (ouvrage in-12).
- LÉVY-BRÜHL (L.). — Le Centenaire d'Auguste Comte (« Revue des Deux-Mondes », janvier 1898).
- La philosophie d'Auguste Comte, 1900.
- ALENGRY (F.). — Essai historique et critique sur la sociologie d'Aug. Comte, 1900.
- BOUTROUX (E.). — Comtisme et positivisme (Article de la Revue Politique et Littéraire » du 8 février 1902).
- MILHAUD. — La loi des quatre états (article de la « Revue Philosophique » 1902).
- Le Positivisme et le progrès de l'esprit, 1902.
- GÉRARD-VARET, — Auguste Comte (chapitre XX des « Etudes sur les principaux philosophes », par Ch. Adam). Nouvelle édition complétée par M. Gérard-Varet, 1903 (ouvrage in-12).
- SALOMON (Michel). — Auguste Comte, sa vie, sa doctrine, 1903 (ouvrage in-12).

- DUMAS (G.). — Psychologie de deux Messies positivistes, 1905.
DEROISIN. — Notes sur Aug. Comte par un de ses disciples, 1909 (ouvrage in-8).
MOURGUE (R.). — Philosophie positive d'Auguste Comte, 1909 (ouvrage in-8).
PÉCAUT (P.). — Auguste Comte. Catéchisme positiviste, 1909 (volume in-18).
DUBUISSON (A.). — Positivisme intégral. Foi, Morale, Politique d'après les dernières conceptions d'Aug. Comte, avec avant-propos d'E. Fourrière, 1910 (ouvrage in-8).
DUPUY (P.). — Le positivisme d'Auguste Comte, 1911 (ouvrage in-8).
LABERTHONNIÈRE (L.). — Positivisme et catholicisme, 1911 (in-16).
WÉBER (L.). — La loi des trois états et la loi des deux états (article de la « Revue de Métaphysique et de Morale », pages 597 à 603, année 1911).
— Le rythme du progrès et la loi des deux états (article de la « Revue de Métaphysique et de Morale », pages 16 à 60, année 1913).
— Le rythme du progrès, 1913 (ouvrage in-8).
PICARD (R.). — Auguste Comte, pages choisies (Notice sur la vie et la doctrine de Comte et commentaires reliant les divers morceaux, 1912 (ouvrage in-12).
MATHIS (R.). — Kant, précurseur de la loi des trois états. (Etude sur l'« Idée d'une histoire universelle au point de vue de l'humanité », de 1784), 1924 (brochure in-8).

Enfin, il faut ajouter à toute cette bibliographie la collection entière du « Producteur » et celle de la « Revue Occidentale ».

II. — BIBLIOGRAPHIE DES AUTEURS ÉTRANGERS

1° Principaux ouvrages anglais

- LEWES (G.-H.). — History of philosophy, 1847 (2 tomes).
— Comte's philosophy of the positive sciences, 1847.
— Comte's philosophy on the sciences: an exposition of the principles of the « Cours de philosophie positive », 1853.
MARTINEAU (Miss Harriet). — The positive philosophy of A. Comte, translated and condensed (Londres, 1853).
MORELL (J.-D.). — The philosophical tendencies of the age (Londres, 1855).

— XIII —

- BUCKLE (Thom.). — History of civilisation (1857-1861).
SPENCER (H.). — The classification of sciences, to which are added reasons for dissenting from the philosophy of M. Comte, 1864.
STUART-MILL (J.). — A. Comte and positivism (Londres, 1865).
BRIDGES (J.). — The unity of Comte's life and doctrine, a reply to strictures of Comte's latter writings, addressed to J. Stuart-Mill (Londres, 1865).
HUXLEY (Th.). — Scientific aspects of Positivism (Lay Sermons), 1870.
FLINT. — The philosophy of history in France and Germany, 1874.
BAIN (Al.). — John Stuart-Mill (dans la Revue Mind), 1879.
CAIRD (Edw.). — The social philosophy and religion of Comte (Glasgow, 1885).
KAINES (J.). — The doctrine of positivism (Londres, 1888).
BALFOUR (J.-M.-P.). — Positivism; its truths and fallacies, 1888.
DIX HUTTON (Henry). — Comte, the man and the founder (Londres, 1891).
WATSON (J.). — Comte, Mill, H. Spencer (Londres, 1895).

2° *Principaux ouvrages allemands*

- DÜHRING (E.). — Kritische Geschichte der Philosophie von ihren Anfängen bis zur Gegenwart (Leipzig, 1878).
LAAS (Er.). — Idealismus und Positivismus (3 volumes, Berlin, 1879 à 1884).
IODL. — Geschichte der Ethic, 1883.
SOMMER. — Die positive Philosophie Comte's (Berlin, 1885).
LANGE (Fr.-A.). — Geschichte des Materialismus (2 volumes), 1887.
BERNSTEIN (Er.). — Lehrbuch der historischen Methode (Leipzig, 1889).
BRÜTT (Max.). — Der Positivismus, nach seiner ursprünglichen Fassung dargestellt und beurtheilt (Hambourg, 1889).
HERM. GRUBER (R. P.). — August Comte, der Begründer des Positivismus, sein Leben und seine Lehre (Fribourg-en-Brigau, 1889).
— Der Positivismus vom Tode August Comte's, bis auf unsere Tage (*Id.*, 1891)

3° *Principaux ouvrages italiens*

- DOMINICIS (S. F. de). — La doctrina dell'evoluzione (2 tomes), 1881.
ARDIGO (Robert). — Opere filosofiche (Padoue, 1884).
TROILO (E.). — Idee i ideali del positivismo (Rome, 1909, in-16).

- CARLO (E. di). — Il diritto naturale secondo R. Ardigo ed il positivismo italiano. Appunti critici (Palerme, 1909, brochure).
JODL (F.) é FULCI (F.-P.). — L'ética del positivismo (Messine, 1909, 1 volume in-8).

4° *Principaux ouvrages espagnols*

- RIVISTA CONTEMPORANEA DE MADRID, 1876: El positivismo y la civilizacion.
TEXEIRA BASTOS. — Comte o positivismo, 1881.
— Principios de philosophia extrahidos de « Curso de philosophia positiva » de A. Comte, 1883.
Loís (Oct.). — Lo Accessibile y lo Inaccessibile (Madrid, 1886).

5° *Principaux ouvrages russes*

- LESSEWITSCH. — Essai d'un exposé critique des principes fondamentaux de la philosophie positive (St-Pétersbourg, 1877).
— Lettres sur la philosophie critique (St-Pétersbourg, 1878).

6° *Principaux ouvrages suédois*

- NYSTROM. — Dem Gamlatiden infor den Nya Positiska dialoger, 1875 (Dialogue entre un théologien, un métaphysicien et un positiviste).
— Positivismen en systematisk framställning af deuna Laera jeniti en biografi ofver dess Grundläggare Aug. Comte, 1879. (Cet ouvrage important sur le positivisme fut dédié à P. Laffitte.)

7° *Un ouvrage belge*

- KAZARY (T.). — La loi des trois états d'Auguste Comte (Bruxelles, 1895).

III. — LISTE DE QUELQUES OUVRAGES DÉJÀ CITÉS,
traduits soit en français, anglais ou allemand

1° *Ouvrages traduits en français*

- BRIDGES (J.-H.). — De l'unité, de la vie et de la doctrine d'Aug. Comte, réponse aux critiques des derniers écrits de Comte, adressée à J. Stuart-Mill (traduit de l'anglais par M. Debergne, ouvrage in-8, 1867).

- STUART-MILL (J.). — Auguste Comte et le positivisme (traduit de l'anglais par le docteur G. Clémenceau, ouvrage in-12, 1868).
- MARTINEAU (Miss Harriet). — La philosophie d'Auguste Comte condensée (traduit de l'anglais, 2 volumes in-8, 1871-1873).
- GRUBER (Herm. R. P.). — Auguste Comte fondateur du positivisme, sa vie, sa doctrine (traduit de l'allemand par l'abbé Ph. Mazoyer et précédé d'une préface par Ollé-Laprune, ouvrage in-12, Paris, 1892).
- Le positivisme depuis Comte jusqu'à nos jours (traduit de l'allemand par l'abbé Ph. Mazoyer, ouvrage in-12, Paris, 1893).

2° Ouvrages traduits en anglais

- COMTE (A.). — Système de politique positive d'Auguste Comte (Londres, 1875-1877).
- Discours sur l'ensemble du positivisme (traduit par le docteur Bridges: « A general view of positivism »; 1^{re} édition, 1865; 2^e édition, 1880, Londres).
- Catéchisme positiviste (The catechism of positive religion, translated from the french of Aug. Comte by R. Congreve, Londres, 1858; 2^e édition en 1883).

3° Ouvrages traduits en allemand

- LEWES (G.-H.). — History of philosophy (traduit en allemand: Geschichte der Philosophie, 2 vol., Berlin, 1876).
- RIG (J.). — La philosophie positive d'Auguste Comte, résumé (traduit en allemand et précédé d'une préface par J. Kirchmann, 2 vol., Heidelberg, 1883).
-

INTRODUCTION

La question que nous abordons n'est pas nouvelle et semble avoir été entièrement traitée, nous ne revendiquons donc aucune originalité. Nous nous proposons de rassembler en cet ouvrage tout ce qui a trait à la loi des trois états, trop heureux si nous pouvons y ajouter quelques observations personnelles, quelques précisions et détails supplémentaires, trop heureux aussi si nous pouvons considérer cette loi sous un angle plus important que le nécessite son titre de loi du progrès, c'est-à-dire si nous arrivons à la regarder comme le piédestal de tout le positivisme en tant que comtisme.

Nous établirons tout d'abord la bibliographie de la question : liste des ouvrages intéressant totalement ou même très partiellement la loi des trois états et non pas la bibliographie du positivisme, ce qui donnerait à cette partie de notre travail une extension exagérée et inattendue.

Nous aborderons ensuite, dans la première partie, la lignée des précurseurs que Littré lui-même énuméra, nous détaillerons l'œuvre de Turgot dans les différents écrits ayant donné sujet à contestation, nous nous attaquerons ensuite à celle de Condorcet et ferons de son « Esquisse » une analyse complète ; de Saint-Simon et de Burdin nous retiendrons tous les détails typiques intéressant la loi en question. On a cité les précurseurs, mais jusqu'ici, tout au moins pour Turgot et

Condorcet, on n'avait point analysé de près tout ce qui intéresse notre sujet.

Bien que Littré, arbitre expert en la matière, ait placé Kant parmi les précurseurs de Comte, il ne sera pas mentionné dans cet ouvrage, ne voulant pas, en faisant entrer un métaphysicien aussi convaincu dans le sanctuaire positiviste, blesser la mémoire de Comte et ranimer ses fureurs contre cette « exécrable » métaphysique. Qu'il nous soit cependant permis de mentionner que Kant avait aperçu, dès 1784 (1), l'enchaînement des faits dûs au travail des générations, qu'il avait pressenti l'empire exercé par une grande loi dirigeant l'humanité et expliquant la liaison des générations, qu'il avait annoncé la découverte proche de cette loi, enfin qu'il avait entrevu la subordination des foules et des états à celle des individus (2).

Après l'œuvre des précurseurs, nous traiterons dans la deuxième partie de celle de Comte en nous attachant surtout à l'œuvre capitale: le « Cours de philosophie positive ». De ses derniers ouvrages nous ne dirons que quelques mots, autant par respect pour le fondateur du positivisme, que pour le peu d'importance que l'on peut attribuer à ses dernières œuvres dans ce que l'on est tenu d'appeler le positivisme initial. Quant nous aurons dégagé le plus possible de sa gangue tout ce qui concerne la loi des trois états, nous montrerons quelle place importante cette loi « fondamentale » tient dans le positivisme et comment tout le système se greffe sur cette

(1) Idée d'une histoire universelle au point de vue de l'humanité.

(2) Voir « Kant, précurseur de la loi des trois états » (Étude sur l'idée d'une histoire universelle au point de vue de l'humanité, 1784). Plaquette, par R. Mathis (30 pages in-8°, Nancy, 1924, Société d'Impressions typographiques).

première donnée, préparant ainsi les raisons qu'il y a de condenser dans un même ouvrage tout ce qui intéresse la loi du progrès, notamment sa priorité et sa valeur.

Nous ferons du « Cours de philosophie positive » un résumé aussi bref que possible; le développement de l'œuvre, le style souvent obscur, l'abondance des données sont autant de difficultés qui ne permettront pas toujours de condenser de façon très précise un tel échafaudage de notions et d'idées.

Enfin, dans la troisième partie, nous dirons quelques mots des appréciations et critiques importantes déjà suscitées en France par la loi des trois états, nous examinerons après les différentes lois du progrès à états différents, depuis celle de Saint-Simon à celle de Wéber, en passant par celles de Littré et de Milhaud.

Dans la conclusion, nous parlerons de la question de priorité, puis de celle de valeur: la priorité nous l'accorderons partiellement à chacun des précurseurs, laissant à Comte comme unique propriété, et cela de façon très discutable, le titre de la loi et l'extension qu'il a donnée à celle-ci. Quant à la valeur, nous ferons ressortir qu'une loi n'est point loi dès l'instant où elle se montre règle élastique, aux exceptions souvent imprévues et déconcertantes.

Juin 1924.

DÉFINITION ET GÉNÉRALITÉS

De même que l'homme se plaît à retrouver dans la nature la présence de lois invariables, de même une de ses grandes préoccupations a été d'expliquer, par l'énoncé d'une théorie, la marche de l'esprit humain.

La loi des trois états est une des hypothèses tendant à cette fin et dont l'examen par les penseurs a provoqué les appréciations et les critiques les plus nombreuses. Son rôle consiste à mettre en lumière l'histoire de l'activité de l'esprit et à expliquer, par la connaissance des faits antérieurs, les évolutions présentes et mêmes futures de l'intelligence humaine jouant dans la gamme et dans le domaine des sciences. L'humanité aurait obligatoirement accompli un stage dans trois états distincts ; chacune de nos conceptions, chaque science particulière aurait envisagé les phénomènes sous trois aspects différents, pourvus chacun d'une empreinte spéciale. L'état théologique précéda l'état métaphysique et l'état scientifique succéda à celui-ci.

Cette loi est donc l'historique des interprétations de l'esprit humain en général et la diversité d'explications adoptées par chaque intelligence ne constitue qu'une difficulté apparente. Les esprits évoluent séparément et aussi simultanément, marqués qu'ils sont d'une discipline de groupe due à la vie en commun, condition nécessaire à l'existence humaine. Chaque

être peut tendre à un but particulier, sa perfection individuelle va néanmoins vers le progrès et la pensée d'un seul, fait partie intégrante de l'humanité entière. Il n'est donc pas impossible d'essayer d'énoncer une théorie établissant de façon précise la marche générale de l'esprit envisagé comme une moyenne et laissant de côté les anomalies de quelques sujets.

L'âge théologique fut le premier état de l'humanité. C'est l'époque où l'homme considère chaque phénomène comme le résultat de volontés semblables à la sienne, mais dont la puissance est infiniment supérieure. La philosophie théologique est la plus naturelle des explications, l'homme, ayant, dès le début, conscience de ses désirs et de ses efforts, imagina facilement des volontés étrangères, analogues à la sienne. L'âge métaphysique ne diffère que peu du précédent. Il n'essaie pas d'expliquer les phénomènes par les volontés concrètes de personnages, mais par des puissances abstraites. Il inaugure l'emploi des entités, essences et facultés ; l'esprit attribue à ses fictions une existence réelle et se laisse diriger par ses propres inventions. L'âge scientifique fait table rase des deux états précédents. L'homme renonce à la recherche du pourquoi des choses et à celle des causes intimes des phénomènes qui le dépassent. Par l'observation et le raisonnement, il établit les relations de succession et d'analogie des faits. Telle est, dans ses formes générales, la loi des trois états, ainsi dénommée à cause de sa décomposition en trois stades chronologiques.

Basée sur l'histoire et la succession des faits, cette loi s'en dégage par un examen serré, par l'identification sous l'égide nettement délimitée de ceux qui relèvent d'un même ordre d'explications directrices. C'est donc un résumé des évolutions de l'esprit humain et de cette organisation intellectuelle

qu'il s'est lui-même appliqué à travers les âges, devant le champ d'action toujours plus étendu de ses connaissances, devant leur nombre et leur complexité. La loi des trois états marque les étapes de l'intelligence humaine se modifiant avec le progrès, utilisant dans chaque ordre particulier de connaissances les découvertes récentes et les améliorations réalisées, comparant celles-ci avec la valeur du mode d'explication, voyant germer ou naître un type nouveau de solution et, insensiblement et non pas brutalement, passant ainsi de l'état théologique au métaphysique et de celui-ci au scientifique. Croire que des séparations nettes ont existé et décréter que dans le savoir immense de l'humanité, dans la science totale, apports accumulés des générations successives, l'état théologique n'a pas été parfois contemporain du métaphysique et ceux-ci du scientifique, serait accorder à la loi des trois états, un caractère de rigidité et de précision absolues qu'elle ne possède pas.

Ainsi que nous le verrons par la suite, une telle loi, qui se vérifie par certaines données, risque d'être mise en échec par d'autres ; elle a titre de loi alors que celui de règle générale répondrait de façon plus exacte et plus satisfaisante au nombre de cas auxquels elle s'applique. Longue est l'histoire de cette hypothèse et si son nom lui a été donné seulement par Auguste Comte, il n'en est pas moins vrai que son existence avait frappé depuis longtemps certains esprits.

PREMIÈRE PARTIE

LA LOI DES TROIS ÉTATS
AVANT AUGUSTE COMTE

CHAPITRE PREMIER

TURGOT ET LA LOI DES TROIS ÉTATS

Turgot fut le premier qui, sans la nommer, pressentit la loi des trois états dans la marche de l'esprit humain et des connaissances. Pour justifier la priorité de Turgot, en tant que fondateur de cette loi, il importe d'établir de façon indiscutable, ses idées sur deux points importants. En premier lieu, il faut relever dans ses écrits l'idée d'enchaînement et de liaison qui, de siècle en siècle, a constitué les étapes du progrès humain. En d'autres termes, il importe de montrer qu'il a bien vu, dans les acquisitions de l'esprit, la somme intégrale des produits partiels des générations passées, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à son époque. En second lieu, il faut démontrer comment Turgot est passé successivement dans sa façon d'interpréter l'explication du progrès à travers les siècles, par les trois états en question : théologique, métaphysique et scientifique.

Dans son « Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain » (1), l'abbé Turgot s'exprime ainsi : « Tous les âges sont enchaînés les uns aux autres par une suite de causes et d'effets qui lient l'état présent du monde à tous ceux qui l'on précédé » (2). Le premier point est donc

(1) et (2) Turgot : « Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain ». (Discours en latin prononcé en Sorbonne, le

établi. Après avoir énoncé l'enchaînement étroit des causes et des effets, montrant le terrain toujours semblable sur lequel l'esprit humain a combattu les difficultés et arraché peu à peu les connaissances indispensables, l'auteur s'attache à prouver que, devant la continuité physique de la nature, l'homme engendre aussi une liaison intellectuelle portant sur toutes les générations passées. Le langage, en permettant aux hommes d'énoncer leur idée, leur sert aussi à en faire part à leurs semblables; quant à l'écriture, elle perpétue le langage dans la suite des siècles et conserve aux générations présentes et futures l'appoint du passé. Il s'agit vraiment d'un « trésor » et d'un « héritage », permettant à l'homme de ne pas revivre incessamment les difficultés de la vie des hommes primitifs. De même qu'une génération a reçu le résultat du travail de ses ancêtres en vue d'en tirer un profit, de même son devoir est d'ajouter un supplément aux résultats qui lui sont transmis. Le genre humain ressemble donc à un tout aux parties étroitement liées. La suppression de l'une de ces parties amènerait un vide incompréhensible dans l'histoire générale; Turgot le compare à l'individu, tout comme celui-ci il évolue; et tend de plus en plus vers la maturité.

Il s'agit de rechercher maintenant dans l'œuvre de Turgot l'énonciation du second point, plus particulier que le premier, et également nécessaire à la loi des trois états.

L'ordre chronologique voudrait que les recherches portent d'abord sur son œuvre de 1750 plutôt que sur ses écrits de 1751, mais comme la distinction des trois états est faite

11 décembre 1750, pour la clôture des sorbonniques, par M. l'abbé Turgot, prieur de la maison.) Œuvres de Turgot, par Gustave Schelle, tome I, p. 215, lignes 8 et suivantes. (Librairie F. Alcan, Paris, 1913.)

dans le « Plan du second discours sur les progrès de l'esprit humain » de 1751, il convient de s'y reporter de suite. Il ne s'agit pas, évidemment, ainsi que nous le verrons plus tard dans l'œuvre de Comte, d'une désignation ferme de chacun des états aux différentes parties sérieusement marquées et détaillées; cependant les écrits de Turgot permettent d'entrevoir les trois étapes du progrès humain.

L'auteur accorde un vaste domaine aux sensations à l'origine, ce sont du reste les sensations qui émirent l'interprétation théologique et « l'espèce d'ivresse qui est pourtant le germe de la raison » (1) n'est pas autre chose que le délire d'interprétation qui traduit l'émerveillement humain en attachant à chaque ordre de phénomènes un pouvoir fétichiste d'abord, une divinité ensuite. Cette ivresse fut bien le germe de la raison, puisque celle-ci put trouver dans ces interprétations un semblant d'explication. Mais ce qui est sous-entendu ici est affirmé de façon nette et précise un peu plus loin. Turgot considère comme un fait naturel que l'intelligence humaine se soit à l'origine expliqué l'inexplicable en faisant intervenir des volontés semblables à celle de l'homme, mais dont les corps, qui leur servaient d'enveloppe extérieure, étaient invisibles. L'imagination humaine dut être à cette époque assez dépourvue et, par ce fait, les images qu'elle fut capable de créer ne purent différer beaucoup de la nature humaine; c'est pourquoi elle ne tarda pas à agréer l'anthropomorphisme comme forme représentative. C'est ce que Turgot exprime dans ces quelques mots: « des êtres semblables

(1) Turgot: Plan du second discours sur les progrès de l'esprit humain. Œuvres de Turgot, par G. Schelle, tome I, p. 298, lignes 18 et 19.

à nous » (1), ne concevant ainsi dans la phase théologique qu'une division médiane : le polythéisme. « A quoi auraient-ils ressemblé ? » (2) ces dieux ?, en effet, la nature humaine, soit par un excès de vanité ou par tendance à simplifier en rapportant tout à elle, ne pouvait que chercher une explication dans l'action d'êtres semblables à l'homme. De plus, comme l'esprit humain possédait seulement un ensemble de connaissances très restreintes et peu nombreuses, il ne pouvait que supposer la présence d'une parcelle de savoir et de volonté en un seul esprit. L'ensemble de ces parcelles disséminées dans des êtres multiples formait un tout encore inexplicable, aussi « tout ce qui arrivait, sans que les hommes y eussent pris part, eut son dieu » (3). Chacun de ces dieux, inventé pour les besoins de la cause, devint ainsi un spécialiste, grand Manitou d'une seule catégorie de faits et n'ayant aucune attribution et aucun droit d'action en dehors de son royaume. Chaque dieu étant considéré comme l'être supérieur de telle ou telle catégorie de faits, on en arriva très facilement à chercher à se concilier ses bonnes grâces en vue de rendre son domaine favorable. La peur joua aussi dans le même sens et, par crainte de représailles dirigées par un dieu quelconque, on essaya aussi de l'amadouer et de le rendre conciliant.

Un culte s'établit donc rapidement par « la crainte ou l'espérance » (4) et ce culte, ainsi que l'imagination auparavant, chercha ses moyens d'action et son débouché dans la comparaison avec la nature humaine. Les dieux furent regar-

(1) Turgot : *Id., id.*, tome I, p. 315.

(2) Turgot : *Id., id.*, t. I, p. 315.

(3) Turgot : *Id., id.*, tome I, p. 315.

(4) Turgot : *Id., id.*, tome I, p. 315.

dés comme des « hommes puissants » (1), car, seule la puissance, et par conséquent le bien ou le mal qui pouvait découler de cette puissance, dictait le respect et la vénération. Religion égoïste, culture de l'intérêt et de l'utilité, voilà quel était ce culte. Ces dieux, ainsi que le fait observer Turgot, n'adoptèrent pas un caractère immuable dont la valeur resta la même durant le cours des siècles, ils évoluèrent ou rétrogradèrent selon le degré de civilisation. La puissance de l'homme s'affermissant et s'étendant, ou par contre, semblant dégénérer, l'anthropomorphisme suivit fidèlement l'évolution en ajoutant aux dieux un surcroît de puissance ou en leur retranchant une parcelle de pouvoir. L'homme s'élevant au point de vue moral et intellectuel, l'homme commençant à refréner ses passions et ses vices, sentant son intelligence plus ouverte et sa compréhension plus docile, ne voulut pas se tenir sur un pied d'égalité avec ses dieux. Sentant en lui une valeur plus grande, il haussa d'un degré la perfection de ses dieux, il forgea la perfection divine en amplifiant sa propre image. Il opéra de même quand, par suite d'un recul de la valeur humaine, il vit s'affaiblir sa moralité ou son savoir. Cet affaiblissement entraîna fatalement dans sa chute l'importance et le respect qu'il attribuait aux dieux, il les considéra d'une façon plus courtoise et moins respectueuse, il biffa certaines données dans la liste de leurs attributions et de leurs pouvoirs et les admira moins. On voit donc que Turgot a su entrevoir et apprécier avec justesse l'état théologique dans sa phase polythéiste; nous verrons plus loin qu'il n'a pas omis non plus la période fétichiste et, *a fortiori*, l'époque monothéiste.

(1) Turgot: *Id., id.*, t. I, p. 315.

L'état métaphysique est indiqué dans les lignes suivantes : « Quand les philosophes eurent reconnu l'absurdité des fables.... ils imaginèrent d'expliquer les causes des phénomènes par des expressions abstraites, comme essences et facultés.... » (1). Un jour arriva où la confiance et la croyance que l'on plaçait dans les dieux s'atténuèrent, puis, peu à peu, devinrent insignifiantes. Mais, comme la nature humaine se sent instinctivement obligée de se soumettre à quelque chose de supérieur, soit qu'il s'agisse réellement de la supériorité marquée d'un individu ou d'une supériorité arbitraire attribuée à un être ou à une entité dont l'existence est un produit issu de l'imagination humaine, ce jour-là, notre nature rassasiée des premiers fétiches de son imagination vagabonde, ne trouvant plus en eux le minimum nécessaire à sa sécurité intellectuelle et morale, fit table rase de la catégorie des dieux et en adopta une autre.

Cette nouvelle catégorie, d'essence assez semblable à la précédente et dont la nature et les appellations résidaient dans des mots, apparut alors. Les philosophes s'étant aperçu de leurs erreurs, comme toute personne frappée de l'absurdité de son raisonnement ou du rôle illusoire joué par son imagination créatrice, eurent hâte de modifier ce dont le temps avait démontré l'incohérence et le peu de valeur. Cette hâte, non secondée par des connaissances nouvelles ou supérieures, trouva dans l'esprit humain les mêmes éléments d'action, ceux qui précisément avaient engendré l'état théologique. Un premier essai n'avait pas donné de résultats satisfaisants, un second n'en devait point donner. On résolut donc de masquer ces dieux, si chers primitivement à la nature humaine et tom-

(1) Turgot : *Id., id.*, tome I, p. 315.

bés en désuétude, de leur enlever leur personnalité physique quoique invisible, de les comprimer au point de refouler le caractère concret qu'ils présentaient et on arriva ainsi à les désigner par une expression abstraite. Chaque dieu, grand maître d'une catégorie de faits, devint l'essence accompagnant ou marquant la présence de ces phénomènes; le pouvoir de chaque dieu agissant sur une série d'objets déterminés, fut présenté sous le nom de faculté de tel ou tel phénomène. La substitution résida donc uniquement dans une transformation du vocabulaire ou, plus exactement, dans un remplacement des termes primitifs par des synonymes plus ou moins approchés. Les nouveaux termes employés n'expliquèrent rien non plus et cependant, tout comme les dieux auparavant, ils présidèrent à toute explication et furent regardés comme la clef de tout raisonnement. On les traita en maîtres, leur accordant une véritable personnalité et une fois de plus la nature humaine voua un culte à des divinités masquées sous une verbologie trompeuse. .

Ce qui s'était fait sentir au début de l'état théologique, à savoir l'insuffisance notoire du nombre des dieux pour présider à un nombre considérable de faits secondaires, ou encore pour partager le domaine d'un fait important, se fit sentir aussi au début de l'état métaphysique. Tout comme jadis on avait résolu le problème dans l'état théologique, on le résolut dans le métaphysique en multipliant les essences et les facultés en vue d'attacher à chaque phénomène, si minime soit-il, une étiquette spéciale, autrement dit on se contenta de muer, sous une couleur métaphysique, le dictionnaire longuement élaboré des divinités.

Il semble que Turgot passe directement du polythéisme, forme médiane de l'âge théologique à l'état métaphysique,

cette contradiction n'est qu'apparente, Comte lui-même n'a pas nié l'existence d'éléments métaphysiques durant l'état théologique. Plus même, ainsi que nous aurons l'occasion de le voir, il les a fait présider au passage d'une forme théologique à une autre. Turgot n'a donné jusqu'ici qu'un aperçu du premier état, ne relevant que la forme la plus saillante : le polythéisme, auquel Comte accordera aussi la place la plus importante dans l'époque théologique. Un peu plus loin, nous verrons Turgot détailler le premier état suivant le plan imposé par le fondateur du positivisme à la loi en question.

L'état scientifique découla de l'observation de « l'action mécanique que les corps ont les uns sur les autres... » (1). Très longtemps, l'explication théologique avait contenté les hommes, longtemps encore, mais moins cependant, ils se contentèrent des interprétations métaphysiques, qui, comme nous l'avons vu, cachaient quelque chose de déjà connu. Lentement, l'intelligence humaine, mise en éveil par l'observation et la méditation, arriva à posséder une notion assez précise des phénomènes physiques et chimiques qui l'entouraient. L'action des corps frappa l'homme qui vivait au milieu d'eux, qui assistait à leur transformation lente, mais journalière. Son savoir s'étendit, une curiosité bien légitime et de plus en plus insatiable se fit sentir. L'explication par essences et facultés fut reléguée provisoirement, trop préoccupé qu'on était par les premiers éléments scientifiques déjà arrachés au mystère des choses. L'homme fit jouer ces premiers éléments, les rapprochant, les combinant, et arriva ainsi à des hypothèses complexes. L'état métaphysique s'effaça de plus en plus devant les données de la science et finit par appartenir à

(1) Turgot : *Id., id.*, t. I, p. 316.

l'histoire du passé, lorsque les mathématiques développèrent de façon utile les hypothèses émises.

Le rôle de l'expérience fut de susciter non seulement de nouvelles théories, mais encore de constater et de vérifier dans la pratique ce que les mathématiques établissaient en théorie. Avec l'expérience comme moyen de découverte et de contrôle, avec une mécanique réfléchie et avec les mathématiques préparant la voie vérificatrice de l'expérience, l'humanité avait banni les nombreux restes de l'état théologique inclus dans l'état métaphysique.

Ce premier examen de l'œuvre de Turgot montre qu'il a énoncé, dans les grandes lignes, toutes les données dont l'ensemble constitue la loi des trois états. Un lecteur attentif pouvait donc puiser, dans la lecture de cette œuvre, l'existence de la loi en question. Les critiques (1) ont prétendu que Comte était redevable à Turgot de cette loi dont il revendiqua avec tant de fierté la priorité. L'occasion se présentera par la suite de montrer jusqu'à quel point cette accusation est justifiée; toujours est-il qu'à côté des données principales concernant la loi du progrès, on trouve dans les écrits de 1750 et 1751 des détails, des remarques et des précisions concernant chaque état. L'ensemble, bien que noyé dans un contexte très étendu, sert de véhicule à des développements dont beaucoup seront repris plus tard par Comte.

Turgot attribue logiquement aux sens l'apparition des premières idées et l'imagination humaine fut un raisonnement des sens par ce fait que son rôle consista à combiner les clichés provenant des premiers exercices de nos sens. Ce rôle de l'imagination, bien que nous paraissant peu important,

(1) Pillon notamment.

prouve cependant un travail considérable, car il ne peut être question d'une imagination représentative, mais uniquement créatrice, il s'agit de « former des assemblages dont les sens ne lui fournissent pas le modèle » (1) mais uniquement les matériaux. De cette façon de procéder, découlent naturellement plusieurs inconvénients : en premier lieu l'esprit humain utilise par trop l'analogie et la comparaison ; il rapproche les faits inconnus des faits connus ; il compare souvent, sans s'en douter, des choses dissemblables, son jugement s'égare et arrive à formuler des appréciations erronées « de là, les égarements monstrueux de l'idolâtrie » (2). Les fétiches, les idoles, l'adoration de tout objet sans vie apparente, voilà le premier degré, degré inférieur de l'état théologique dans les connaissances humaines.

Une seconde étape apparaît ensuite dans la marche de l'état théologique, nous en avons déjà parlé précédemment. L'anthropomorphisme fait des dieux invisibles, des êtres très puissants. Ceux-ci « se substituèrent à la Divinité » (3), car Turgot, en tant que prêtre, n'entend reconnaître les erreurs de l'humanité primitive qu'en les excusant par le rôle excessif des sens. Il voit, dans le monothéisme, la période présentant le plus haut perfectionnement de l'état théologique, idolâtrie et polythéisme n'ayant été que des stages nécessaires à l'esprit humain pour arriver à une réelle perfection.

La nature humaine attachait complaisamment aux différents dieux les qualités et les défauts qui étaient ses attributs. Les sensations de l'homme étant à l'origine grossières, peu appro-

(1) Turgot : Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain, *id.*, t. I, p. 220.

(2) Turgot : *Id.*, *id.*, t. I, p. 220.

(3) Turgot : *Id.*, *id.*, t. I, p. 220.

fondies, effleurant seulement les objets, amenèrent la conception de l'idolâtrie en divinisant les sièges où nos sens allaient chercher leurs impressions, c'est-à-dire les objets extérieurs. Peu à peu, ces sensations en se raffinant, en devenant plus étendues et plus nombreuses, donnèrent à l'homme une idée de sa puissance. Il en arriva à concevoir, pour expliquer la part mystérieuse que laissait dans son esprit chaque ordre de faits et qu'il devinait sans pouvoir la définir, toute une série de dieux dont les sensations tactiles, visuelles et auditives étaient si adroites qu'elles ne permettaient aucun mystère dans l'explication des faits. Ces dieux représentaient le savoir absolu, d'où l'institution d'un culte positif et intéressé. L'homme pratiqua aussi le culte négatif, destiné à endormir la malveillance d'un dieu capable de lui nuire ou de lui créer des ennuis.

Après le polythéisme, Turgot arrive enfin à l'histoire du monothéisme. L'admiration de l'auteur pour cette période finale de l'état théologique est développée dans une image élégante : « Je crois voir ces premières feuilles, ces enveloppes que la nature a données à la tige naissante des plantes, sortir avant elles de la terre, se flétrir successivement à la naissance d'autres enveloppes jusqu'à ce qu'enfin cette tige paraisse et se couronne de fleurs et de fruits : image de la tardive vérité » (1). La première enveloppe qui entoura et protégea les connaissances de l'esprit fut pétrie d'idolâtrie et de fétichisme. Sa vétusté ne tarda pas à se faire sentir, elle sécha, tel le tégument qui entoure les deux cotylédons d'une graine en pleine germination et se résorba. Le polythéisme, enveloppe nouvelle, plus vivante et plus perfectionnée, demeura

(1) Turgot : *Id., id.*, t. I, p. 221.

longtemps, puis l'ensemble des connaissances mit au monde le monothéisme, élan de sève énergétique d'une plante déjà vigoureuse.

Cette étude de l'état théologique ne peut laisser aucun doute sur la précision et la finesse avec lesquelles Turgot a étudié cette question. Les plus fervents adeptes du positivisme n'y ajouteront rien de nouveau; les lignes générales sont tracées, ils se contenteront de les répéter sous une forme un peu plus complexe et avec un développement beaucoup plus long et plus minutieux.

Il convient d'envisager maintenant quelques idées secondaires de Turgot se rattachant au premier état de l'humanité. Tout d'abord il regarde le mahométisme comme la forme la plus redoutable que peut revêtir l'état théologique et il le considère comme un ennemi du progrès qui « oppose le mur de la superstition à la marche naturelle du perfectionnement » (1). Le mahométisme est la religion dont la puissance sur ses adeptes est la plus grande et dont la croyance, doublée de fatalisme, peut avoir les plus graves conséquences pour la marche du progrès. Mais, refuser à cette religion tout pouvoir bienfaisant, c'est peut-être porter un jugement par trop sévère si l'on songe à l'élan scientifique qui accompagna l'apparition du mahométisme.

Turgot attribue la création des fables à « la pauvreté des langues et la nécessité des métaphores qui résultaient de cette pauvreté » (2). Il constate que ces fables s'appuyèrent surtout sur la mythologie, par conséquent qu'elles se rapportent, par

(1) Turgot: Plan du premier discours sur la formation des gouvernements et celle des nations. *Id.*, t. I, p. 297.

(2) Turgot: Plan du second discours sur les progrès de l'esprit humain, t. I, p. 306, lignes 30 et 31.

leur création, à l'époque polythéiste ; les dieux servirent ainsi, par les rôles que leur assigna dans les fables l'imagination humaine, à développer le vocabulaire et les métaphores. Les divers appellatifs et les genres différents, que chaque divinité reçut dans toutes les langues, contribuèrent largement à enrichir le vocabulaire. Le polythéisme aida donc le langage, mais en retour celui-ci fut un précieux auxiliaire. Les nécessités du récit exigèrent la création de dieux nouveaux, tout comme jadis les nécessités d'interprétation des phénomènes nouveaux l'exigeaient. Comme les fables étaient destinées à être racontées, c'est-à-dire à être propagées, il en résulta que ces dieux nouveaux, inventés pour le besoin du récit, passèrent dans la mémoire de tous ; l'esprit les enregistra et la création d'un fabuliste vint ainsi allonger encore la liste des divinités. Tout tend à faire croire que cette multiplication constante du nombre des dieux finit par amoindrir la puissance de chacun d'eux et la croyance dont il était l'objet, amenant insensiblement la chute du polythéisme et l'avènement du monothéisme. Une fable transcrite dans une langue autre que celle où elle avait pris naissance, conserva dans la langue primitive les noms propres attribués aux divinités. Celles-ci, bien qu'ayant la même influence que celles déjà connues dans le nouveau pays où cette fable était transportée, apparurent inconnues, étant donné leur nom différent, et augmentèrent ainsi le nombre des divinités déjà admises par les habitants. Mais d'autre part une confusion contraire, très rare il est vrai, se produisit aussi et on en arriva souvent, étant donné le voisinage de la nature de leur fonction et de leurs attributs, à identifier sous une même étiquette, deux ou plusieurs dieux sensiblement différents quant à leurs attributions primitives.

De même que la poésie dans les fables prit comme base de

ses développements ce qui se rapportait aux dieux, de même sculpture et peinture furent, au début, engendrées par une influence théologique. Le patriotisme à l'origine résidait beaucoup dans le culte des dieux ou du dieu dont l'influence pouvait être bienveillante ou défavorable au pays, c'est pourquoi sculpture et peinture ne furent pas influencées par d'autres agents que la foi religieuse. Les qualités qui constituaient les attributs de chaque dieu furent gravées sur la pierre ou fixées par le pinceau, et cela avec grandeur et puissance. L'admiration que l'artiste témoignait aux divinités éclatait dans ses œuvres et pour lui c'était se livrer à son culte et marquer sa foi, que d'essayer de satisfaire les dieux en reproduisant une image heureuse et exacte des vertus que les humains leur attribuaient.

Les sciences de la nature subirent aussi l'influence de l'état théologique (1); le fait d'attribuer à une divinité tout ce que l'esprit ne peut expliquer autrement, apporte au premier savoir une certitude apparente et dispense ainsi l'esprit du doute. La raison n'intervient pas, elle serait sacrilège si elle voulait discuter, ce qui, évidemment, est du domaine de la Divinité. Le champ d'action de la physique fut donc, dans les premiers temps, uniquement théologique; ses explications montrèrent tout fait naturel ou toute action chimique comme le produit de la volonté et de la puissance surnaturelles.

En parlant des philosophes grecs, Turgot en vient à donner son avis sur la valeur qu'il attache aux interprétations métaphysiques (2). Il y avait déjà progrès marqué dans le nombre et le choix des connaissances humaines, à l'époque des philo-

(1) Turgot: Plan du second discours. *Id.*, t. I, p. 308, lignes 15 à 22.

(2) Turgot: Discours en Sorbonne. Tableau philosophique. *Id.*, t. I, p. 224, lignes 18 à 25.

sophes grecs, mais pour arriver à une conception purement scientifique la clarté manquait dans les idées, par conséquent la méthode elle-même ne pouvait être précise, de plus les éléments faisaient défaut. Comme leurs prédécesseurs, les philosophes n'eurent pas d'autre procédé, pour obvier à ces inconvénients, que de rechercher quelque moyen habile. L'état métaphysique, d'origine assez semblable au point de vue de l'explication des faits à la méthode de l'état théologique, mais se différenciant quant à la forme par l'apparence scientifique dont il masquait ses termes explicatifs, était tout désigné. Les questions embarrassantes furent résolues par un compromis : on n'affirma pas, mais on ne nia pas non plus ; abusant parfois d'une tournure encore trop théologique ou passant d'un extrême à l'autre, on combattit de façon « impie » toute intervention divine. Dans son ensemble, le nouvel état fut donc œuvre d'imagination pure ; l'esprit embarrassé dans la solution d'une question, se déroba à la compréhension sous une verbologie creuse. La physique, qui vivait sur le même acquis qu'auparavant et n'avait pas à sa portée de connaissances supplémentaires, présenta aussi l'aspect métaphysique, mais elle n'eût même pas l'originalité et l'autorité de celui-ci et se trouva ainsi reléguée au second plan.

Comment les entités métaphysiques se sont-elles formées dans l'esprit ? (1). L'analyse scientifique n'existant pas encore, l'intelligence humaine ne discerna dans un objet donné que les parties les plus apparentes et dont la complexité et le nombre tendent à croître avec la connaissance approfondie et l'emploi fréquent de cet objet. Au lieu d'expliquer de façon scientifique, en recherchant la progression et l'idée directrice

(1) Turgot : Plan du second discours. *Id.*, t. I, p. 301, lignes 4 à 14.

qui doivent présider au classement d'un certain nombre d'espèces données, on rechercha le caractère de similitude apparente de chaque espèce et ce caractère fut considéré comme la seule cause de rapprochement. Il eut semblé plus logique de rechercher l'échelle du degré de similitude, mais on se contenta de constater celle-ci. Les genres groupèrent les espèces et constituèrent ainsi l'appareil métaphysique. Ces degrés, précisément parce que leur compréhension était difficile et leur délimitation peu précise, furent souvent critiqués; frivoles et creux dans leur sens, ils donnèrent lieu à des sujets de discussions violentes à propos de leur assimilation.

Les essences, vides de sens, formèrent comme des chambres distinctes du savoir humain séparées par des cloisons étanches et où chaque catégorie de faits puisait son origine. Il est facile de voir la ressemblance frappante qui s'établit ainsi entre l'état métaphysique et l'état théologique : les essences ont remplacé les dieux. De même que jadis on avait fini par exagérer le rôle et l'intervention des divinités autant que leur nombre, de même dans la période métaphysique un jour arriva où le domaine de la nature, c'est-à-dire le monde extérieur, ne parut plus suffisant à l'action englobante des essences.

L'esprit humain lui-même y fut soumis aussi dans ses ouvrages (1); poésie, comédie, tragédie furent suivant la forme littéraire, la catégorie du sujet, la portée philosophique morale ou sociale de l'œuvre ou de l'intrigue, classées dans tel ou tel genre sous la dépendance de telle ou telle essence. L'esprit était si imprégné et pétri de métaphysique que, dans ses exagérations prodigieuses, il découvrit rarement son

(1) Turgot : Plan du second discours. *Id.*, t. I, p. 301, lignes 19 à 25.

erreur et continua longtemps à être le jouet des mots qu'il avait créés. Les essences finirent par étendre leur domaine, non plus seulement aux choses, mais même aux rapports des choses et comme dans la simplicité elles obscurcissaient déjà l'esprit, dans la complexité elles le plongèrent dans les ténèbres.

La morale (1) dut subir l'autorité métaphysique et bien qu'elle ne puisse exister qu'autant qu'elle est basée sur la pratique et l'expérience, elle devint cependant une vaste théorie métaphysique. La valeur naturelle de l'homme ne fut plus considérée, la science des mœurs ne servit plus à établir les données de la morale ; on régla la conscience humaine *a priori* en la faisant dépendre d'entités théoriques de valeur pratique nulle.

La période métaphysique se basait sur la confiance absolue dans les sensations d'abord, puis dans les idées qu'engendraient ces sensations. Ces idées, une fois émises, donnaient en se combinant une gamme de conséquences plus ou moins inattendues et trop souvent fantasmagoriques ; on arrivait ainsi facilement à des découvertes intellectuelles dont le succès, nullement contesté, faisait l'apologie de l'état métaphysique alors que les résultats auraient dû se retourner contre cet état et le renverser. Chaque idée et chaque combinaison d'idées se déduisant par un raisonnement subtil, puisé par tous les hommes à la même école, basé sur des principes invariables, on en arrivait, connaissant les faits et les précisions apportés au jugement des hommes, à indiquer d'avance quel serait, de façon précise, le fruit de leurs méditations (2).

(1) Turgot : *Id., id.*, t. I, p. 301, lignes 26 à 30.

(2) Plan du second discours. *Id.*, t. I, p. 302, lignes 7 à 19.

L'emploi des qualificatifs de substance, d'essence, de matière, dans un sens très étendu et très ambigu, ne prouve pas que le savant de l'époque métaphysique, auquel on eut demandé d'expliquer les mots employés, ne se serait pas trouvé fort embarrassé. Le sens de chacun de ces mots renfermait en grande partie un produit d'imagination, beaucoup d'analogie et une parcelle infinie de bien fondé. Le passage de la sensation aux idées sensibles, puis de l'idée sensible à l'image type, représentée tout d'abord de façon vague par entité métaphysique, puis dont le sens et le domaine s'étaient accrus jusqu'à désigner un élément important de nature peu connue, présenta pour l'explication une difficulté insurmontable. Cette impossibilité d'expliquer l'origine d'une essence aurait dû logiquement en rendre suspect son emploi dans le raisonnement ou, tout au moins, le limiter de façon prudente. Il n'en fut rien, au contraire, plus la période métaphysique s'avança, plus les entités s'enveloppèrent d'une origine mystérieuse, plus leur ambiguïté les fit rechercher et plus elles furent appelées à présider aux raisonnements. L'esprit humain eut pu, durant longtemps encore, persister dans son erreur, si la physique dont les phénomènes ont pour champ d'action la nature, n'avait, en frappant l'attention des sens, conduit à de vastes progrès. Les entités retardaient cependant sa marche, en combattant par leurs sophismes le caractère d'évidence dont la physique cherchait à s'entourer. Cependant, quoique passionnés d'une part par l'explication par essences, les hommes virent d'autre part leur curiosité s'éveiller au spectacle des phénomènes de la nature. C'est un des caractères propres à la nature humaine que de conserver longtemps encore, en présence d'une explication vétuste et d'une explication nouvelle, sa préférence à l'ancienne; l'habitude, la facilité, l'hési-

tation devant l'effort nécessaire pour assimiler la nouveauté en sont les principales causes. Peu à peu toutefois, et non brusquement, l'explication scientifique se substitua par parcelles à l'ancienne et la physique présenta un moment un mélange complexe d'éléments propres à deux états. Le jour où les éléments scientifiques eurent le dessus, le progrès avança dès lors à grands pas et la physique, secondée par l'analyse, tendit à sa propre personnalité.

Il est facile de juger de la façon dont se sont formées les exagérations qui furent fatales à l'état métaphysique (1). Une circonstance de la vie fit connaître un fait donné, une autre circonstance enrichit aussi nos connaissances, un jour vint où ces deux faits, entrés séparément dans le bagage scientifique, se trouvèrent rapprochés et liés intimement dans un spectacle de la vie extérieure, spectacle que le hasard ou l'attention ont porté à observer. Il s'imposa alors à l'esprit une liaison instinctive de deux faits représentés chacun par une idée, cette liaison des idées fut donc un travail spontané de l'esprit presque inconscient et s'imposant cependant avec un caractère d'évidence justifié par l'expérience. Cette dernière avait été le seul facteur agissant, résidant uniquement dans la vie extérieure qui rapprocha et lia deux idées jusqu'ici séparées dans notre esprit. Par un travail mécanique, ces deux idées se placèrent l'une à côté de l'autre et se soudèrent. Le raisonnement n'intervint pas et c'est ce qui fait que le corps extérieur, auquel est dû le fait remarqué, s'efface parfois dans notre esprit pour être représenté alors uniquement par la qualité qui a frappé nos sens et éveillé notre attention. Le corps extérieur créateur et la qualité sensible qui en découle,

(1) Turgot : Plan du second discours. *Id.*, t. I, p. 312, lignes 15 à 23.

se lient étroitement; le premier disparaît rapidement devant la fascination créée par le second et c'est ainsi qu'une liaison d'idées condense, en notre esprit, une ou plusieurs données en une seule. L'état métaphysique, par cette illusion sans cesse répétée, finit par pécher par son manque de clarté et sa condensation excessive.

Les objets extérieurs furent représentés uniquement à un point de vue égoïste et intéressant seulement la nature humaine; l'appréciation portée sur ces objets fut favorable ou défavorable, suivant que les rapports qui les liaient à l'homme étaient avantageux ou préjudiciables. Leurs effets furent appréciés dans un but utilitaire et, comme cela s'était produit dans l'état théologique, où le culte découlait des craintes ou des désirs, cela eut lieu dans l'état métaphysique.

En résumé, Turgot donne de l'état métaphysique un aperçu précieux et abondant, il convient maintenant de citer ses principales idées concernant le troisième état de l'humanité. L'auteur trace, dans une apologie du siècle de Louis XIV, un aperçu général de l'état scientifique: « Temps, déployez vos ailes rapides! siècle de Louis, siècle des grands hommes, siècle de la raison, hâtez-vous... » (1). A l'époque de Turgot, le siècle de Louis-le-Grand, par l'auréole de gloire littéraire et scientifique que lui firent ses contemporains et leur Mécène, en la personne du roi, peut être dénommé siècle de la raison. Ce qui préside désormais, avant toute chose, aux connaissances humaines, n'est plus une interprétation théologique, ni une mystification métaphysique, mais une méthode scientifique s'appuyant sur l'expérience et la raison. Les trésors accumulés

(1) Turgot: Tableau philosophique des progrès de l'esprit humain. *Id.*, t. I, p. 233.

par l'antiquité et délaissés durant longtemps sous le règne de l'état métaphysique, sont maintenant le sujet d'études suivies et réfléchies et qui, en marquant le point d'arrêt du progrès, permettent d'en continuer le cours un moment suspendu. Les arts, qui les premières parvinrent à la perfection, constituaient un recueil imposant du savoir humain dans cette branche. Mais peu d'hommes possédaient un esprit assez développé pour pouvoir recéler toutes ces connaissances et les assembler en un recueil pratique : ce fut l'imprimerie qui s'en chargea. Elle répandit ses trésors et les mit ainsi à la portée de chaque artisan. Le commerce d'autre part transporta les produits de la science humaine au delà des mers et, en échange, il en rapporta la somme des connaissances et des perfectionnements qui constituaient le progrès d'une partie de l'humanité longtemps ignorée. L'esprit humain, mis en éveil, observa attentivement la nature pour recueillir des constatations qui, soumises à la physique scientifique, permettent de pousser plus loin encore le degré de nos connaissances. Pour bien marquer cette évolution scientifique, Turgot se plaît à nommer successivement les inventeurs et les savants qui contribuèrent au progrès : Mélius qui en 1609 découvrit les lunettes d'approche et permit ainsi à nos yeux d'étendre leur champ visuel ; Galilée qui, la même année, grâce à sa première lunette astronomique, découvrit les libérations de la lune ; Képler, qui prépara par la découverte de ses lois, le travail de Newton, qui en dégagera le grand principe de l'attraction universelle ; enfin Bacon qui acheva la ruine des méthodes et erreurs de la scolastique. L'admiration de Turgot porte surtout sur l'œuvre du « Grand Descartes » qui, après avoir tout détruit dans le passé, voulut tout reconstruire dans le présent par la raison et qui lutta contre l'erreur. Les lettres, par la valeur des

écrivains, donnent à la France une grande renommée; les arts retournent de nouveau à l'étude de la nature et accréditent le sentiment comme guide.

Après une dernière apologie de Louis XIV, dont la bienveillance et les secours apportés aux arts et aux sciences en amenèrent les progrès, les souhaits de Turgot portent sur la continuation de cette période scientifique: « Puissent les hommes faire sans cesse de nouveaux pas dans la carrière de la vérité! » (1). L'auteur, bien que regardant la vérité comme un idéal à atteindre (cette vérité si chère, si utile et si tardive), n'a pas été sans en constater l'effet pernicieux lorsqu'elle se fait jour trop tôt, c'est-à-dire à une époque où l'esprit humain n'est pas encore assez préparé pour la recevoir ou tout au moins pour en apprécier et en utiliser les apports. La précocité de l'état scientifique est aussi préjudiciable à l'humanité que la trop longue stagnation dans l'état métaphysique (2). Les stages subis dans les deux premiers états étaient nécessaires à l'homme pour lui faire acquérir une certaine maturité et de l'expérience, pour lui faire connaître à quel prix s'achetaient les connaissances, pour le préserver de l'orgueil et de la paresse. A première vue il semblerait que, où le progrès a marqué dès le début de l'humanité une avance considérable, ce développement a dû se poursuivre dans la suite des siècles. Il n'en est rien, et cet élan primitif ne fut qu'un feu de paille qui, ardent et éblouissant dès le début, mourut subitement pour ne plus renaître, toutes ses ressources s'étant consumées par trop rapidement. Le progrès est une élaboration lente, une

(1) Turgot: Discours en Sorbonne. Tableau philosophique. *Id.*, t. I, p. 235, lignes 19 à 21.

(2) Turgot: *Id.*, *id.*, t. I, p. 221, lignes 18 à 26.



TURGOT
(Anne-Robert-Jacques, baron de l'Aulne)
1727-1781

résultante de circonstances et d'activités multiples auxquelles la précipitation rend la marche impossible.

Le respect a son origine avant tout dans la nouveauté, en ce sens que tout « déjà vu » frappe moins l'esprit que toute chose nouvelle et inconnue. La nouveauté nous frappe avec un éclat qui éblouit et, souvent sous une frivolité masquée par une apparence imposante, permet à une découverte d'importance secondaire de faire rejaillir sur son auteur la gloire et son second : le respect. Les premières opinions entendues sont celles qui touchent le plus nos sens, que notre mémoire retient le mieux, telles les premières impressions lumineuses sont celles qu'enregistre le plus fidèlement la plaque sensible du photographe. Le premier appoint acquiert en nous une pénétration presque indéracinable ; l'esprit, même s'il a peu acquis, se contente de cela et, vivant sur le passé, tend à sommeiller. L'esprit de secte se manifeste aussi, l'orgueil ressenti s'appuie sur l'ignorance et d'autant plus énergiquement qu'en ces quelques parcelles de savoir réside sa seule explication. L'ignorance en rétrécissant le champ des connaissances que la nature humaine juge possible d'acquérir, supprime le doute qui pourrait naître par l'intermédiaire d'autres données et venir ainsi contrecarrer et détruire les premiers éléments connus. Enfin, plus les découvertes sont rares, plus elles sont laborieuses (elles l'ont toujours été à l'origine), plus il y a tendance à écourter la liste des notions inconnues, à croire que le savoir humain voisine déjà avec le maximum propre à sa nature ; du reste, il est toujours agréable de considérer que le chemin parcouru est plus important que celui qui reste à parcourir.

Turgot cite ensuite le cas de l'Égypte et celui de l'Inde, où les philosophies primitives étaient incorporées

à la religion, l'Asie où le despotisme établit trop tôt des empires organisés, la Chine où la préoccupation des empereurs porta sur le soin des études et des sciences. Tous ces faits arrêterent le progrès dès son origine ; tous ces peuples vécurent sur leur avance et finirent par être distancés.

L'état théologique avait été remplacé petit à petit par le métaphysique, de même l'état scientifique succéda à ce dernier insensiblement, « l'aurore de la raison n'a pu s'élever que par des degrés insensibles » (1). L'analyse fut un élément précieux ; de même qu'elle permet, en décomposant un corps composé, d'établir les qualités de chaque corps composant et d'en déduire ainsi des précisions sur le corps composé, de même les idées soumises à l'analyse permirent d'en exclure tout ce qui révélait une trace théologique ou métaphysique, **par conséquent incompatible** avec la science. On put ainsi conserver tout élément scientifique, de plus, l'analyse en frappant l'esprit par l'absence de certaines connaissances essentielles qui jusqu'ici n'entraient pas dans l'extension de ces idées, facilita leur adjonction aux idées primitives, en compléta le sens et en prépara souvent la compréhension à la multitude. Cette analyse ne s'imposa pas d'elle-même, elle se présenta comme la justification et l'arbitre des discussions et des querelles qui envenimèrent pour des raisons futiles les rapports des hommes pendant l'époque métaphysique. On voulut connaître les éléments constitutifs des questions dont on discutait avec la verve et le ton acerbe de l'ignorance et cela en vue de mettre un terme aux luttes métaphysiques. Ainsi l'état métaphysique se tua par ses propres artifices ; ses

(1) Turgot : Plan du second discours sur les progrès de l'esprit humain. *Id.*, t. I, p. 302.

ténèbres firent naître le désir et le besoin de savoir et ceux-ci renversèrent tout l'apparat de mystère dont il s'entourait. La vérité se cache tant qu'on ne l'a pas saisie dans ses premiers éléments, la complexité de ceux-ci crée une énigme presque indéchiffrable et pour voir l'utilité de toute la chaîne, il est nécessaire de remonter patiemment à son premier anneau. Enfin, lorsqu'on avance avec des données tissées de notions vagues et dont l'enchevêtrement va toujours croissant, il arrive un moment où l'obscurité est telle que l'on a le sentiment imposant de raisonner dans le vide, de sentir tout son savoir s'écrouler et montrer ainsi le vent dont il était gonflé. Un édifice gagne à être solidement étayé, mais à mesure que la construction se poursuit, les chances de stabilité diminuent et il arrive infailliblement que l'ouvrage s'écroule.

La curiosité aida aussi à l'avènement de l'état scientifique et ne tarda pas à se doubler d'une question d'amour propre. Lorsque le résultat est enfin obtenu, l'esprit s'estime seulement satisfait et ne consent à se reposer qu'à cette condition. Enfin, quand un fait et les critiques qu'il engendre, portent sur une idée fausse, quand sujet de discussion et discussions s'appuient sur le vide, il arrive que la question apparaît inépuisable, que les critiques de la veille font place à celles du lendemain sans jamais pour cela mettre un terme à leurs attaques ; qu'une idée lumineuse se fasse jour, que la fausseté du fait et celle des solutions proposées éclatent et aussitôt tout s'écroule comme par enchantement. Le fait nouvellement redressé avec le concours de la vérité rebondit et resplendit aux yeux de tous, entouré aussitôt d'une foule d'admirateurs et de croyants.

Les talents eurent aussi leur part et non la moindre dans l'établissement de l'ère scientifique. Le génie fut un des fac-

teurs essentiels et Turgot le regarde comme une essence précieuse répandue suivant une proportion donnée. De même que « l'or dans une mine » (1), le génie fait la valeur de la masse humaine, que l'intelligence et le talent d'un individu éclatent et automatiquement le niveau se trouve considérablement relevé. La proportion des hommes de génie reste donc toujours à peu près constante et de la sorte, quel que soit l'esprit arriéré de la multitude, les quelques intelligences éclairées qui la dominent suffisent pour donner au progrès un essor fécond et nouveau. Le génie sera donc toujours un facteur du progrès aidant la marche des conceptions de l'esprit, les présentant sous un jour nouveau et accréditant ainsi auprès des foules les idées de vérité si chères à l'état scientifique.

Turgot reconnaît aux mathématiques un caractère scientifique, même à l'origine, étant donné que nos sens ne peuvent, d'après lui, nous tromper dans ce genre de sciences. La mesure (2) des propriétés, des terrains fut la première application des mathématiques et c'est le besoin même de cette application qui créa les premiers éléments de cette science. De plus, le caractère simple et facile des nombres, leurs figures mnémotechniques, constituèrent aussi les mathématiques à l'origine; ces éléments simples en jouant et en se combinant créèrent les nombres élevés et montrèrent ainsi à l'esprit que l'idée de mesure avait un champ d'action infini. Enfin ces sciences existent partout et dans tout dans la nature. Le fait de former un objet, de compter un, suffit pour donner l'idée de nombre, le fait de rapprocher deux objets donnés, l'idée

(1) Turgot: Plan du second discours. *Id.*, t. I, p. 302.

(2) Turgot: *Id.*, *id.*, t. I, p. 309.

d'addition et de jonction ; c'est ce qui fait que les mathématiques dans leur simplicité primitive revêtirent immédiatement un caractère scientifique. L'enchaînement qui lie les vérités mathématiques les plus simples aux plus complexes, en suivant un ordre de complexité croissante, aida aussi le caractère scientifique de ces sciences. Elles arrivèrent rapidement au point culminant de l'état scientifique en ce sens que l'esprit humain s'ingénia à condenser tout son savoir en une seule théorie. On chercha dans les mathématiques le principe qui, telle une source féconde, abondait en conséquences. Cette recherche du principe séducteur, en tant que le plus vaste au point de vue de l'extension, amena forcément avec le progrès un bouleversement continu de ces sciences (1) : l'ordre prenant comme point directeur ce principe, changea avec l'apparition d'un nouveau principe. Ce dernier devenait la clef nouvelle de l'enchaînement mathématique et tenait la place d'honneur abandonnée par le principe tombé en disgrâce ; voilà pourquoi les sciences stables par leur caractère vraiment scientifique, flottèrent, par leur manque de méthode ou plus exactement par le bouleversement continu, dans l'indécision.

Pour terminer l'étude de l'état scientifique dans l'œuvre de Turgot, il est bon de connaître aussi son opinion sur le peuple chinois (2). Tout comme pour l'Egypte et l'Inde, il estime que la précocité intellectuelle de la Chine lui fut nuisible étant donné le retard qui suit toute maturité précoce ; « L'Europe, plus tardive que l'Asie, a porté des fruits plus nourissants et plus féconds » (3). Ainsi l'état scientifique ne vient qu'en son temps et toute tentative pour devancer son époque amène souvent une stagnation stérile.

(1) Turgot : Plan du second discours. *Id.*, t. I, p. 309, lignes 36 à 40.

(2) Turgot : *Id.*, *id.*, t. I, p. 320, lignes 27 à 34.

(3) Turgot : *Id.*, *id.*, t. I, p. 320, lignes 36 et 37.

Les différents états théologique, métaphysique et scientifique n'apparurent pas en même temps chez tous les peuples ; certains étaient déjà marqués d'une empreinte scientifique alors que d'autres se contentaient encore de leurs premières interprétations. D'autres, par contre, qui jadis avaient surpassé les autres peuples par leur avance, s'endormirent sur leurs lauriers et finirent par rétrograder. Tout cela Turgot l'a vu, il a tenu aussi à montrer que la marche de l'esprit humain est inévitable et que rien ne peut le détourner de sa route : « la masse totale du genre humain par des alternatives de calme et d'agitation, de biens et de maux, marche toujours, quoique à pas lents, à une perfection plus grande » (1). Comment donc expliquer alors les irrégularités et surtout la coexistence des différents états dans l'explication que nous donne notre esprit ? Turgot a pressenti cette objection et il y répond en s'appuyant de nouveau sur le génie et les talents, « la nature inégale en ses dons, a donné à certains esprits une abondance de talents qu'elle a refusée à d'autres ; les circonstances développent ces talents ou les laissent enfouis dans l'obscurité ; et, de la variété infinie de ces circonstances, naît l'inégalité du progrès des nations » (2). Voilà comment certains peuples sont encore plongés dans les explications théologique et métaphysique. La loi des trois états admet donc ainsi une exception : la coexistence des différents états, alors que, de par son titre de loi, une séparation nette des époques devrait exister et toute coexistence rigoureusement bannie. Cette exception a toutefois son importance et Turgot y voit la possibilité de

(1) Turgot : Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain. *Id.*, t. I, pages 216 et 217.

(2) Turgot : *Id.*, *id.*, t. I, page 217.

contempler les différentes étapes de l'esprit humain (1), pour cela, il suffit d'observer et de voyager ; ainsi on peut retracer la loi qui présida à la marche du progrès à travers les siècles.

De même que le progrès ne suit pas, dans tous les pays, un essor identique dans le même temps donné, de même que certains peuples après une maturité trop précoce ont rétrogradé, de même le progrès est sujet non seulement à des arrêts, mais à des retours en arrière, à des décadences (2). Ceci constitue donc une troisième cause de différence entre les peuples, elle s'ajoute à celles dues au génie, aux talents et aux maturités précoces, toutes trois tendent à amener la coexistence des différentes interprétations.

Avant de délaisser l'œuvre de Turgot, il est nécessaire d'indiquer son opinion au sujet de la morale (3) et enfin du moyen âge, étant donné la comparaison et le rapprochement que nous aurons à faire plus loin avec les idées d'Auguste Comte.

Turgot semble attacher peu d'importance au passage de la morale dans les différents états. Celle-ci serait un peu réfractaire à la loi des trois états et aurait un caractère inné et constant dans la pensée humaine, conséquence normale de son utilité et de son besoin journalier. La vie en société fait deviner à l'homme, qu'il le veuille ou non, les principes de la morale ; la Providence lui donne le sentiment du bon et cela devance le choix de la raison, constituant ainsi une qualité attachée à notre nature. La morale qui découle de ce senti-

(1) Turgot : *Id., id.*, t. I, p. 217, lignes 2 à 7 et p. 217, lignes 25 à 27.

(2) Turgot : Plan du second discours. *Id.*, t. I, p. 303, lignes 4 à 7.

(3) Turgot : Discours en Sorbonne. Tableau philosophique. *Id.*, t. I, page 224, lignes 26 à 33.

nient et de cette sociabilité serait donc antérieure à la raison attentive et laborieuse; c'est pourquoi les diverses interprétations n'auraient eu que peu de pouvoir sur elle. Ce fait d'avoir excepté la morale comme n'étant pas soumise à la loi des trois états, servira plus tard aux défenseurs du positivisme (1) pour montrer que si Turgot pressentit cette loi comme gouvernant la marche des sciences de la nature, il oublia de montrer son pouvoir sur les sciences morale et sociologique.

Le mérite d'avoir le premier donné au moyen âge (2), une valeur autre que celle due à la prédominance métaphysique, cultivée par la scolastique, revient à Turgot. Condorcet et Comte devaient du reste faire aussi plus tard l'apologie du moyen âge. Les grandes inventions, les grandes découvertes, de multiples inventions pratiques, voilà quel est le bilan du moyen âge et voilà aussi nettement établie une autre preuve de coexistence de l'état métaphysique avec l'état scientifique; mais le premier était si influent que, malgré ces inventions et découvertes, il n'en devait pas moins continuer à dominer encore longtemps.

En résumant le rôle joué par Turgot dans l'énonciation de la loi des trois états, on constate successivement qu'il montra l'idée de succession et d'enchaînement des connaissances humaines et qu'il eut conscience des trois états théologique, métaphysique et scientifique par lesquels passèrent nos connaissances. Il distingua, dans la période théologique, trois degrés, les degrés fétichiste, polythéiste et enfin monothéiste; il vit

(1) Littré par exemple.

(2) Turgot: Discours en Sorbonne. Tableau philosophique. *Id.*, t. I, page 231, lignes 17 à 27.

dans l'état métaphysique, à l'origine, le nombre peu important d'entités et d'essences, nombre qui s'accrut pour finir par se concentrer et se résumer sous l'égide du mot « nature ». Dans l'état scientifique, notamment pour les mathématiques, il constata et se rangea à cet avis que les déductions de cette science doivent pouvoir dépendre un jour d'un principe unique, qui les contiendra toutes. Il reconnut les coexistences des trois états et les causes de ces coexistences ; il montra les précocités, les retards et les décadences de certains peuples ainsi que les avantages ou les inconvénients qui en découlent. Il s'ingénia à reconnaître aussi le passage des sciences de la nature et des sciences mathématiques notamment, dans les trois états et insista sur le retard que leur firent subir les deux premiers. Toutefois il marqua l'indépendance de la morale vis-à-vis de la loi en question ; enfin il fut le premier à donner au moyen âge la place qu'il méritait, étant donné l'influence scientifique qui y voisine avec la puissance métaphysique.

Il permet, de nos jours, grâce à toutes ces données, de laisser entrevoir, à la lecture de ses œuvres, cette loi dont Comte revendiquera plus tard, avec tant de fierté, la paternité. Peut-on faire un grief à Turgot de n'avoir pas attaché un qualificatif à cette grande loi dont il avait conscience ? Non, et heureusement, car l'œuvre terminée, le plagiat de Comte eut été par trop évident.

Comte avait-il lu les œuvres de Turgot ? il ne le cite pas parmi ses précurseurs ! Il semble bizarre et peu compréhensible qu'un philosophe, si justement célèbre par son érudition, due aux lectures multiples, ignorât Turgot ! Si toutefois, l'ayant lu, il l'oublia, cela apparaît aussi inadmissible, car l'on retient facilement, pour s'en servir, l'opinion d'un auteur qui

répond en tout point à la nôtre. Une seule solution reste : peut-être le fait de reconnaître la priorité de Turgot eut effacé par trop le mérite de Comte dans la création de la loi du progrès, mérite nécessaire à l'originalité du positivisme, puisqu'il repose sur cette loi !... nous y reviendrons plus tard.

CHAPITRE II

CONDORCET ET LA LOI DES TROIS ÉTATS

I

Condorcet succède à Turgot dans l'élaboration des données qui vont permettre d'énoncer la loi des trois états.

L'ouvrage de Condorcet qui traite de cette question est intitulé « Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain » (1). Il s'agit maintenant d'un des précurseurs que Comte lui-même revendique, par conséquent d'un des fondateurs reconnus de cette grande loi. Dès l'introduction, Condorcet saisit l'idée de continuité qui régit l'ensemble des générations et s'appuyant sur cette continuité, il va tracer le tableau des progrès successifs de l'esprit humain. De plus, il conçoit que le progrès de l'humanité dépend des mêmes lois générales qui agissent sur chaque individu en particulier; chaque homme étant une de ces parties dont l'agglomération amène le progrès. Celui-ci étant soumis à des variations, il s'agit donc d'en établir le tableau historique dont le but sera d'indiquer les pas accomplis vers la vérité et le bonheur et la conséquence sera d'en tirer un sage enseignement pour l'avenir, par la voie de l'expérience. Un autre résultat résidera

(1) Ouvrage écrit en 1794, vit le jour en 1795 comme œuvre posthume (l'auteur ayant préféré s'empoisonner à l'âge de 50 ans, le 28 mars 1794, plutôt que de subir le supplice qui l'attendait).

dans ce fait que le tableau historique marquera la marche illimitée du progrès. Condorcet (1) conçoit des arrêts, des faiblesses, des stagnations, mais il admet difficilement la possibilité des retours en arrière.

L'auteur s'est attaché à montrer l'histoire des erreurs qui ont retardé la marche de la raison, toutes dépendent, selon lui, de notre activité intellectuelle. Il parle des « opérations de l'entendement qui conduisent à l'erreur, ...depuis le paralogisme subtil qui peut surprendre l'homme le plus éclairé, jusqu'au rêve de la démence » (2) et l'on sent poindre dans cette phrase cette époque métaphysique qui fut si pernicieuse à la marche du progrès. L'histoire des erreurs montrera la façon dont elles se propagent, de même celle des préjugés fera éclater leur influence néfaste.

Avant de laisser de côté l'introduction, il convient de parler de la façon dont est résumée l'histoire de l'écriture : à l'origine elle fut une véritable peinture, par la suite celle-ci fut remplacée par une peinture conventionnelle, stylisée, ne gardant que les caractères typiques des objets représentés, enfin peu à peu l'image d'un objet arriva à représenter des idées morales. Des hommes de génie remarquèrent la quantité restreinte d'articulations premières, dont les diverses combinaisons, en se jouant, créaient tout le langage ; c'est alors qu'on supprima la représentation, par reproduction des objets et des idées et que naquit l'écriture alphabétique. Il n'est pas exagéré d'apercevoir, dans cette histoire de l'écriture, la suite des diverses interprétations de l'esprit humain : à l'origine,

(1) L'ouvrage qui servira à citer des extraits date de 1822, Paris, Librairie constitutionnelle de Brissot-Thivars, 2, rue Chabanais, près le Palais-Royal (Imprimerie de Fain, place de l'Odéon).

(2) Condorcet : *Id.*, page 12.

l'homme enclin au fétichisme, représente les objets par un dessin, reproduction fidèle de ces choses qu'il divinise. Avec le temps celles-ci ne sont plus indiquées que par une peinture stylisée, c'est l'époque du polythéisme qui, avec l'apparition des dieux, ne mentionne plus que les principaux attributs servant à indiquer la puissance d'un dieu sur un objet. L'image prend ensuite une extension presque inattendue, il s'agit alors de représenter les idées morales, cette transition s'identifie avec celle qui présida au passage de l'état théologique à la période des essences. Par le raisonnement et la déduction, une peinture d'objet devint une représentation abstraite; enfin l'alphabet découlant de l'examen raisonné des langues, basé sur les racines des mots et sur les consonances, est bien le type d'écriture propre à l'état scientifique.

L'esquisse proprement dite se partage en neuf époques vécues et en une dixième toute tissée de prédictions raisonnées et tendant à donner un aperçu de l'avenir.

II

La première époque ne traite pas des premiers temps de l'humanité, elle prend seulement comme point de départ l'époque où les hommes étaient réunis en peuplades; elle est dominée par l'esprit théologique.

La liste de ses erreurs est longue et Condorcet se propose de rechercher l'origine et la cause de leur développement. L'astronomie et la médecine furent regardées comme mystérieuses (1). L'homme adora les astres et la période dite astro-lâtrique constitue l'une des étapes les plus imposantes du fêti-

(1) Condorcet: *Id.*, page 21, lignes 30 et 31 et page 22, lignes 1 à 4.

chisme. Cette adoration découla du mystère qui se dégageait des astres et de leur caractère d'immensité et le premier soin des hommes fut d'établir une comparaison entre la petitesse humaine et l'univers. La médecine basée sur le pouvoir bien-faisant reconnu à certaines plantes, les fit regarder comme issues d'une puissance mystérieuse et divine. Leur utilité apparut considérable, la superstition voulut alors qu'on louât, pour se les rendre propices, ces plantes bienvenues. Ainsi les quelques connaissances pratiques de l'époque furent marquées du sceau théologique. Il y eut cependant des esprits clair-voyants et précoces qui tirèrent parti des superstitions, il se créa une catégorie d'êtres dont le rôle fut de diriger et de rythmer l'adoration de leurs semblables. Ces premiers prêtres eurent leur utilité, leurs recherches poussées par la curiosité, favorisèrent les progrès mais leur action malfaisante (1) consista à maintenir les hommes dans l'ignorance. Les premiers prêtres devinrent les savants de l'époque, ils jouirent d'une autorité et d'un prestige importants. Ils devinrent des êtres sacrés, initiés aux mystères, ayant tous droits et abusèrent de leur rôle primitif pour corrompre leur enseignement et masquer leur science sous une apparence mystérieuse. Les hommes acceptèrent tout, crurent tout, leur admiration pour le théologique s'accrut avec leur gratitude pour ceux qui avaient daigné les instruire. Ainsi une faible partie des humains s'orienta donc vers la science et jalouse de son savoir, plongea la multitude inconsciente dans l'ignorance et la superstition. Condorcet attribue encore aux prêtres du XVIII^e siècle une tendance volontaire à masquer leur enseignement sous un caractère divin et il les compare aux sorciers et charlatans

(1) Condorcet : *Id.*, page 22, lignes 12 à 16.

des temps passés. La tendance au théologique étant propre à toutes les périodes de l'humanité, son origine découle de la nature humaine (1) trop crédule et trop peu perspicace.

La deuxième époque de l'esquisse traite des peuples pasteurs jusqu'à l'apparition des peuples agriculteurs. Un bien-être relatif apparaît et de lui découle un moins grand souci des besoins matériels. Les moments de repos permettent à l'homme de ne plus s'en tenir au strict nécessaire, de là les perfectionnements, de là le développement de l'esprit humain. Les loisirs furent consacrés aux arts, l'homme essaya de graver des figures et des animaux. L'hospitalité se développa et revêtit un caractère sacré; serait-il risqué d'entrevoir dans ce fait la crainte de représailles des divinités, favorisant peut-être l'étranger hospitalisé ou encore la peur de loger une divinité déguisée sous une forme antropomorphique? Il s'agit certes plutôt d'une nécessité, l'hospitalité étant un prêt dont le rendu peut être utile dans l'avenir. De même la bienfaisance fut peut-être due à l'autorité dont disposaient les sorciers et les prêtres, Condorcet préfère cependant y voir « la compassion naturelle pour les souffrances » (2).

L'astronomie se libéra un peu de ses entraves mystiques, les yeux des humains se dirigèrent vers ce ciel mystérieux, les bergers surtout, durant leurs loisirs, l'observèrent. Un objet devient moins curieux et moins prodigieux lorsqu'on peut le contempler à loisir, il apparaît comme plus naturel et souvent une désillusion succède à une profonde admiration.

Les prêtres ne perdirent pas cependant leur prérogative

(1) Condorcet: *Id.*, page 23, lignes 7 à 10.

(2) Condorcet: *Id.*, page 26, lignes 12 et 13.

primitive, ils ajoutèrent même à leur domaine le souci d'une vie future basée « sur des craintes et des espérances chimériques » (1). Grâce à l'astronomie et à la médecine, ils eurent dans leurs mains toute la puissance nécessaire pour tenir la foule en esclavage.

Le spectacle de la nature, ses phénomènes réguliers, ses cataclysmes nécessitèrent la création de mots nouveaux, c'est là un résultat tangible de l'expérience, cette alliée du mode scientifique. Il ne faut pas oublier cependant que l'interprétation théologique était encore à cette époque toute puissante et que le vocabulaire nouveau dût être agréé par les prêtres.

L'état primitif des hommes vivant en peuplades et celui des peuples pasteurs n'ont pas cessé d'exister sur notre globe. Les nègres de l'Afrique centrale encore soumis au fétichisme en donnent un exemple typique, ils resteront ainsi tant que leur savoir pétri de mysticisme, n'aura pas évolué. Ce croupissement prolongé de certains peuples, dans l'état théologique est dû à de multiples causes : au climat, aux douceurs de l'indépendance, à l'éducation, à la paresse, à la superstition. Condorcet insiste sur « l'attachement naturel de l'homme aux opinions reçues dès l'enfance » (2), opinions souvent théologiques, aussi comment s'étonner de la persistance des premières interprétations. Les peuples se contentèrent des rudiments erronés reçus jadis, cet état de statu quo flattant leur paresse. La curiosité endormie permit cette stagnation, elle était contrecarrée par les esprits encore ignorants, ne connaissant pas l'ambition d'aller de plus en plus de l'avant. Quant à la superstition, elle fut chez ces peuples arriérés, l'élément le plus puissant, les

(1) Condorcet, *Id.*, page 28, lignes 16 et 17.

(2) Condorcet : *Id.*, page 31.

prêtres ayant intérêt à l'entretenir. Si un homme, avide de recherches, avait essayé de réagir, il aurait été assailli par ses semblables et ceux-ci, en signe d'obéissance, auraient aidé les prêtres à mettre ce novateur à la raison.

III

La troisième époque est l'histoire des progrès des peuples agriculteurs jusqu'à l'invention de l'écriture alphabétique.

Jusqu'ici l'éducation des enfants avait été purement domestique, donnée par le père et portant sur l'histoire de la famille, de la peuplade, sur les fables, les usages et surtout les préjugés. Ces derniers, d'origine théologique, dominaient toute l'existence, de là la morale primitive étroite et barbare. Le rôle des pédagogues ne fut pas de changer les matières d'enseignement : lois du pays imprégnées de théologie, usages et préjugés stupides, mais plutôt de compléter cet enseignement en y ajoutant l'histoire sous forme de poèmes où l'œuvre magique et grandiose des prêtres rivalisait avec la puissance même des dieux.

L'influence théologique s'exerça aussi dans la politique. L'autorité fut l'apanage d'une famille dont les générations se transmettaient le pouvoir. Aucun titre pour acquérir ce pouvoir sinon la connaissance parfaite des préjugés ; la superstition doublée du despotisme fut responsable de la stagnation du progrès, elle avilit ceux qui la supportèrent, elle dégrada ceux qui l'imposèrent.

Au point de vue artistique, la superstition fut utile, le despotisme aussi, grâce aux idées mystérieuses et aux représentations vagues qu'ils dictèrent. Résultat d'un travail commandé et destiné aux despotes, l'art était soumis à des formes voulues ;

il existait une limite du droit de reproduire ou de représenter, il fallait plaire et n'introduire aucun élément susceptible de froisser le maître. C'est ainsi que l'art, théologique à l'origine, fut aussi conventionnel.

Astronomie, médecine, anatomie embryonnaire, géologie, botanique, physique commencent à prendre un peu d'extension, grâce aux observations multiples. Toutefois le savoir de la multitude reste faible et ici, ce fut encore l'élément théologique qui joua, bien que les prêtres gardent encore jalousement pour eux les résultats obtenus, ils n'en contribuèrent pas moins à la marche des sciences.

La morale composée d'abord de quelques maximes se dégageant de l'observation même de la nature, tomba sous le pouvoir religieux, fut toute imprégnée de religion, de préjugés et de superstitions, et devint une morale utilitaire... pour ceux qui en fixaient les règles. L'esprit humain était déjà plus difficile à tromper ou à aveugler, c'est pourquoi idées religieuses et préjugés se transformèrent et s'appliquèrent à offrir une apparence scientifique et énigmatique à la fois. Sous un vernis trompeur, leurs représentants les imposèrent et dupant leurs semblables, acquirent un pouvoir scandaleux (1). Les castes eurent donc deux buts : s'instruire et se servir de leur instruction comme moyen de domination. L'astronomie leur doit d'être parvenue rapidement à un aspect scientifique sans disposer de moyen de contrôle et d'expérience. Les savants de l'époque étaient déjà capables de prévoir les phénomènes grâce aux observations accumulées des faits antérieurs. On était encore loin de l'astronomie purement scientifique et basée sur des lois, mais l'on possédait des notions pratiques que les

(1) Condorcet : *Id.*, page 47, lignes 24 à 30.

castes utilisèrent pour leur puissance en les entourant de mystère.

Quelques parcelles de savoir scientifique se firent jour cependant au milieu de cette vie théologique. L'arithmétique fut créée, les chiffres firent leur apparition et de cette création découla une sensation de pouvoir illimité. La géométrie fut toute pratique; enfin les prêtres virent dans les premiers éléments de mécanique un moyen de plus d'émerveiller les esprits. Médecine et chirurgie furent étudiées à cause de leur caractère pratique et surtout étant donné la nécessité de soigner les blessures que les guerres causaient. La pharmacie, sorte de botanique, s'occupa uniquement des vertus des plantes. Il y eut même abus, les poisons servirent trop souvent le dessein des prêtres : l'absorption d'un poison végétal frappa fréquemment de mort mystérieuse ceux qui s'étaient permis de combattre l'état théologique. Les peuples virent dans ce fait des repréailles divines et les castes acquirent ainsi un surplus de pouvoir et suscitèrent une admiration nouvelle. La chimie consista uniquement dans l'art de composer certains breuvages mystérieux dont dépendaient la santé et la mort. Elle servit donc les projets criminels des prêtres, enfin elle eût aussi un rôle artistique, faisant l'émerveillement des foules par la gamme des couleurs qu'elle procurait et par le pouvoir des acides. On l'employa aussi du côté charlatanesque pour effrayer ou émerveiller par ses combinaisons détonantes et d'apparence inexplicable.

Les castes s'adonnèrent peu à peu à la paresse et, délaissant la science, n'eurent plus en vue que la mystification des peuples. La vérité fut présentée aux croyants sous un jour trompeur et finit même par égarer le jugement de ceux qui l'avaient déformée. Deux savoirs existaient donc, le vrai

réservé aux castes, le théologique réservé aux peuples et donné par ces castes multiples dont chacune se spécialisa. Chaque spécialité devint une mystification odieuse et l'ensemble de celles-ci forma un tissu d'erreurs.

L'évolution des langues favorisa l'ère théologique. Les prêtres continuèrent à parler l'ancienne langue ou une langue étrangère et purent ainsi, aux oreilles mêmes de leurs élèves, s'entretenir de leurs dupes. De même l'écriture contribua à cet état de choses, s'il existe encore de nos jours des alphabets secrets, les castes eurent aussi à cette époque une écriture conventionnelle et c'est ainsi que les non initiés ne purent pénétrer leurs secrets. L'écriture même acquit ainsi un caractère métaphysique, les métaphores enfermées dans chaque mot, donnaient à l'esprit deux ou plusieurs voies de compréhension, sens propre et sens figuré. Peu à peu le sens figuré devint d'usage fréquent et le sens propre s'estompa et arriva même à disparaître. Le mot devint donc une pure abstraction du sens primitif. L'usage des métaphores et des allégories fut exploité par les prêtres, ils s'en servirent pour palabrer devant les foules émerveillées. De tous ces subterfuges découla un prestige nouveau pour ces hommes qui semblaient si savants que leur langage et leur écriture en étaient même incompréhensibles.

La position des astres expliqua aux prêtres le mouvement des planètes et la marche des phénomènes célestes; ils en tirèrent tout un système théologique, la mythologie naquit et, avec sa gamme de dieux, les attributs de chacun et les cultes bizarres qui leur furent voués.

Condorcet, tout comme Turgot, cite comme exemple de l'effet pernicieux des castes: la Chine. Avancée dans les sciences et les arts, elle tomba dans la somnolence et finit par

être la plus arriérée des nations. L'influence scientifique des castes en Chine fut grande, aussi ne sentant plus le besoin d'augmenter leur prestige, elles s'abandonnèrent à l'ignorance, ne conservant qu'un strict minimum. Paresse fatale, car un jour elles furent victimes de leur inaction et oublièrent même les quelques connaissances qu'elles avaient jadis possédées. La Chine fut alors plongée dans un état de mysticisme et de décadence et son influence désastreuse s'étendit sur toute l'Asie. Condorcet voit là le fait unique d'une civilisation suivie de décadence, partout ailleurs il y eut un simple arrêt.

La troisième époque est donc marquée comme les deux premières par une empreinte théologique profonde, astucieusement cultivée par ceux qui y ont intérêt. Si dans quelques domaines du savoir, une apparence scientifique se fait jour, elle ne peut subsister longtemps. La transformation qui se prépare est due pour beaucoup au fait qu'un minimum d'êtres chargés de l'enseignement, jugeait déjà sous un jour métaphysique alors que son enseignement portait encore un sceau théologique.

IV

Nous arrivons à l'histoire de la Grèce jusqu'au moment où la division des sciences se produit, ce qui constitue le domaine de la quatrième époque.

La politique va jouer désormais un plus grand rôle dans la marche du progrès, d'autre part les préjugés et les superstitions occuperont une place plus restreinte. Les abus de l'état théologique furent cause du premier bouleversement en politique et c'est grâce à l'excès de tyrannie des rois, se plaçant sous l'égide d'une idée divine, que les républiques prirent

naissance en Grèce. Quant aux connaissances scientifiques, elles furent importées de l'Orient avec leurs attributs : « lumières et erreurs ». Grâce à cette origine étrangère de la science, la Grèce n'eut pas des castes chargées uniquement du savoir. Les prêtres devinrent vraiment prêtres et eurent comme fonction le culte des dieux. Aussi, le génie ne fut plus étouffé, le savoir ne fut plus secret, devint plus libre et à la portée de tous. Le progrès s'étendit, mais les philosophes héritiers du savoir devinrent ambitieux et entreprirent de trop vastes projets : l'explication de toute chose, l'origine humaine, celle des dieux et du monde, la recherche d'un principe ou loi unique, ainsi naquit l'esprit métaphysique. L'imagination se substitua à l'expérience et ne pouvant fournir les preuves que cette dernière eut données, elle chercha dans le raisonnement subtil des explications insuffisantes.

Toutefois quelques sciences se libérèrent, la géométrie, l'astronomie et l'arithmétique. Des systèmes, dont l'idée directrice devait subsister, se firent jour. Democrite vit dans tous les phénomènes le résultat de combinaisons et de mouvements des corps simples, d'une forme générale immuable. Le principe de la conservation de la matière qui régit la chimie purement scientifique, l'explication des phénomènes de la physique moderne sont redevables à ce système. Pythagore, de son côté, vit dans l'univers l'action d'une harmonie, dont les nombres étaient la clef et déduisit que le monde était gouverné par des lois. Il s'occupa aussi de l'astronomie et répandit à profusion son savoir. Il se heurta à l'hostilité qu'attire la nouveauté, si bien que sa science n'eut pas l'expansion qu'elle méritait, elle disparut même et ne brilla à nouveau qu'au xvi^e siècle. Les Pythagoriciens marquant l'avènement de l'ère scientifique devaient succomber devant les persécutions de ceux qui défendaient les états théologique et métaphysique.

L'ère de la métaphysique se manifesta aussi en Grèce dans le vocabulaire, qui manqua de précision ; le domaine de chaque mot étant peu défini s'élargit ou se resserra selon les besoins du moment. Les subtilités et les raisonnements ténébreux se firent jour, on compliqua à plaisir. Il en résulta, non pas un progrès, mais une lutte d'éloquence sans appui scientifique, celle-ci devait cependant faciliter par la suite la reprise de la marche en avant. Socrate opéra une réaction : condenser les recherches humaines dans l'observation des objets qui nous entourent, vérifier les hypothèses et les premières expériences, s'attaquer au connaissable avant de se plonger dans la recherche du vague et de l'inaccessible, voilà quelle fut sa méthode et voilà aussi quel est encore le plan scientifique de nos jours. Comme les pythagoriciens, Socrate fut la victime des puissances théologique et métaphysique. Celles-ci luttent avant de céder le pas à l'état scientifique, cette lutte fut longue à travers les siècles et son martyrologe aussi.

Les prêtres furent les premiers à déclarer la guerre aux lumières. Leur ignorance et leur fourberie, la stupidité de leurs cultes, menaçaient d'éclater aux yeux des fidèles. Il importait donc, pour eux, de réagir rapidement. On accusa d'impiété ceux qui tendaient à détruire par l'évidence, le pouvoir des dieux ou à montrer le véritable rôle de leurs représentants. La ruse opéra alors, les philosophes se masquèrent et comme jadis les castes avaient eu deux doctrines, ils présentèrent aussi un double aspect. Les prêtres ne furent pas dupes, leur poursuite devint plus acharnée. Socrate fut leur victime, on ne put lui pardonner de secouer le sommeil de la raison. Ainsi l'état théologique remporta une manche dans la lutte qu'il livra au scientifique naissant, encore trop peu accrédité dans l'esprit des peuples.

Platon reprit l'œuvre de son maître, mais dans un style souple, noyant ce qui était risqué au milieu des images et masquant le plus possible sa véritable identité. Cette nécessité de cacher fut, du reste, nuisible au caractère scientifique; les quelques éléments intéressants étant trop souvent cotoyés par des banalités. Les écoles de philosophie, quoique suspectes, n'eurent pas moins l'avantage de former des noyaux de savants, d'établir des milieux dans lesquels le savoir humain prit un essor nouveau et tendit à avancer la marche du progrès. Leur renommée attira des adeptes de tous les coins de la Grèce, s'opposant ainsi par cette tendance à la vulgarisation, à la tendance égoïste et étroite des anciennes castes et des prêtres. Le régime libre de ces écoles, non soumises aux gouvernements, procura aussi un autre avantage, elles n'eurent pas à servir une idée par intérêt, seule la raison présida à leur enseignement et leur caractère scientifique y gagna. Le prestige, qui jadis avait été l'apanage des prêtres, devint la propriété des philosophes, qui ne tardèrent pas à attirer et à retenir l'attention du public et à faire naître l'admiration et le respect.

Condorcet trace ensuite un tableau de chaque science à cette époque. Seule, la médecine s'était dégagée des griffes de la philosophie et avait, avec Hippocrate, commencé à exclure les remèdes mystiques où l'influence théologique se faisait tant sentir. Les sciences mathématiques s'arrêtèrent à peu près à la limite où les avaient déjà conduites les castes religieuses de l'Orient.

La superstition voisine encore trop souvent la raison, en politique, notamment dans les lois, qui n'ont pas le caractère de vérités éternelles que beaucoup prendront par la suite. Les républiques sont trop récentes, trop peu stables encore pour

que les législateurs puissent bannir méthodiquement tout préjugé. La petitesse des états et le besoin de se défendre établirent l'union entre voisins, le droit des peuples naquit, le commerce devint loyal. La politique eut donc un certain caractère scientifique et éloigna la barbarie qui doublait son aspect théologique de jadis. L'économie politique date de cette époque; dès l'origine, sa nature même le nécessite, elle fut scientifique, naissant de la liaison étroite qui unit agriculture, industrie et commerce d'un pays avec le gouvernement. Elle fut donc basée, dès sa naissance, sur des rapports et des statistiques, ce qui constitua une méthode pratique et puissante.

L'éducation physique fut importante, l'éducation intellectuelle et morale, assurée par les philosophes et les rhéteurs, donna aux Grecs une supériorité scientifique, littéraire et artistique.

Les beaux arts durant cette période arrivèrent à la perfection. L'action bienfaisante exercée par l'adoucissement des mœurs et par l'étude humanitaire des sciences fut un précieux auxiliaire des arts. Les gouvernements, les lois, l'esprit moins étroit de la religion, l'aide de la philosophie furent aussi des éléments de perfectionnement des arts et l'on peut donc dire que l'esprit scientifique leur fut très favorable.

La morale y gagna aussi, sciences et arts adoucissant les mœurs, l'oppression des tyrans est détruite, l'autorité des prêtres est affaiblie, la barbarie agonise.

La quatrième époque fut donc une période de coexistence des divers états, mais bien que marquant tour à tour l'influence théologique, métaphysique ou scientifique elle fut un stade des plus importants pour la civilisation et le progrès.

V

Condorcet aborde la cinquième époque, celle-ci traite des progrès des sciences depuis leur division jusqu'à leur décadence.

Aristote est à l'aube de cette époque. Son œuvre fut gigantesque et porta sur tout le domaine scientifique, étendant la méthode philosophique à toutes les sciences. Il établit la division des sciences, le savoir étant désormais trop vaste pour être envisagé sous une seule étiquette. La première division qui s'opéra est celle des sciences mathématiques et physiques. Elles ne s'appuient que sur le calcul et l'observation et leur enseignement purement scientifique ne peut en rien s'adapter à l'opinion d'une secte plutôt que d'une autre.

La philosophie finit par occuper sous Aristote l'espace restreint qu'elle occupe encore de nos jours dans le domaine de nos connaissances. Elle se borna désormais à la métaphysique, à la logique et à la morale à laquelle se rattacha la science sociale et politique. Les sciences ainsi séparées de leur racine-mère survécurent jusqu'à leur décadence en Grèce et passèrent ensuite en Egypte. Les tyrans de ce pays ne les combattirent pas trop, ne voyant pas de danger pour leur politique; ils favorisèrent même la mécanique et la physique utiles au commerce et à la marine. La nouvelle philosophie demeurée en Grèce subit le contre-coup de la décadence, tandis que l'invasion romaine, très tardive en Egypte, n'eut plus aucune influence désastreuse sur les sciences.

La géométrie vit ses données s'augmenter grâce à Archimède; la mécanique rationnelle fut créée aussi par celui-ci; le levier, le principe et la vis de son nom, les miroirs ardents annoncent l'ère de la pratique et de l'expérience. Mécanique

et sciences physiques firent donc l'effort nécessaire pour entrer dans l'état scientifique. L'algèbre n'existait pas encore et c'est à l'école d'Alexandrie que revient le mérite d'en avoir posé les premiers principes; cette science n'était encore qu'à sa naissance et mêlait à son emploi trop de raisonnements sentant l'état métaphysique. L'astronomie progressa prodigieusement avec Aristote, elle acquit les précisions essentielles pour une science, aussi dans le cours des siècles elle se contentera d'ajouter, de temps à autre, à ses connaissances, un renseignement complémentaire ou une découverte secondaire. Les sciences naturelles se débarrassèrent du voile théologique qui les enveloppait et qui aidait la crédulité dans les miracles. Aristote fonda, pour elles, une méthode d'observation. Les connaissances classées, selon leurs résultats généraux, produisirent les divisions des sciences naturelles: la botanique, la géologie et la zoologie. L'anatomie fit quelques progrès; jusqu'ici l'état théologique l'avait étouffée, les préjugés n'autorisaient pas la dissection des cadavres et rendaient impossible l'expérience anatomique. Mais, si l'influence théologique avait gêné l'essor de l'anatomie, l'influence de l'état métaphysique était intervenue aussi et l'opinion publique regardait le maniement des cadavres et l'examen des viscères comme une sorte d'avilissement atteignant le caractère moral; on préférait trouver dans les raisonnements, tapissés d'abstractions, un champ d'action suffisant à la curiosité. La médecine continuait seule son chemin, elle se basait uniquement sur l'observation, et l'empirisme était son seul fondement. La valeur d'un médecin découlait de sa longue pratique; du rapprochement d'un cas présent et d'un cas passé soigné par lui. Il ne manquait donc à la médecine que l'aide des autres sciences pour être vraiment scientifique, malheureusement elle dut subir,

elle aussi, l'empire de la métaphysique. Les diverses écoles de médecine et les sectes se jalousèrent et tendirent toutes à la domination. Les médecins échafaudèrent des théories bizarres et trop souvent néfastes; l'emploi des plantes médicinales devint une pratique variable selon les médecins et non selon les maladies.

La physique, avec Aristote, usa trop d'affirmations et non du doute et des réserves que la prudence conseille. Tout comme la médecine posthippocratienne, elle subit donc le stage nécessaire imposé par l'état métaphysique (1). L'abondance des raisonnements qui l'encombraient en est la preuve et son seul élément scientifique résida dans l'observation noyée dans des déductions nombreuses. Cette observation conduira cependant à provoquer les faits, aura recours aux expériences et tendra finalement à l'état scientifique. Durant le stage métaphysique qu'eut à subir la physique, quelques lumières, telles des lueurs dans les ténèbres, se firent jour, la plupart dues au hasard.

L'agriculture jusqu'ici n'avait été qu'une routine théologique, les prêtres ayant jugé nécessaire de la soumettre à leur volonté. La culture se faisait d'après les règles données par les prêtres et les superstitions mythologiques en occupaient la plus large part. Les Grecs, et plus tard les Romains, en firent une science pratique, les observations prouvèrent le caractère ridicule des influences théologiques qui la gouvernaient, toutefois les expériences et l'emploi des matières propres à activer la germination n'apparaîtront que plus tard. L'état théologique n'a pas disparu définitivement en agriculture; nous voyons, encore de nos jours, les superstitions des

(1) Condorcet. *Id.*, page 83, lignes 22 à 27.

paysans rapportant à l'influence heureuse des saints du calendrier, le choix du jour pour l'ensemencement ou la récolte de tel ou tel produit.

La philosophie grecque restreinte après Aristote, se divisa en quatre sectes : « l'Académie, le lycée, le portique et les jardins d'Epicure » (1). L'Académie s'appuyait sur le doute qui existe dans la valeur de nos connaissances ; discutant des sciences à venir le doute pouvait à l'occasion se justifier, mais combattant les vérités démontrées, il devint ridicule et favorisa l'ignorance. On peut voir, dans cet emploi excessif du doute, une conséquence de l'état métaphysique dont le domaine portait sur des mots et des raisonnements. Cette secte devint donc un facteur de l'état intermédiaire de la loi des trois états, elle favorisa l'ignorance, tenta de détruire l'acquis et de provoquer un temps d'arrêt dans le progrès. Cependant quelque chose surnagea dans ce gouffre, c'est l'idée même d'un idéal, l'idée du beau, du juste (2) qui devait par la suite être le but d'une morale telle que l'on en peut rêver une à l'apogée de l'ère scientifique.

Le lycée, école aristotélécienne, fut célèbre par sa métaphysique, par l'emploi abusif des mots et des hypothèses. On y perçut toutefois l'œuvre de nos sensations, à la base de toute idée, mais on ne l'expliqua pas. Ce fut une vision, vision scientifique qui aurait pu, travaillée et commentée, devancer de vingt siècles l'avènement de la philosophie scientifique. La morale du Lycée fut plus rationnelle, la vertu étant regardée comme l'intermédiaire de deux vices opposés, le premier péchant par défaut, le second par excès ; c'est donc

(1) Condorcet. *Id.*, page 85, lignes 30 et 31.

(2) Condorcet. *Id.*, page 87, lignes 14 à 19.

un penchant naturel qu'il faut refréner ou exciter dans une juste mesure. De l'œuvre philosophique d'Aristote on peut donc retenir le caractère scientifique qu'aurait pu donner sa métaphysique, et sa morale.

Le stoïcisme vit dans l'insensibilité à l'égard du plaisir et de la douleur une preuve de vertu et un moyen efficace d'arriver au bonheur. Il attribua à l'homme la possibilité de montrer une vertu de fer sans cesse en action. D'après le stoïcisme, un esprit meut et dirige le monde dans toutes les évolutions, les âmes humaines en découlent, celle du sage retourne à la mort à la masse universelle. La mort serait donc un bien si, par stoïcisme, on ne la regardait pas comme sans importance. Système d'une dureté et d'un rigorisme étroits, où l'ascétisme pointe déjà et où la morale réside dans un long martyre de la nature humaine, voilà quel est le stoïcisme. Quant à l'esprit unique qui anime le monde, il masque un dieu tout puissant dont l'idée sera reprise plus tard par le christianisme. La vertu est récompensée par le fait que l'âme retourne à ce dieu ; dans le christianisme la vie sainte reçoit sa récompense dans le voisinage de Dieu pendant la vie future et ce voisinage est regardé comme la félicité complète. La mort est dédaignée dans le stoïcisme malgré l'avantage qu'elle procure ; de même dans la religion chrétienne elle doit être supportée avec courage, le suicide est un crime, les avantages que la mort procure au bon chrétien ne doivent pas la lui faire souhaiter. Ainsi donc, si dans la secte platonicienne, l'ère métaphysique est toute puissante et si seule la morale revêt un caractère propre à l'état scientifique, si d'autre part dans la secte aristotéléicienne, l'interprétation scientifique perce dans la métaphysique et la morale, dans le stoïcisme tout respire l'état théologique dans la phase monothéiste.

Il reste à examiner la quatrième et dernière secte : l'épicurisme. Celui-ci voit dans l'idéal la satisfaction que donnent le plaisir et l'absence de la douleur. La vertu, c'est la pratique de nos penchants épurés et sagement conduits, la tempérance qui conserve l'organisme est une vertu, les passions qui nous tourmentent doivent être exclues, il ne faut pas faillir pour éviter la honte et le remords et pour éprouver la satisfaction du devoir accompli, voilà quels sont les principaux éléments qui nous conduisent au bonheur. L'univers est un ensemble d'atomes qui sont soumis à des lois réglant leurs combinaisons. L'âme est une de celles-ci, ses atomes constituants se séparent à la mort pour rejoindre « la masse commune » (1) et former par la suite une nouvelle combinaison. Epicure laisse subsister les dieux dont l'exclusion eut, à une époque encore aussi lointaine, jeté le discrédit sur le système. Mais ces dieux ne sont plus que des figurants, sans action bienfaisante ou malfaisante, n'ayant aucun pouvoir et dépendant aussi, par leur constitution, du système atomique.

Si l'Epicurisme donna lieu à de fausses interprétations et s'il eut souvent comme adeptes « des hommes voluptueux et hypocrites » (2), il n'en est pas moins vrai que, par une voie différente, il conduisait à la même fin que le stoïcisme. Le fait que les différentes sectes virent, par des voies diverses, un idéal en dehors de leurs principes, prouve qu'il existe une vérité absolument indépendante des systèmes dont on l'environne. La nature humaine gagnerait donc à être étudiée, c'est en l'homme qu'il faut rechercher l'origine de ses devoirs et comment naquirent son esprit de justice et sa foi dans la

(1) Condorcet. *Id.*, page 91, ligne 13.

(2) Condorcet *Id.*, page 91, ligne 24.

vertu. Cette méthode fut assez celle de l'épicurisme, c'est ce qui lui attira du reste quantité de haines, notamment « la haine des hypocrites » (1). L'épicurisme fondé sur une méthode de recherches des éléments constitutifs de la nature humaine fut, pour l'époque, un système purement scientifique, autant par l'analyse des sentiments humains que par l'aboutissant de sa moralité. Il fut l'un des précurseurs de la chimie moderne, en vertu du principe « rien ne se perd, tout se transforme », l'explication du retour des atomes à la masse commune pour entrer dans de nouvelles combinaisons est faite. Enfin si ce système laisse subsister le côté théologique en la personne de dieux amorphes et soumis eux-mêmes aux lois du système scientifique des atomes, il est peut-être juste d'y voir l'un des faits qui caractérise l'ère scientifique. En effet, c'est l'image de la science fortement établie, qui s'attaque au domaine théologique et cela uniquement en vue de rechercher le peu de vérité qu'il comporte et de montrer que ses éléments constitutifs sont les mêmes que ceux dont l'emploi est journalier.

L'épicurisme fut donc dans la philosophie grecque, le seul système qui inaugura de façon précise et ferme, l'interprétation propre à l'état scientifique ; tandis que les trois autres sectes présentaient, ou un tableau des divers états, ou un tableau d'un état antérieur.

L'influence de l'empire romain se fit sentir à ce moment et sa puissance s'appesantit sur toutes les provinces de la Grèce et amena la décadence. Rome, à son origine, vécut l'ère théologique ; la fondation de Rome, ses premiers rois respirèrent le mystère. Plus tard, sous la république et sous l'empire,

(1) Condorcet. *Id.*, page 92, lignes 18 et 19.

il en fut de même, le patriarcat héréditaire constitua une secte assez semblable aux castes sacerdotales de l'Orient; tout comme celles-ci il ne domina que par la ruse et la crainte qu'il inspira. Le sénat romain fut aussi un agent puissant de la superstition, favorisant les cultes, entretenant les temples, attribuant à tel ou tel dieu les victoires militaires. La période métaphysique se fit sentir aussi à Rome, l'éloquence devint un des desserts communs du peuple et abonda en raisonnements obscurs et en termes abstraits. Les philosophes romains Cicéron, Lucrèce et Sénèque n'eurent pas de personnalité et se contentèrent de modifier ou de commenter les philosophies grecques. L'influence de Rome sur les arts et la philosophie créa donc uniquement un croupissement et un état latent. Le despotisme militaire finit par opprimer tout et amena l'exclusion complète de la philosophie

La jurisprudence fit son apparition à Rome et tomba rapidement dans les excès. En Orient, les lois étaient dictées par les prêtres, en Grèce, elles découlaient du législateur de la cité, à Rome, elles furent ce que les nécessités ou les besoins exigèrent qu'elles fussent. « La tradition, des coutumes » (1) fondèrent longtemps les lois, c'est ce qui explique leur caractère si variable. Elles furent livrées, par les partis qu'elles devaient soutenir tour à tour, à une anarchie dont le chaos et la confusion rappellent ainsi l'état métaphysique. L'obscurité qui naquit des variations et du nombre des lois est semblable à l'obscurité des raisonnements métaphysiques. La jurisprudence fut la seule science nouvelle que nous donnèrent les Romains; l'état scientifique n'y apparaît pas encore

(1) Condorcet. *Id.*, page 95, ligne 30.

mais par contre les apports théologiques et le chaos métaphysique la dominant.

Condorcet aborde enfin la question des religions dans l'empire romain : toutes se ressemblent, toutes ont des cérémonies bizarres, « une mythologie absurde » (1), des sacrifices, des idoles, des pontifes voués aux divinités, des oracles, des mystères. Les prêtres ne jouent pas de rôle moral, mais uniquement un rôle religieux ; cependant leur rôle politique, par le système des augures et des oracles, pouvait décider des guerres, lancer les peuples les uns contre les autres et il est bon de constater l'influence pernicieuse des conséquences théologiques dans la politique.

Le polythéisme fut blessé à mort le jour où la science commença à se répandre et tous les esprits cultivés ne virent plus dans cette multitude, qu'un dieu unique au pouvoir illimité. Si l'état théologique fut si néfaste aux sciences, celles-ci se vengèrent parfois, quand échappant à son emprise, elles contribuèrent à amener la chute de l'une des divisions du premier état de l'humanité.

De la fusion des religions, naquit le christianisme ; ses progrès furent rapides, facilités par l'affaiblissement de la puissance romaine. Condorcet s'attache à démontrer l'influence néfaste de cette nouvelle religion à l'égard des sciences. Il la juge très sévèrement et il est impossible de reconnaître dans l'appréciation qu'il porte, l'avis du neveu de Mgr de Condorcet, son éducateur (qui fut évêque de Lisieux en 1761). « Le mépris des sciences humaines était un des premiers caractères du christianisme » (2), la crainte de « l'esprit

(1) Condorcet. *Id.*, page 99, lignes 16 et 17.

(2) Condorcet. *Id.*, page 104, lignes 14 et 15.

d'examen et de doute » (1), la foi que cette religion avait en elle-même, foi qui fut toujours l'élément le plus déplorable des religions, furent néfastes au développement scientifique et philosophique (2). Les sciences naturelles surtout étaient redoutées et bannies par le christianisme, leur étude pouvant détruire la croyance dans les miracles, or ceux-ci servent à expliquer l'inexplicable et à donner sa force à la religion. Pour toutes ces raisons, Condorcet affirme que l'avènement du christianisme tua les sciences et amena la décadence du savoir. Cette religion détruisit les quelques manuscrits qui contenaient les connaissances et empêcha la propagation des nouveaux manuscrits non soumis à sa censure. Quand bien même un ouvrage profane eut pu se faire jour, il n'eut pas manqué d'être méprisé de la multitude, qui subissait l'influence de la religion et ne voulait point désobéir à ses prohibitions. Ainsi le savoir, qui un moment s'était libéré de l'entrave théologique, retomba dans son esclavage primitif à l'apparition du christianisme et le chemin parcouru par le progrès avec l'état scientifique embryonnaire, fut à recommencer.

La rhétorique très importante à cette époque s'attacha surtout à préparer des discours et à parler rapidement sur n'importe quel sujet et entra ainsi dans la voie scientifique au point de vue pratique.

La bibliothèque d'Alexandrie était, à la fin de la v^e époque, une merveille ; on peut observer dans le choix de ses livres quelques idées directrices basées sur la confiance ou l'admiration découlant de l'ancienneté du livre. Il y a dans ce fait

(1) Condorcet *Id.*, page 104, lignes 17 et 18.

(2) Condorcet. *Id.*, page 104, lignes 24 à 27.

un caractère théologique, la confiance qui réside dans ce qui est ancien, est un reste religieux, l'admiration en est aussi un attribut. La difficulté de comprendre le contenu d'un livre et sa rareté comptaient aussi pour beaucoup dans la valeur qu'on lui attachait; tout cela est le propre de l'esprit métaphysique qui recherche en tout la complexité; la rareté est aussi une difficulté dans l'ordre matériel. Les opinions émises dans un livre contribuaient moins à le faire choisir que le nom de l'auteur du livre et il y a en cela un vague caractère scientifique. Il réside dans le fait de reconnaître la valeur qu'un auteur est susceptible d'attacher à toute son œuvre, valeur qui éclate à l'examen d'une partie de cette œuvre. Mais, il y a aussi dans la foi en un nom d'auteur, un caractère d'autorité plutôt que de raison et il convient ainsi d'y apercevoir en plus une influence métaphysique.

La cinquième époque vit donc l'état scientifique suivre la division des sciences, les sciences mathématiques, physiques et naturelles et l'agriculture tendent à cet état. La médecine tombe dans l'état métaphysique, suivant ainsi sa marche normale. La philosophie offre, dans ses différents systèmes, les trois interprétations. La décadence se produit avec l'empire romain, le christianisme l'accentue encore et l'humanité, déjà si avancée, voit la marche du progrès s'arrêter.

VI

La sixième époque s'étend jusqu'au temps des croisades. Condorcet juge cette période « désastreuse » (1) et lui reconnaît comme attributs : l'ignorance, la férocité, la corruption

(1) Condorcet. *Id.*, page 111, ligne 4.

et la perfidie. La décadence est complète, l'humanité retourne à sa première forme d'interprétation des faits, l'état théologique triomphe (1) et les lumières scientifiques qui s'étaient fait jour somnolent. Deux causes président à cet état de choses, en premier lieu la toute puissance de l'Eglise et en second lieu, celle d'un fléau qui s'appuie sur elle, le despotisme militaire.

Condorcet envisage deux parties distinctes : l'Occident et l'Orient ; le premier descend rapidement les quelques degrés conquis dans le savoir, mais doit un jour réagir énergiquement contre la décadence ; le second, hésitant dans sa marche, perdant lentement le terrain acquis, ne doit se relever que très longtemps après.

Le christianisme régnait seulement sur l'Occident, quand les barbares couvrirent tout le pays. Le christianisme insinuant sut se faire adopter ; les prêtres chrétiens continuèrent à se servir de leur langue primitive et délaissèrent la science, de caractère impie, aussi ils tombèrent dans la plus profonde ignorance. Cependant il convient de mentionner dans ce sommeil humain l'abolition d'une des sauvageries primitives : l'esclavage. Les prêtres, s'appuyant sur la morale chrétienne, s'employèrent à accomplir cette réforme ; cela leur donna un supplément de majesté et de pouvoir. La suppression de l'esclavage et du servage marque donc un heureux progrès pour la liberté et la nature humaine que tout semblait cependant pousser à la décadence.

La langue latine, parlée par tous les peuples de l'Italie, garda longtemps sa propre personnalité. Grâce à cet élément primordial qu'est le langage, le savoir qui avait été contem-

(1) Condorcet. *Id.*, page 111, lignes 12 à 14.

porain de cette langue se conserva plus facilement et le retour à l'état théologique se fit moins sentir en Italie qu'ailleurs.

Le clergé constitua une véritable puissance, tel un filet aux mailles multiples, il s'étendit sur tout et finit même par devenir le rival des rois. En Orient, au contraire, les prêtres agissaient de concert avec les empereurs et si, par hasard, ils entraient en lutte avec eux, ce n'était que provisoirement et une entente plus étroite en sortait. En Occident, la crainte des anathèmes fut soigneusement entretenue « par une armée de moines » (1), le fanatisme joua dans le sens voulu par l'Eglise, la religion devint une obsession de tous les instants, une folie aveugle présidant au moindre acte, au plus cruel comme au plus inoffensif ; la seule idée dirigeante résida dans l'obéissance aux prêtres et non au dogme. Les membres du clergé eurent beau jeu, ils effrayèrent les peuples, qui ne voyaient dans la pratique du culte que le fait de gagner le ciel. En menaçant de suspendre les cérémonies du culte pour punir la désobéissance des fidèles, ils purent ainsi prêcher, sous le nom de guerre sainte, la guerre civile, masquant ainsi, sous une apparence de piété outragée, les plus vils assassinats. Dieu devint, par leur travail, l'être le plus vil ; il présida aux lâchetés, aux trahisons, aux rapines.

La puissance militaire des prêtres fut un despotisme, aussi l'on vit souvent de ces tyrans respectés en dehors de leurs attributions, être insultés lorsque, par hasard, ils retournaient à leur fonction de prêtre. Leur force s'appuya sur le ciel, mais la terre ne put leur fournir le caractère d'éternité qu'ils souhaitaient pour leur pouvoir et, si la force théologique fit du monde un tout ordonné et soumis à la fantaisie religieuse, elle

(1) Condorcet. *Id.*, page 116.

devait, après avoir agonisé longtemps, et fait le plus de mal possible, tomber un jour sous le poids de ses excès, de sa barbarie et de son ignorance entraînant dans sa chute l'état théologique.

L'Occident fut donc en proie aux plus révoltants excès de l'état théologique. « L'anarchie féodale » (1) devint abominable. Son premier caractère reposa sur la barbarie et la sauvagerie qui résidaient dans ses sanctions. Tout ce qui fut humain dans cette législation joua pour la classe dominante et tout ce qui relevait de la dureté du cœur fut le domaine du pauvre. Cependant le fait d'avoir conservé, même pour une attribution sectaire, un peu d'humanité dans les lois, est un bien. Ce peu servira de modèle et présidera plus tard à l'organisation d'une législation meilleure. Les procédés employés par la législation de l'état théologique seraient dignes, par leur naïveté ou leur sauvagerie, de rivaliser avec l'esprit qui devait présider à la justice des temps préhistoriques. On ne punissait pas l'atteinte portée à la société, on ne visait pas à la sauvegarde de la sécurité de l'humanité; ce qui était recherché uniquement c'était la compensation de la perte ou de l'outrage éprouvé par la victime ou par sa famille. La gamme des supplices accusateurs ou libérateurs était infinie et l'on savait choisir parmi ceux qui étaient sans danger et offraient une issue négative quand il s'agissait de juger les puissants sur lesquels les prêtres appuyaient leur autorité; de même celui qui gênait, ou dont la pauvreté n'inspirait pas le respect, se voyait soumis à une épreuve dont l'issue fatale à prévoir, en faisant une comédie précédant la mort.

L'esprit belliqueux finit par tout dominer, on se battit entre

(1) Condorcet. *Id.*, page 117, ligne 30.

villes, entre villages, voire même entre habitants d'un même village et c'est ainsi que l'Occident vécut dans un état continu de guerre et de barbarie, état qu'il devait encore à l'influence théologique.

Les prêtres de l'Orient avaient obtenu leur pouvoir par la ruse, l'instruction et l'hypocrisie, les maîtres de cette époque l'établirent par leurs institutions et leur brutalité guerrière. Mais on ne peut changer la faiblesse physique de l'homme, le corps d'un chef est aussi vulnérable que celui de son plus faible sujet, aussi les seigneurs de l'époque eurent recours à un attirail né de la barbarie cultivée par l'influence théologique : les armures. Elles supprimèrent l'égalité physique des hommes et décuplèrent les forces de certains pour les aider à tuer leurs semblables ; c'est, ainsi qu'on le voit, d'une haute moralité et ce fut encore un chevron de gloire de plus à attacher au blason de l'état théologique.

La morale subit aussi l'influence désastreuse de l'époque ; étant enseignée par les prêtres, elle énonça évidemment « ces principes universels qu'aucune secte n'a méconnus » (1), mais elle les noya au milieu d'une vague de superstition, formée de la liste des péchés découlant de l'oubli des devoirs religieux : soumission et ignorance. Une telle morale attacha donc plus d'importance aux actes religieux qu'à l'accomplissement des devoirs propres à la nature humaine. Elle eut donc impliqué une soumission de tous les instants si les prêtres n'étaient pas venus au secours d'une telle situation. Tout comme ils avaient créé une morale, ils créèrent un moyen de noyer l'immoralité, avec faculté de faire peau blanche, chaque fois que la nécessité s'en ferait sentir (2). Le prêtre devint

(1) Condorcet. *Id.*, page 120, lignes 26 et 27.

(2) Condorcet. *Id.*, page 121, lignes 2 à 7.

ainsi tout puissant et connut tous les secrets privés; la vie future, avec tous ses biens, découla de cette servitude, il fut donc préférable de se soumettre. La cupidité des prêtres fut satisfaite par des dons à l'Eglise, quant à leur orgueil il trouva une satisfaction dans la flatterie et dans l'humilité qu'on leur témoignait. L'idée de morale s'avilit donc, le rachat de la scélératesse devint plus facile et plus commun que la conquête de la véritable vertu.

La liste des péchés vit s'ajouter en face de chacun de ceux-ci, un tarif spécial, si bien que la conscience humaine pouvait savoir, avant de commettre un forfait, ce qu'il lui en coûterait!... c'était commode et chacun pouvait agir suivant sa fantaisie et ses moyens. Les péchés formaient une vaste collection et étaient classés, sans omission, depuis les plus petites peccadilles ayant leur excuse dans la nature même de l'homme, jusqu'aux crimes les plus affreux. Il y avait une gradation dans la déchéance comme il y en avait une dans le prix à solder suivant les fautes. Les péchés furent montrés comme conduisant inévitablement à l'enfer horrible. C'est alors que, insidieusement, les agents théologiques firent comprendre aux pauvres pécheurs affolés qu'on pouvait faire un plus ou moins long stage dans cet enfer et que, comme pour tout, il y avait la manière de s'y prendre. La foule, habituée à payer, comprit et les dons affluèrent. Ce fut très lucratif, les prêtres firent payer aussi pour les morts, afin que, si un premier appoint de numéraire n'avait pas suffi à attirer sur eux la clémence de Dieu, une seconde somme puisse l'influencer. On s'était libéré de l'enfer par l'argent, on put, suivant la somme versée, acquérir ensuite un nombre plus ou moins grand d'avantages réservés à la vie paradisiaque et c'est ainsi, dit Condorcet, que les prêtres vendirent « des arpens dans le

ciel pour un nombre égal d'arpens terrestres » (1) et eurent « la modestie de ne pas exiger de retour » (2).

Voilà quelle fut la morale religieuse de cette époque « désastreuse » ; la conséquence est que les mœurs ne furent pas moins cyniques. La sauvagerie atteint son point culminant dans l'avènement et la pratique de l'Inquisition. Celle-ci ne peut présenter comme excuse que la crainte de voir cesser une façon de vivre si généreuse et si peu fatigante ; qui veut la fin, veut les moyens, et qu'importent ces moyens quand on se sert d'une religion comme d'un tremplin.

Voilà quel était, durant la sixième époque, le tableau lamentable que présentait l'Occident en proie à un état théologique plus puissant et plus nuisible encore qu'il ne l'avait été jadis.

L'Orient descend la pente fatale plus lentement et cette chute du progrès suit, dans les phases de son agonie, celle du déclin de l'Empire. Les querelles théologiques occupaient peu de place en Occident, étant donné la puissance du dogme chrétien et l'idée d'unité qui les caractérisait, en Orient, il n'en fut pas ainsi et ces querelles eurent même une répercussion politique. On méditait déjà sur les dogmes, on les commentait et c'est ainsi que commence toute division. Cette liberté de critique n'impliqua pas toutefois la tolérance, cependant, malgré l'influence théologique, les sciences ne furent pas totalement étouffées.

La législation romaine ne subit que lentement l'influence de la décadence et sous la forme de lois plus ou moins imprégnées du caractère théologique, lois que les tyrans ajoutaient sans cesse au code primitif. L'agonie intellectuelle de l'Orient

(1) et (2) Condorcet. *Id.*, page 121, lignes 21 à 24.

fut lente, c'est ce qui fait que sa résurrection se fera plus longtemps attendre qu'en Occident.

Il exista cependant à cette époque un spectacle étrange de coexistence des états théologique et scientifique étroitement unis et permettant à un peuple de devenir très puissant et très instruit : il s'agit du peuple arabe et de la dictature de Mahomet. Les Arabes avaient échappé aux dominations étrangères, aussi, longtemps arriérés, ils vécurent leur période théologique et une partie de leur période scientifique d'un seul coup. Ce peuple fait d'une seule race, n'ayant qu'une seule langue, peu religieux, n'attendait que la puissance d'un dictateur. Mahomet fit la nation arabe, lui donna sa religion et la poussa vers un progrès supérieur à celui de l'Europe et de l'Orient. Il créa une religion saine et pure et, comme toute religion nouvelle, celle-ci puisa l'ardeur de ses adeptes et leur nombre dans l'attrait de sa nouveauté. Comme jadis les prêtres des castes sacerdotales, il commanda à tous, il dirigea tout, mais il sut faire supporter sa dictature par sa vertu et son adresse. A sa mort sa religion était définitivement établie et les conséquences de l'enthousiasme arabe se firent sentir. Si à l'origine la religion nouvelle occupa trop les Arabes et les rendit fanatiques, ils ne tardèrent pas cependant à s'adonner aux lettres et aux sciences ; ils n'en continuèrent pas moins à propager le mahométisme mais ne confondirent jamais lettres et sciences avec celui-ci, gardant à la religion sa part, au savoir la sienne.

• L'astronomie fut reprise par eux et y gagna. La physique leur dut la perfection de l'optique, quant à la médecine, ils commencèrent à l'étayer scientifiquement, la sortant ainsi de l'état morbide où elle croupissait sous la domination métaphysique. L'algèbre qui avait pris naissance à la V^e époque

et se résumait en quelques formules devint, grâce à eux, une partie importante des mathématiques. Ils eurent toutefois des égarements de l'esprit et chez eux l'état métaphysique se fit jour dans l'apparition de l'alchimie, basée sur la transmutation des métaux et sur la recherche des philtres aptes à prolonger éternellement la vie. Ces erreurs peuvent leur être pardonnées en compensation de l'apparition de la chimie. Jusqu'ici cette science n'existait que comme une partie de la science médicale. D'un seul coup, par l'analyse, les Arabes firent naître l'idée des éléments alliés dans les corps composés, l'idée des corps simples entrant dans les combinaisons et les lois qui président à la pratique de ces combinaisons. On peut donc dire que la chimie atteignit tout de suite l'état scientifique et que si elle méconnut les états théologique et métaphysique, ils résidèrent le premier dans la pharmacie primitive et le second dans l'alchimie.

L'état théologique laissa donc subsister au début de la civilisation arabe, la liberté de l'étude. Peu à peu, cette liberté disparut sous les coups du fanatisme et mit fin ainsi à cet accouplement étrange des stades premier et dernier de la loi du progrès. On vit se reproduire ce qui avait eu lieu à la fin de la V^e époque : l'état théologique écraser le scientifique naissant. Les connaissances acquises ne furent toutefois pas perdues, car au moment où le peuple arabe retomba dans son sommeil mystique, l'Occident, qui commençait à secouer sa torpeur, recueillit l'héritage.

Les sciences et la liberté de les pratiquer vont fleurir désormais en Occident, malgré l'intolérance à laquelle elles seront en proie et, contraste étrange, les Arabes dont la religion avait supporté jadis la tolérance, vont demeurer inactifs ;

à ce point de vue, le peuple chinois présente, à un degré moindre, il est vrai, un caractère d'analogie.

Deux remarques trouvent ici leur place, en premier lieu l'étonnement qui naît à la vue de l'œuvre néfaste accomplie par le christianisme et d'autre part l'œuvre salulaire et scientifique attribuée à la religion de Mahomet issue du christianisme et de la religion juive et dont le fondateur fut l'élève d'un prêtre de la secte chrétienne des Nestoriens (1). En second lieu il convient de constater la divergence d'opinion de Turgot et de Condorcet, au sujet du mahométisme. Le premier le regarde comme un élément antiscientifique (2), le second lui reconnaît le mérite d'une aide efficace apportée, durant son enfance, à l'état scientifique.

VII

La septième époque s'étend jusqu'à l'invention de l'imprimerie. Elle marque le déclin de l'état théologique et les signes manifestes de sa chute prochaine.

L'Evangile servit aux peuples de comparaison avec la pratique des prêtres et on ne manqua pas de constater l'abîme qui existait entre les deux. Ainsi que cela se produit chaque fois que des esprits reconnaissent qu'ils se sont trompés ou qu'ils ont été longtemps dupés, de vives protestations s'élevèrent et une tentative se produisit pour soulever cette tyrannie. Le midi de la France fut son lieu d'action, une religion nouvelle, excluant les prêtres incapables de respecter le dogme dont ils étaient les représentants, naquit. Mais ceux-ci tiraient

(1) Draper. — *Conflits de la Science et de la Religion*.

(2) Voir page 22 du présent ouvrage.

trop d'avantages de l'état de choses précédent pour accepter sans protester une réforme qui leur supprimait les moyens d'existence. Leur vengeance fut terrible, la croisade des Albigeois mit à feu et à sang le midi de la France. Mais, comme tout ce qu'on cherche à étouffer par la violence, cette tendance à se libérer du joug religieux brûla d'une ardeur nouvelle, et, sourdement cette fois, se répandit partout, resta secrète jusqu'au jour où, alliée de l'imprimerie, elle put triompher. L'ère scientifique, ère de la vérité, devait naître précisément, malgré les obstacles que l'influence théologique accumulait contre elle. Ne pouvant tuer l'état théologique, on le ridiculisa et les fables, le décaméron de Boccace notamment, furent un long réquisitoire accusateur des excès du clergé, réquisitoire noyé dans des tournures joviales et ironiques.

La VII^e époque vit donc apparaître un parti critique ayant en vue de détruire ce qui avait déjà trop vécu. De la rivalité des prêtres et des rois naquit un avantage, chacun des deux partis voulut mettre à son service le savoir, de là un désir de s'instruire qui commence à se faire jour chez les prêtres, en vue de conserver leur puissance et d'essayer d'en imposer aux rois. De même chez ces derniers le désir du savoir découla de celui de triompher dans les guerres; ils voulurent mettre de leur côté la jurisprudence dans leur défense contre les prêtres. Les esprits intelligents optèrent tout de suite pour le pouvoir royal contre le clergé. C'est ainsi que les abus et les querelles intestines commencèrent à être réprimées, ce qui ne contribua pas peu à réveiller la raison humaine et à lui donner conscience de sa force. La lutte entre rois et seigneurs, fléaux de l'état théologique, fut aussi un élément du réveil de la raison; les rois favorisèrent

les villes, le droit de commune s'acquît : jurisprudence et histoire servirent désormais pour combattre les seigneurs.

Les croisades furent l'une des dernières manifestations des excès théologiques. Elles furent entreprises pour le service de la religion et, chose bizarre, elles lui firent plus de mal que de bien. Une liberté plus grande sortit du départ des seigneurs, de plus le pouvoir royal profita de l'absence de ceux-ci. Mais le rôle le plus important des Croisades fut de mettre les peuples européens en contact plus étroit avec les Arabes. On se livra alors à l'étude de la langue arabe, on recueillit ce que leur civilisation et leur savoir avaient acquis. Ces connaissances permirent par la suite de poursuivre la marche du progrès ; enfin les gens sensés, dans les voyages, reconnurent au spectacle de plusieurs religions, la futilité du motif de leurs luttes et, par ce fait, leur propre religion leur fut moins chère ; quant à ceux qui la représentaient, ils perdirent sur eux leur prestige et leur pouvoir. Ainsi le propre instrument de lutte et de haine, dressé par la caste théologique, se retourna en jouant contre l'influence de l'état théologique et, de la sorte, jaillit une fois de plus de cet état l'arme qui devait l'abattre.

Les républiques réapparurent en Italie imitées des républiques grecques ; des villes devinrent indépendantes en Allemagne ; en Suisse, le peuple s'affranchit de son joug ; en Angleterre, la grande Charte garantit les droits des barons et de leurs sujets. De cette évolution des gouvernements devait découler le caractère scientifique de la politique ; la septième époque fut donc la période qui en prépara l'avènement et amorça l'ère de la liberté et de l'égalité.

Le commerce sillonna la Méditerranée, les côtes de l'Océan et de la Baltique, pratiquant l'importation des produits du

Levant et contribua ainsi à répandre les lumières et à activer la chute de l'autorité théologique.

La philosophie d'Aristote, traduite de l'arabe, domina dans toutes les écoles et remplaça, comme sujet de discussion, les disputes théologiques par des raisonnements métaphysiques. La scolastique habitua les esprits à discuter plus qu'à rechercher la vérité, elle joua beaucoup sur les mots; il peut lui être reproché d'avoir marqué, dans la marche de l'esprit humain, une étape par trop métaphysique. Les sciences naturelles restèrent stationnaires, l'anatomie essaya d'aller de l'avant, la chimie s'égara dans le domaine de l'alchimie, la géométrie et l'algèbre restèrent sur l'acquis, enfin l'astronomie ressentit par trop l'influence de l'astrologie.

Les inventions, boussole et poudre à canon, contribuèrent à préparer le règne de la science et sa domination sur les bassesses de l'état théologique ou les futilités de l'état métaphysique. L'apparition de la poudre à canon marque une étape fertile en conséquences. Il semble, à première vue, qu'une telle invention en servant uniquement de moyen d'action aux tendances belliqueuses, devait devenir néfaste et contribuer plutôt à aider l'état théologique qui s'appuie surtout sur le despotisme militaire; Condorcet y voit, au contraire, une invention susceptible de favoriser la marche du progrès. La poudre à canon prépara l'ère scientifique par la moins grande vulnérabilité des guerres, par la plus grande extension pécuniaire de la préparation de la guerre et de son soutien, par la recherche, pour les peuples, de la richesse dans le commerce et les arts mécaniques, recherche qui aboutit toujours au progrès et souvent à l'amélioration des mœurs. Par la difficulté excessive des invasions barbares, par la liberté dont sont assurés désormais certains peuples menacés

par des voisins ambitieux, par l'impossibilité de créer des empires immenses où règne le despotisme nuisible au progrès, et enfin par la diminution du nombre des guerres civiles et par la suppression des armures, elle aida aussi à l'avènement d'une paix plus durable

Les arts se réveillent et l'on sent poindre la renaissance des plaisirs esthétiques dont l'ensemble constitue la finesse d'une ère parvenue à un haut degré de civilisation. Les mœurs ne furent guère préférables à celles de la sixième époque, car l'intolérance y règne toujours en maîtresse et empêche l'aurore d'une fraternité embryonnaire. Les guerres civiles sont aussi pernicieuses que le furent jadis les invasions barbares. Si une galanterie régna dans la noblesse, si ménestrels et troubadours firent fleurir une politesse exquise, si la chevalerie fut instituée dans un noble but, ces avant-coureurs de l'adoucissement des mœurs n'agirent guère en dehors de la noblesse. La seule égalité qui découla de ces tendances se fit sentir chez les nobles, mais ceux-ci ne l'étendirent pas aux pauvres qu'ils continuèrent à ruiner et à asservir. Ces quelques signes précurseurs nous venaient des Arabes et annonçaient une civilisation future plus douce et plus humaine. Tout tend donc, durant cette VII^e époque, à annoncer l'avènement d'une transformation; l'apparition de l'imprimerie allait prouver que les événements n'avaient pas menti.

Avant de passer à l'époque suivante, il faut rapprocher les opinions de Turgot et de Condorcet au sujet du moyen âge, qu'on a toujours tendance à déprécier et à considérer comme une époque de sommeil de l'esprit. Tous deux l'appréciaient à sa juste valeur et reconnaissent l'aide efficace que ses inventions donnèrent aux humains et leur rôle important

dans la suite des siècles. Ils tendent donc à présenter le moyen âge, non comme asservi uniquement par les états théologique et surtout métaphysique, mais comme présentant une coexistence des trois interprétations.

VIII

La huitième époque traite de l'humanité, depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à l'œuvre de Descartes. Si prêtres et rois avaient pu prévoir les conséquences de l'imprimerie, ils n'eussent pas manqué, pour sauver le pouvoir théologique dont ils profitaient, de mettre tout en œuvre pour retarder l'avènement de cette invention. La raison se sent forte désormais, ce qui ne veut pas dire qu'elle n'aura plus à lutter contre les soubresauts de la tyrannie agonisante de l'état théologique. Répandre les connaissances de façon peu onéreuse, favoriser l'instruction et les échanges intellectuels, créer l'opinion publique par la diffusion du savoir, permettre la révélation des hommes de génie, empêcher les nouvelles erreurs de se propager, détruire les anciennes, intéresser les esprits à l'histoire universelle, créer des recueils des sciences, établir un processus dans la marche de l'instruction, aider les mathématiciens et les artisans, faire naître une langue scientifique internationale et enfin résister aux embûches de la domination théologique, tels sont les multiples avantages qui vont découler de la pratique de l'imprimerie.

A peu de temps de là, deux événements considérables se produisirent : le premier, la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, fit avancer l'avènement de l'ère scientifique en Occident ; le second résida dans la découverte de l'Amérique en 1492 et dans celle de la route de l'Afrique et des

Indes, découvertes qui étendirent le domaine des hommes.

La domination turque sur l'empire byzantin amena l'exode des littérateurs grecs qui allèrent chercher un refuge en Italie. Les connaissances des Grecs en se répandant achevèrent de secouer la torpeur des hommes et préparèrent la lutte de la raison contre ses tyrans. Vasco de Gama et Christophe Colomb montrèrent à l'homme l'immensité de sa prison et rapportèrent de leurs voyages une somme considérable de connaissances et de découvertes dont l'ensemble constituait le savoir des peuples jusqu'ici inconnus. L'état scientifique eut ainsi sa voie tracée, il restait à utiliser noblement les nouvelles données. Il n'en fut rien, car l'état théologique voulut exercer sur le nouveau monde l'influence pernicieuse qu'il avait déjà exercée sur l'ancien. Des « brigands », poussés par la cupidité et le fanatisme, se ruèrent à l'assaut de l'Amérique et massacrèrent sauvagement cinq millions d'habitants dont le plus grand tort résidait dans le fait d'être riches et de n'être pas chrétiens. Cette guerre sainte se pardonnait d'elle-même!... il s'agissait de convertir des hérétiques et de masquer ainsi les désirs de ses soudards avides d'or. Les massacres religieux sont encore maintenant une des charges les plus accablantes qui reste à l'actif de cette époque avilissante et sauvage de l'influence théologique.

Cependant l'homme enrichit ses connaissances sur l'espèce humaine, la race rouge étant jusqu'ici inconnue; il put constater les différences physiques et intellectuelles résultant de l'assimilation de l'espèce humaine aux divers pays, acquérir des connaissances plus étendues sur la faune et la flore terrestres et maritimes et les sciences naturelles doublèrent ainsi leur domaine. Toutes ces nouvelles données, l'accroissement du commerce, celui de l'industrie qui en découle, la navi-

gation florissante, les sciences et les arts se perfectionnant, la force économique des nouveaux pays, voilà le bilan de ces grandes découvertes.

Le sacerdoce régnait encore en maître, bien que moins influent, il provoqua de nouveaux scandales : l'institution des indulgences. C'est à ce moment qu'apparut Luther, il montra le contraste existant entre la façon dont le pape interprète les dogmes et l'enseignement donné par l'Evangile. Il critiqua le despotisme pontifical, la façon de vivre des prêtres, des moines, des religieuses, les défauts de la confession et le rôle que l'on faisait jouer à Dieu. Un tel programme fut une véritable révolution, puisqu'il s'attaquait à l'autorité sacerdotale et avait en vue de détruire la puissance théologique. Tel un feu de paille, la nouvelle doctrine se répandit et l'on put espérer un moment voir le colosse théologique primitif s'effondrer. Si, à ce moment, les rois et les prêtres n'étaient venus au secours de Rome, la chute du pouvoir théologique aurait été inévitable. La tolérance ne régna cependant pas plus qu'auparavant, les catholiques s'attaquèrent aux réformés, ceux-ci se combattirent entre sectes. L'intolérance de la nouvelle religion lui fut nuisible, bien qu'elle fut pour elle un moyen de défense. La liberté de penser, qui devait marquer un progrès n'exista donc pas et c'est tout juste si les deux christianismes après avoir longtemps lutté, en arrivèrent à se supporter. La réforme, exigeante à l'origine, dut par la suite se montrer assez large d'esprit et tolérer les droits de critique et d'examen, puisqu'elle s'était elle-même basée sur ces droits pour se faire jour. C'est de la sorte que le protestantisme fit consentir à la raison un domaine déjà conséquent et contribua ainsi à être un facteur de l'état scientifique. Dans les pays où l'in-

fluence d'une religion était contrebalancée par celle des autres, la tolérance forcée naquit et la liberté de penser et d'exprimer ses idées fut presque suffisante. Les Chrétiens eurent donc, à peu près, le droit de penser librement, mais les adeptes des autres religions se virent persécuter, moins cependant en France qu'ailleurs, et c'est ainsi que l'état théologique montra les restes de son étroitesse d'esprit et de son égoïsme.

La raison ayant ainsi marqué une victoire contre un des deux fléaux théologiques, s'attaqua ensuite au second : les rois, et examina leur droit. Il y a dans ce fait le germe d'une révolution sociale future qui, en donnant aux peuples plus d'autorité, tendra à l'égalité des hommes, à leur liberté et marquera ainsi l'étape de la politique dans un état métaphysico-scientifique ; l'état scientifique proprement dit n'apparaît pas encore dans ces recherches, « une analyse exacte des vrais principes de l'ordre social » (1) ayant été complètement négligée. La législation devint scientifique, le despotisme et la fantaisie ne dictèrent plus les lois. Des jurisconsultes, versés en la matière, se basant sur le droit et l'histoire des lois, donnèrent à celles-ci un caractère de justice. L'économie politique est encore à la phase primitive, tout résidant dans la force armée, dans l'adresse déployée pour lever des taxes et des impôts écrasants, dans les droits exorbitants sur le commerce ou dans les monopoles. La morale elle-même n'est sortie de la période théologique que pour tomber dans l'état métaphysique, suivant ainsi la marche normale que la loi des trois états indique à chaque science. La nature humaine compta donc pour peu dans l'édifice de cette morale, elle fut un véritable catalogue des péchés et des

(1) Condorcet. *Id.*, page 162, lignes 17 et 18.

fautes classés méthodiquement et étiquetés suivant leur gravité ; les genres, les espèces en arrivèrent, stupidité profonde, à faire leur apparition dans les données de la morale. Les prêtres étaient encore les fondateurs et les interprètes de cette nouvelle morale, il ne faut donc pas s'étonner de son caractère arriéré. L'état métaphysique marqua cependant dans la morale un léger progrès en ce sens que ses recherches ouvrirent les yeux et préparèrent ainsi la morale scientifique. Un autre élément favorable aussi à la morale résida dans l'apparition du protestantisme qui supprima, pour une partie des hommes, la confession et les indulgences, tuant ainsi deux éléments immoraux. La corruption des mœurs diminua par le fait que le rachat des péchés n'était plus possible et ainsi porte-monnaie et moralité se trouvèrent satisfaits. Enfin en réduisant le nombre des prêtres et en laissant aux représentants du nouveau culte le droit de mariage, la réforme remporta une victoire contre l'égoïsme du célibat, nuisible à l'humanité. La barbarie subsista cependant dans les guerres religieuses, l'esclavage réapparut et cette belle victoire de jadis fut chèrement payée, car jamais il n'avait revêtu le caractère de sauvagerie qu'il eut alors dans la traite des nègres. L'Inquisition sentant sa fin approcher fit rage afin d'essayer de sauver sa puissance chancelante.

Les sciences, sommeillantes jusqu'ici, brillent et deviennent actives. L'algèbre est une science pratique et puissante, les logarithmes viennent en aide à l'arithmétique et en font une science utile ; partout les logarithmes trouvent leur emploi dans les sciences qui ont recours au calcul et contribuent à devenir un facteur précieux de l'état scientifique. Galilée apporte à la physique et à l'astronomie des instruments indispensables et il n'est pas exagéré de le ranger dans la liste

de ces génies dont l'œuvre fut un bienfait pour l'humanité en l'aidant à arriver à l'état scientifique. Copernic et Képler aidèrent aussi l'astronomie à faire un pas immense dans la voie scientifique. La découverte de la circulation du sang fortifie l'anatomie si chère à la médecine. Les sciences naturelles, la chimie qui cependant continue à flatter les hypothèses alchimistes, la médecine, la chirurgie se perfectionnent bien que n'étant pas encore complètement dépourvues de tous les restes théologiques et métaphysiques.

L'Italie mérite le titre de reine des arts, la France triomphe dans les lettres avec la tragédie cornélienne et tout cela tend à montrer que l'humanité arrivera à égaler, sinon à surpasser, les résultats de l'antiquité au point de vue artistique.

L'état théologique et le métaphysique sont en lutte avec la raison dans tous les domaines du savoir et cette lutte est de bon augure car elle présage l'avènement de l'ère scientifique. La raison se manifeste surtout par la critique seule apte à démasquer l'erreur et à montrer, par l'étude des œuvres de l'antiquité, leur véritable valeur et l'appui qu'on peut en tirer. Toutefois cette même raison recèle encore dans ses enquêtes quelques tendances théologiques ou métaphysiques, ayant trop souvent recours à l'autorité. Cette autorité est cependant déjà maquillée de façon scientifique, car se doutant de la lutte qu'elle aura à soutenir dans son rapprochement avec la raison, elle avait soin, avant de se démasquer, de s'appuyer sur des arguments puissants.

Jusqu'ici la langue latine avait été employée dans presque tous les écrits, dès cette époque elle commence à perdre son monopole et, par la vulgarisation plus facile des connaissances, son discrédit devient un facteur de l'aurore scientifique. La dépréciation de la langue latine atteint aussi l'in-

fluence théologique car son emploi était le propre du catholicisme.

L'influence temporelle des prêtres étant morte, ils surent se réserver une toute-puissance intellectuelle en prenant la direction des universités; c'est ainsi qu'ils purent encore façonner, dès l'enfance, les croyances des hommes, mais leur enseignement, moins appuyé que jadis sur le fanatisme et l'erreur, gagna en valeur et fut plus scientifique. Gênant l'instruction, l'élément politique joua aussi un rôle néfaste par les préjugés dont il accabla l'enseignement, les lumières étant entourées d'erreurs favorables à la tyrannie. Les persécutions subies par des adeptes des sciences et des idées philosophiques et politiques furent considérables. Galilée fut une victime de l'étroitesse de l'esprit théologique.

Bacon, Galilée, Descartes sont au seuil de la IX^e époque. Le premier se servit de l'observation, de l'expérience et du calcul pour l'étude de la nature; il souhaita une refonte générale de nos connaissances afin d'en écarter tout l'erroné. Le seul tort de Bacon fut de vouloir réformer les sciences, bien que n'ayant pas lui-même une instruction scientifique suffisamment approfondie. Galilée se borna aux sciences mathématiques et physiques et à l'anatomie. Descartes enfin créa une méthode pour découvrir la vérité et l'appliqua à la dioptrique et à la physique. Il voulut étendre sa méthode à toutes les branches du savoir, voire même la philosophie; il pécha parfois un peu par imagination, abusa du rôle des expériences, aima trop le calcul, mais malgré tout fut l'un des précurseurs de l'ère scientifique.

Ainsi à la fin de cette VIII^e époque, l'esprit humain sait qu'il a droit à la liberté de penser et de créer. Il n'a plus cette crédulité qui lui porta préjudice pendant longtemps et

l'on sent que le jour approche, où affranchi, il marchera tout droit dans la voie du progrès et entrera définitivement dans l'état scientifique.

IX

La neuvième époque s'étend de Descartes à la formation de la république française. C'est durant cette époque que la raison commence à dominer réellement. Le facteur le plus influent du réveil de la raison est précisément le mécontentement dû aux excès de l'état théologique; c'est ainsi que se produisit, par exemple, la révolte des sept provinces belges en 1579 et la formation de la république des Provinces-Unies. L'Angleterre agitée aussi par ces effluves de liberté, adopta une constitution; par contre, les autres pays de l'Europe restèrent soumis au despotisme et celui-ci, reliquat de l'état théologique, contribuera aussi par ses excès, à les libérer. La liberté varia selon les pays, selon la naissance, selon les fortunes, selon les professions, croissant ou décroissant d'après les besoins de la tyrannie. Pourtant cette liberté si faible et si variable avait déjà sa valeur, elle était beaucoup sous le régime royal en comparaison de l'ancien régime féodal.

Les lois furent plus justes, l'intérêt des peuples fut lié à celui des souverains et il fut nécessaire, pour l'avantage de ces derniers, que l'intérêt du peuple soit sauvegardé et ses droits respectés. La lutte des rois contre les nobles et les prêtres tend aussi à établir l'égalité et à mettre sous le pouvoir d'un esclavage commun, bien plus doux que l'ancien, peuples, nobles et prêtres. Cette époque vit donc naître un despotisme tout spécial, basé sur le consentement tacite, sur

le savoir et surtout sur l'intérêt commun des opprimeurs et des opprimés ; aussi ce despotisme offrira un contraste improprie à la nature de toute tyrannie, en contribuant au progrès (1). Les mœurs sont moins barbares et elles le doivent au déclin des préjugés, aux relations créées par le commerce, à l'industrie, aux idées philosophiques prêchant la douceur, enfin à la marche générale du progrès. L'intolérance de l'état théologique existe toujours, mais bien faible ; sa barbarie a disparu et ses fureurs n'agissent plus que rarement.

L'économie politique s'appuie sur le régime qui asservit les hommes, libre elle-même si ce régime est fait de liberté. Dans ce cas la richesse du pays s'en ressent favorablement ; dans le cas contraire, si le travail est gêné, elle montre, de façon évidente, les inconvénients qui en résultent. Création d'un système de mesures légales, impôts plus justement répartis, apparition des caisses de secours, telles sont les bonnes mesures qui datent de cette époque. La philosophie fait des progrès, Descartes l'a rendue rationnelle et les sciences physiques gagnent en précision, par l'analyse sévère des faits.

Voltaire et Montesquieu combattent pour le bien-être des humbles, leurs attaques visent le despotisme et les excès de la religion. Ces attaques prennent « enfin pour cri de guerre : raison, tolérance, humanité » (2) et leur rôle ne contribue pas pour peu à détruire l'état théologique dont le pouvoir, déclinant en politique, s'appuyait sur le despotisme.

L'influence bienfaisante de l'imprimerie se fait de plus en plus sentir, elle permet de répandre à profusion les livres dont la lecture aisée facilite l'instruction, aussi la stupidité

(1) Condorcet. *Id.*, page 184, lignes 27 à 30. ~

(2) Condorcet. *Id.*, p. 201, lignes 17 et 18.

des foules tend à disparaître. La conscience des droits de l'homme et de leur caractère sacré, la liberté de penser et d'écrire, celle du commerce et de l'industrie, l'abolition de la torture et des supplices, le désir d'une législation adoucie, celui d'une jurisprudence impartiale, l'indifférence à l'égard des religions, la lutte contre le fanatisme, la destruction des préjugés, le besoin de répandre l'instruction, voilà les principales données d'une politique digne de l'état scientifique et ce sont précisément celles que les philosophes répandent par l'intermédiaire de l'imprimerie. La conséquence de cette vulgarisation d'idées nouvelles se manifeste par un adoucissement des mœurs et par l'apparition du sentiment d'humanité. Celui-ci tend à se faire jour, non seulement parmi les habitants d'un même pays, mais aussi parmi ceux de plusieurs nations; il se manifeste dans la campagne menée pour la protection de la race noire, encore soumise au mercantilisme de l'esclavage.

Ainsi la triste influence exercée par l'état théologique est morte, ou tout au moins son pouvoir n'est plus assez puissant pour étouffer la vérité; il n'est plus possible d'éviter le jugement du peuple. Il ne faut pas croire cependant que l'état théologique a renoncé à la lutte, il cherche encore à tirer du progrès même une menace de retour prochain à la barbarie... tout tend à rapprocher l'issue fatale qui doit inévitablement arriver: la révolution. Le despotisme anglais en Amérique poussa les peuples de ce continent à proclamer leur indépendance; ils se donnèrent une république fédérative s'appuyant sur les droits naturels de l'homme. L'exemple de la révolution américaine ne devait pas être perdu, il se propagea en Europe, ce fut en France que la cause américaine fut soutenue avec le plus d'ardeur. La révolution française fut plus cruelle

et se soutint sans le secours d'autres nations, elle eut même contre elle une partie des Français. Il y a dans la lutte des nobles et des prêtres contre la révolution, une image typique de l'agonie de l'état théologique; ceux qui en profitaient ne reculèrent devant aucun moyen pour se venger, les uns servirent à l'étranger, les autres, à la façon des croisés, prêchèrent la guerre sainte.

Algèbre et géométrie aspirent à un domaine beaucoup plus vaste par l'application de la première à la seconde, le calcul différentiel ajoute un levier puissant aux mathématiques, l'astronomie, enrichie par Newton et Képler, continue à aller de l'avant, la physique se délivre des données ingénieuses mais trop vagues de Descartes, tout comme jadis elle avait banni son enveloppe métaphysique; l'arc-en-ciel, sujet à tant d'interprétations théologiques, est expliqué de façon naturelle. L'électricité devient moins mystérieuse, Franklin apprend aux hommes à se préserver de la foudre. La chimie avait eu plus de mal à se défaire des caractères théologique et scolastique, l'alchimie l'occupait encore et la recherche de la synthèse de l'or et de la vie immortelle l'agitèrent encore longtemps. Peu à peu, on rechercha les lois des combinaisons et l'analyse des substances acquit ainsi une plus grande précision, enfin la langue formulaire, image type de l'ère scientifique, commença à être employée. L'étude des profondeurs de la terre découla de la recherche de certains produits et ainsi l'essor de la géologie et de la minéralogie devint une conséquence du progrès de la chimie. Les naturalistes établirent des classifications d'après les espèces, genres et familles; ces classifications sont dépouillées de l'élément métaphysique, qui jadis utilisait ce vocabulaire, elles résident uniquement désormais dans les degrés de différences et de

ressemblances scientifiques. L'anatomie profite plus que toute autre de la science et de la décadence théologique et le souci de la conservation humaine lui fait accomplir de vastes progrès; on compare l'organisme de l'homme à celui des animaux et le microscope aide à cette étude. Les progrès de l'anatomie produisent une répercussion heureuse en médecine. Celle-ci, qui est un art dans la pratique, se délivre de son langage futile propre à l'état métaphysique, ainsi que de son esprit de secte.

En résumé, toutes les sciences avancent désormais à grands pas. L'enchaînement des faits et des différentes parties du savoir (1), non seulement à travers les âges, mais dans une époque donnée, se manifeste de plus en plus et c'est cet enchaînement qui servira plus tard de point d'appui pour l'énonciation de la loi des trois états.

Condorcet montre combien il attache plus d'importance au fait d'être arrivé à l'état scientifique qu'aux avantages qui découlent de cet état pour les individus et pour les nations, jugeant comme un fait des plus précieux la chute des influences théologique et métaphysique (2). Mais la perfection de la neuvième époque ne s'étend encore qu'à une faible partie du monde, l'esclavage opprime encore des peuples, la corruption dégrade encore des nations, la barbarie règne toujours sur d'autres, mais infailliblement la marche du progrès se poursuivra et tendra à égaliser dans l'avenir ces contrastes provisoires; il n'est donc pas encore possible de tracer l'histoire universelle du progrès.

L'entrée décisive dans la voie scientifique s'accroît donc

(1) Condorcet. *Id.*, page 238, lignes 28 à 31 et p. 239, lignes 1 et 2.

(2) Condorcet. *Id.*, page 240, lignes 4 à 10.

avec la neuvième époque, les peuples de la partie civilisée de l'humanité arrivent ainsi à la troisième période de la loi du progrès

Il est utile de remarquer en passant que Condorcet suit, dans l'énumération des sciences, l'ordre même que Comte appliquera dans sa classification. De même, Condorcet reconnaît aux mathématiques le fait d'être parvenues les premières à l'état scientifique, l'astronomie, la physique, la chimie, la physiologie et enfin la science politique marquent, par décroissance, la rapidité de la marche vers l'avènement scientifique... L'œuvre de Comte serait-elle donc dans cette partie un emprunt fait, quant à l'idée, à son « père philosophique » ? Pourquoi pas ? nous avons déjà vu, pour l'œuvre de Turgot, que l'auteur du positivisme offrait la spécialité de découvrir, comme par hasard, ce que d'autres, avant lui, avaient déjà énoncé.

Avec la neuvième époque, Condorcet termine l'histoire du passé, la dixième et dernière est une esquisse risquée formée de prédictions et de suppositions ; elle offre donc moins d'importance dans l'étude de la loi des trois états que les précédentes.

Condorcet formule trois vœux en politique : 1° la destruction de l'inégalité des nations ; 2° le progrès de l'égalité chez les peuples ; 3° le perfectionnement réel de l'homme. C'est donc un programme sociologique de l'état scientifique, visant à une amélioration idéale. Condorcet prévoit aussi un adoucissement dans la façon de gouverner des métropoles à l'égard de leurs colonies et un affaiblissement de la cupidité des colons. Les peuples encore barbares iront vers le progrès grâce aux savants des pays civilisés, qui auront à cœur de répandre partout la science ; ce sera le plus beau rôle des

Européens : être les éducateurs de la portion encore arriérée de l'humanité. Comte du reste fera sienne cette idée et l'exposera dans sa sociologie de l'avenir. Les religions primitives bizarres disparaîtront, facilitant ainsi l'avènement du progrès ; les peuples barbares recevant sans aucune peine les connaissances chèrement acquises par les peuples les premiers civilisés, auront ainsi leur éducation très rapide et très facile.

Trois éléments portant préjudice à la liberté et à l'égalité des hommes disparaîtront : l'inégalité de fortune, de naissance et d'instruction. Les deux premières s'évanouiront par l'absence future de la complicité des gouvernements, par la liberté du commerce et de l'industrie détruisant le pouvoir pécunier des grandes firmes, par la liberté dont les pauvres jouiront dans leur travail, par la vigilance de l'administration publique, par l'esprit large qui présidera aux mariages, par la simplicité des mœurs, par le développement de la charité et des œuvres de bienfaisance et de secours. Enfin la troisième inégalité sera détruite par la généralisation de l'instruction, par sa mise à la portée de tous et sa gratuité et surtout par l'égalité des fortunes. Quant à l'inégalité naturelle des dispositions et des moyens d'apprendre, elle peut être corrigée sensiblement par une instruction bien dirigée. Le résultat de tous ces nivellements sera l'avènement de la liberté, de l'égalité et de la plus grande somme de bonheur possible.

Les sciences tendront de plus en plus à rattacher à un anneau unique toutes leurs connaissances, chacune aura son principe dont découleront, par conséquences et déductions, tous les autres... ; c'est encore une idée dont la propriété revient plus à Condorcet qu'à Saint-Simon et Burdin et, *a fortiori*, qu'à Comte.

La morale se perfectionnera, bonté et charité présideront

aux relations des hommes. La conscience de la dignité humaine, la connaissance de sa nature morale, créeront l'ère de la grande justice, c'est-à-dire de la charité; les lois ne seront plus que le produit de la raison et de la douceur. Les préjugés qui portent sur l'inégalité des deux sexes seront morts à jamais et c'est là encore une idée dont Comte ne peut revendiquer la priorité. La force brutale subira aussi une défaite, le bonheur des familles et surtout celui des enfants en découlera. La guerre sera regardée de plus en plus comme un fléau et tout tendra à constituer une humanité unie et heureuse, voilà bien une sociologie idéale (1).

Les beaux-arts, bien qu'on ait prétendu les avoir portés à la perfection jadis en Grèce et avoir accompli le maximum, prouveront qu'on peut encore arriver à mieux. Cette opinion sera aussi développée par Comte dans son chapitre sur le polythéisme (2). Cette tentation qu'on a de croire à la perfection des arts, provient de ce que le jugement porte plutôt sur l'artiste que sur ses œuvres et c'est encore là un reste du principe d'autorité si cher à l'état métaphysique.

Le progrès continuera car « la perfection de l'homme est indéfinie » (3), et voilà encore une idée qui n'est pas la propriété de Comte. Voilà quelles sont les questions importantes dont traite la dixième époque qui présente « un tableau de l'espèce humaine, affranchie de toutes ses chaînes, soustraite à l'empire du hasard comme à celui des ennemis de ses progrès et marchant d'un pas ferme et sûr dans la route de la vérité, de la vertu et du bonheur » (4). La

(1) Condorcet. *Id.*, page 288, lignes 22 à 26.

(2) A. Comte: Cours de Philosophie positive, tome 5, leçon 53.

(3) Condorcet. *Id.*, page 296, lignes 10 et 11.

(4) Condorcet. *Id.*, page 300, lignes 9 à 14.



Antoine-Nicolas de CORDOCELT (1743-1794)

dixième époque, créée de toutes pièces, ne pouvait logiquement que montrer une perfection digne d'un état scientifique, délivré des « chaînes » théologique et métaphysique. Elle complète donc les neuf autres époques et achève de montrer la marche générale de la loi des trois états.

Remercions Condorcet d'avoir écrit cette dernière partie, puisqu'il permit ainsi à Comte d'y puiser quelques-unes de ses idées les plus originales. Une dernière remarque s'impose enfin : Condorcet accorde, dans la X^e époque, la plus large part à l'évolution scientifique de la sociologie, évolution qui vient après celles des autres sciences ; Comte reprenant cette idée consacrerait aussi la plus large part à la sociologie, la placera la dernière dans sa classification, comme étant la plus complexe et la moins positive de son époque.

X

Condorcet peut donc être regardé comme l'un des créateurs de la loi des trois états, son mérite n'est pas moins grand que celui de Turgot, de plus les conditions dans lesquelles il a écrit son esquisse ne font qu'ajouter un mérite de plus à sa science et à sa perspicacité. Il a marqué l'idée de continuité qui régit l'ensemble des générations et celle d'enchaînement des faits, premier point nécessaire à l'énoncé de la loi en question. Chose que n'avait pas encore fait Turgot, il a montré la marche de l'écriture à travers les trois états. La première époque décrit l'état théologique dans toute sa puissance ; la deuxième le montre dominant encore, bien que la curiosité et les besoins croissants de l'existence tendent à éveiller l'intelligence et la raison. La troisième époque voit la puissance théologique sagement combinée avec les faits,

exercer son influence pernicieuse, quoique quelques sciences revêtent déjà un caractère scientifique en rapport avec leur nature. L'état métaphysique commence à poindre et la transition future du premier au second état se laisse deviner. En effet la quatrième époque voit faiblir la puissance théologique et l'interprétation métaphysique la remplace. Les mathématiques entrent dans la voie scientifique et c'est ainsi qu'une coexistence des trois états se manifeste pour la première fois. La cinquième époque offre toute la valeur de la civilisation grecque et marque la puissance de l'état scientifique, puissance arrivée au maximum qu'elle pouvait atteindre à ce moment-là, elle périclîte du reste rapidement. La sixième époque est « désastreuse » et offre le spectacle de la plus complète décadence. En Occident et en Orient les hommes retournent à l'explication théologique, toutefois le peuple arabe offre un moment une bizarre coexistence des états théologique et scientifique. L'époque suivante ressemble à la quatrième, elle annonce l'avènement prochain du progrès. La huitième est une période d'évolution, l'apparition de l'imprimerie, les grandes découvertes en font l'étape précieuse et provisoire durant laquelle l'état métaphysique, bien que puissant, est combattu fortement par les premiers éléments scientifique réapparus. Tout laisse donc prévoir que la neuvième et dernière époque vécue sera surtout scientifique, c'est ce qui se produit même dans la partie la plus arriérée du savoir : la science politique. Enfin la dixième époque indique les idées devant conduire au triomphe définitif de l'ère scientifique.

Condorcet montre donc que jusqu'à lui la loi des trois états s'est vérifiée par deux fois. La première durant les siècles compris de la première époque à la cinquième ; tour

à tour les trois états apparaissent, puis à la fin de la cinquième époque l'état scientifique tombe dans la décadence. L'état théologique réapparaît pour disparaître à son tour, enfin les IX^e et X^e époques marquent le retour de l'ère scientifique qui semble établie de façon définitive. Il serait toutefois ridicule de chercher des séparations nettes de chaque état, Condorcet s'est au contraire attaché à montrer leurs coexistences.

Son esquisse prouve donc que la loi des trois états s'est vérifiée deux fois, mais, dira-t-on, il ne s'agit pas de voir cette loi se vérifier par deux fois, une seule fois lui suffit amplement étant donné son énoncé ! A cette objection, on peut répondre que Condorcet, plus adroit que Comte, n'a pas mentionné la loi des trois états, il l'a fait pressentir mais ne l'a point baptisée, tandis que le fondateur du positivisme ne craint pas dans sa sociologie de faire accomplir aux différentes sciences une ou deux fois le parcours des trois états sans s'apercevoir qu'il entre en contradiction avec lui-même. Condorcet ne peut donc être blâmé non plus, s'il nous montre les sciences mathématiques évoluant les premières et n'accomplissant qu'une seule fois la marche à travers les trois états, l'astronomie errant longtemps dans chaque état, la physique faisant deux fois le voyage circulaire de la loi du progrès, la chimie plus tardive une seule fois, les sciences naturelles arrivant difficilement à l'état scientifique et enfin la sociologie hésitante sur le point d'entrer dans le troisième état.

Condorcet n'a examiné dans son esquisse qu'une partie du monde et il a bien fait, du reste il en a donné les raisons dans la IX^e époque. De même, Comte se bornera lui aussi à l'étude de la race blanche. Il est utile de signaler une différence d'opinion chez Condorcet et Comte dans l'appréciation

qu'ils portent sur les révolutions et les républiques; le premier les juge comme l'étape suprême de la politique, comme le degré scientifique de la science sociale; le second les méprise et les regarde comme l'état métaphysique de la sociologie.

Voilà d'une façon générale l'œuvre de Condorcet et bien qu'il n'ait pas baptisé la loi des trois états, on retrouve constamment dans son esquisse les mots théologique, métaphysique et scientifique. Il est donc possible que Comte ait puisé largement dans l'œuvre de Condorcet, s'il n'a pas auparavant lu Turgot... ce qui est douteux. Une enquête plus approfondie montrerait que le fondateur du positivisme ne doit peut-être pas seulement à Condorcet la base de « sa grande loi fondamentale » mais peut-être encore sa classification et les principes directeurs de sa sociologie... La critique que Comte a faite de certaines idées de Condorcet, devait tendre à pallier les objections qu'on aurait pu lui adresser.

Cette longue étude était utile, du moment que Comte se rencontre sur de multiples points avec Condorcet et que d'autre part il le reconnaît comme précurseur alors qu'il n'a même pas reconnu Turgot comme tel. La loi des trois états apparaît à demi dans la lecture de l'esquisse, par un lecteur moins érudit et moins aux aguets que Comte ne devait l'être lorsqu'il lut ce livre. L'enseignement qui sort de cette longue enquête sur les œuvres de Turgot et de Condorcet est, qu'après ce dernier, la loi des trois états a peu à acquérir en précision, si ce n'est son nom; ce sera la part d'Auguste Comte.

CHAPITRE III

SAINT-SIMON ET LA LOI DES TROIS ÉTATS

Saint-Simon le premier employa le mot de « philosophie positive » (1) en 1808 et prépara ainsi le baptême du troisième état de l'humanité jusqu'ici dénommé scientifique. Le mot positif a cependant ici son sens ordinaire; ce sens n'évoqua que tardivement aussi dans la pensée de Comte et celui-ci l'employa longtemps dans son sens commun. Dans l'œuvre de Saint-Simon on ne relève que peu de considérations sur l'état théologique et sur l'état métaphysique. L'auteur n'en parle qu'incidemment pour montrer leur différence avec l'état scientifique, mais ne leur consacre pas comme Turgot et Condorcet de longs développements.

Saint-Simon considère le protestantisme comme un retour au premier état de l'humanité et montre peu de bonnes dispositions à l'égard de cette religion, tout comme Turgot à l'égard du mahométisme. Saint-Simon remarque en France un développement intellectuel intense et il attribue cela au fait que la France n'a pas été soumise au protestantisme. Luther est, à ses yeux, aussi responsable par la propagation

(1) Saint-Simon: Œuvres choisies, tome I, p. 198, Bruxelles, 1859. (C'est en parlant de Descartes: « il a senti que la philosophie positive se divisait en deux parties également importantes: la physique des corps bruts et la physique des corps organisés. »).

de la réforme que les apôtres du christianisme qui ont amené avec cette religion une décadence. Ainsi le protestantisme créé pour détruire l'absolutisme et les abus religieux de la période théologique, n'aurait fait qu'aggraver la situation. On voit que Saint-Simon est opposé à ce point de vue à Condorcet, qui reconnaît l'influence heureuse du protestantisme à l'origine, comme facteur de réaction contre l'état théologique. Il est vrai qu'il ne conserve son effet bienfaisant à cette nouvelle religion que peu de temps, l'intolérance et l'absolutisme étant devenus aussi par la suite le propre des sectes réformées.

Saint-Simon montre ce qu'il entend par état scientifique dans la définition qu'il donne d'un savant. C'est, à ses yeux, « un homme qui prévoit; c'est par la raison que la science donne le moyen de prédire qu'elle est utile » (1). Ainsi l'ère scientifique dont les savants sont les promoteurs, et plus tard les représentants, apporte à notre esprit la faculté de prédire, prédiction non pas toute arbitraire et imaginative, mais basée sur la raison exercée et instruite et offrant ainsi un caractère de certitude. La supériorité du troisième état se manifeste ainsi dans la certitude, mais les prédictions scientifiques ne peuvent acquérir la foi des foules que si elles ont déjà prouvé, par leur réalisation, leur bien fondé: « les savants n'acquièrent la réputation de savants que par les vérifications qui se font de leurs prédictions » (2).

Saint-Simon, s'en rapportant à Burdin, ne voit dans la marche du progrès de l'esprit humain qu'une loi à deux états,

(1) Saint-Simon. *Id.*, Lettre d'un habitant de Genève, tome 1, page 23 (1807).

(2) Saint-Simon. *Id.*, Lettre d'un habitant de Genève, t. 1, page 24 (1807).

le premier conjectural englobe les états théologique et métaphysique, le second est l'état scientifique ou positif, nous aurons du reste l'occasion d'y revenir.

L'apparition de l'état scientifique fut donc un grand progrès, mais son œuvre eut été relativement faible si elle n'eût intéressé que l'astronomie (1). De même que Condorcet, Saint-Simon reconnaît qu'il y a une échelle d'évolution vers l'état scientifique et que l'astronomie précéda les autres sciences dans la voie du progrès. La chimie est une science moins générale (2), tout comme l'astronomie l'est moins que les mathématiques, de là sa complexité plus grande et de là aussi le fait qu'elle intéressa l'homme beaucoup plus tardivement. L'état scientifique fleurit donc en chimie alors que depuis longtemps l'astronomie était entrée dans cette voie; l'alchimie théologique, puis métaphysique changea de but, devint moins exigeante, utilisa d'autres méthodes et prit nom de chimie. La physiologie est une science plus particulière que la chimie et sa complexité est d'autant plus grande, c'est pourquoi elle fut scientifique après la chimie. Chimie et astronomie n'ont été paralysées que par l'œuvre néfaste d'une catégorie de faux savants: astrologues et alchimistes, tandis que la physiologie était plus asservie. Les philosophes se mêlaient d'être physiologistes et de fonder des théories conjecturales qui ne puisaient leur valeur que dans l'originalité et parfois l'excessive stupidité. Les moralistes interdisaient toute expérience froissant leurs idées tantôt religieuses, tantôt métaphysiques, ce fut le cas de l'anatomie, cette sœur de la physiologie qui ne put avancer durant

(1) Saint-Simon. *Id., id.*, t. 1, page 26 (1807).

(2) Saint-Simon. *Id., id.*, tome 1, page 26 (1807).

longtemps. La troisième catégorie de fléaux qui encombraient la physiologie fut celle des métaphysiciens expliquant la vie par des mots ronflants et vides de sens. On comprend facilement que l'action de tous ces fléaux aient empêché durant longtemps cette science d'évoluer. Saint-Simon regarde donc le passage de l'astronomie, de la chimie et de la biologie, de l'état conjectural à l'état scientifique, comme une véritable transformation de ces sciences, les conceptions anciennes cédant la place à des sciences nouvelles différentes, telle l'astronomie succédant à l'astrologie.

Saint-Simon voit en Descartes l'un des génies qui ont aidé à l'avènement de l'ère scientifique; il se rapproche à ce point de vue de Condorcet; Comte, comme d'habitude, ne manquera pas non plus d'opiner dans ce sens. La physique doit à Descartes, à sa théorie des tourbillons (1), son passage de l'état conjectural au scientifique. Cette théorie que la pratique n'a pas confirmée eut l'avantage immense de donner une explication mécanique du monde sans faire intervenir l'action d'aucun personnage divin ou d'aucune entité métaphysique; on peut cependant objecter qu'une théorie non vérifiée par la pratique et l'expérience peut paraître une conception de l'imagination pure. Si donc Descartes n'amena pas la physique à l'état scientifique, il donna l'idée de la pousser dans cette direction.

Nous avons vu Saint-Simon concevant l'état scientifique en astronomie, chimie, physique et physiologie, mais son rôle ne s'est pas arrêté là, il l'a entrevu en morale, en religion et en politique (2). Il vit une réforme possible dans ces trois

(1) Saint-Simon. *Id.*, tome I, page 57 (1808).

(2) Saint-Simon. *Id.*, Mémoire sur la science de l'homme, tome II, pages 10 et 14 (1813).

ordres d'idées, car la morale est encore trop théologique et trop creuse, la religion n'a pas le caractère positif incompatible avec les miracles, la politique est encore guidée par toute autre influence que celle de la raison. L'ère scientifique n'est pas encore réalisée dans cette partie du savoir humain, elle ne manquera pas de l'être un jour et le rôle de Saint-Simon est fort important, par le fait qu'il en entrevoit la possibilité. De plus il était méritoire, sous le premier Empire, d'émettre une telle supposition si l'on songe que la liberté de penser n'était qu'un mot.

Le système scientifique englobera donc tout le savoir; la question de l'instruction publique s'explique fort bien, il serait dérisoire dans une époque scientifique de continuer à donner à des enfants et à des jeunes gens des éléments d'instruction encore tapissés de restes théologiques et métaphysiques. Une réforme s'impose donc logiquement, elle consistera à donner à l'instruction élémentaire et aux degrés supérieurs un cachet scientifique, conforme à la vérité et à la raison. Le projet de Saint-Simon est en plus grand celui de Condorcet dans la X^e époque de l'esquisse, il a eu lui aussi le mérite de concevoir une sociologie scientifique, l'idée n'est pas perdue, Comte ne vient-il pas après?

On trouve chez Saint-Simon des opinions se rapprochant de celles de Turgot et de Condorcet et ne s'en différenciant que par l'exagération que Saint-Simon attache souvent à ses conceptions. Il attribua notamment au moyen âge, toujours calomnié, une grande valeur (1); il s'attacha volontiers aux nobles causes et eut, toute sa vie, l'esprit travaillé par la recherche des erreurs et par le besoin de rétablir la vérité.

(1) Saint-Simon. *Id.*, tome II, page 52.

Il jugea l'influence des Arabes durant l'époque du moyen âge comme bienfaisante. Cet état de coexistence des interprétations théologique et scientifique que Condorcet nous a montré chez le peuple arabe, fut l'une des principales lumières du moyen âge; Saint-Simon se borna à constater le rôle heureux du mahométisme et négligea d'attribuer une partie de la valeur scientifique de l'époque aux inventions et grandes découvertes. Il y a donc parfois en lui un manque de perspicacité, comme il y a aussi quelquefois contradiction. Jusqu'ici on croyait avoir affaire à un adepte de l'observation et de l'expérimentation dans les sciences, il n'en est rien, car il se pose tout à coup en propagateur de la méthode *a priori* (1) si chère aux métaphysiciens. Rassurons-nous toutefois, les mots *a priori* ont un sens spécial et réclament simplement le retour à la physique cartésienne et notamment à la théorie des tourbillons dont il est un admirateur fervent. Par contre, il est peu possible de pardonner à Saint-Simon son ignorance de l'importance de certaines sciences, telle la chimie, incapable de retenir l'attention des « génies transcendants » (2). Cette répulsion qu'il lui témoigne provient de ce qu'il la juge encore trop encombrée par de faux chimistes qui pratiquent à côté de leur vrai rôle des recherches du domaine de l'alchimie.

Saint-Simon regarda toute son existence la théorie de la gravitation universelle comme un principe capable de servir de base à tout l'édifice du savoir humain (3). Cette théorie tend dans l'esprit positif, à remplacer, selon lui, un Dieu

(1) Saint-Simon. *Id.*, Introduction aux travaux scientifiques du XIX^e siècle, tome I, page 144 (1808).

(2) Saint-Simon. *Id.*, tome I, page 112 (1808).

(3) Saint-Simon. *Id.*, tome II, page 126.

suprême et on peut lui reprocher de l'ériger en une explication semi-théologique. En effet, le respect excessif et l'admiration sans bornes ne peuvent manquer de se manifester à l'égard d'une théorie qui renferme en germe toutes les connaissances propres à un état aussi élevé que l'état scientifique. Ce qui à proprement parler est scientifique peut encore à l'occasion dépendre de la gravitation, mais les connaissances qui découlent de la nature humaine et des rapports des hommes entre eux, ne peuvent être soumises par un tour de force à l'idée de gravitation. Saint-Simon ne tarda pas à s'apercevoir qu'une telle conception présentait un caractère athée, c'est pourquoi il l'excusa auprès de ceux qui n'auraient pas manqué d'être blessés en la voyant dominer la religion. La seule excuse acceptable consistait à montrer la liaison de la gravitation avec Dieu et à déclarer ce principe conforme à la volonté divine. Dans la pratique, cette idée en jouant devait aboutir à effacer peu à peu l'idée de Dieu sans que personne n'y prit ombrage et la gravitation, loi de Dieu, devait seule subsister!... c'est ce que l'on peut appeler une substitution fantaisiste, un remplacement amusant de la religion par le principe suprême de l'état scientifique. Cette méthode de substitution lente tendrait à faire disparaître aussi en théologie, l'influence de Dieu sur la morale et à conserver uniquement la gravitation pour fonder celle-ci. Jusqu'à quel point la théorie de la gravitation peut-elle donner une morale scientifique? C'est difficile à concevoir, sinon en considérant toutes les vertus morales irrésistiblement entraînées, tels des satellites, faisant partie intégrante du système du monde et le suivant ainsi dans sa marche à travers l'espace. Saint-Simon prend ses désirs pour des réalités et ne trouvant pas en lui la foi suffisante, il attribue à sa concep-

tion un précurseur imaginaire dans la personne de Bacon (1). Il suppose que celui-ci a choisi précisément, pour rattacher toutes les connaissances de l'époque scientifique, parvenue à son degré le plus élevé, la théorie de la gravitation. Voilà certes un précurseur inattendu de la loi des trois états. Ainsi la simplicité régnera grâce au fétiche gravitation; coûte que coûte il faut aboutir, ce sera la clef qui ouvrira toutes les portes, qu'importe le procédé intelligent ou non mis à contribution, il faut que tout dépende de cette idée. Saint-Simon croit cependant que de cet enchaînement forcé naîtra une organisation systématique dans le passé et dans le présent!... On voit qu'en voulant convaincre il tombe dans l'exagération et que son état scientifique se termine par un aboutissant ridicule.

Mais cette chimère ne fut pas le seul culte de Saint-Simon, il fut aussi un admirateur fervent de Napoléon et comme toujours son admiration le plongea dans l'exagération (2), tout comme Turgot dans son apologie de Louis le Grand. On se représente peu Napoléon occupé par la politique, sacrifiant son temps à la direction scientifique de l'humanité. La figure allégorique, créée par Saint-Simon, représentant Napoléon, tenant d'une main un compas et de l'autre une épée pour défendre la science, n'est rien moins que comique. Il était nécessaire de trouver, pour cet état scientifique, l'idée d'une autorité supérieure dirigeant les savants; de même que la gravitation lui a semblé ingénieuse pour diriger les recherches, de même il n'a pu décemment prendre pour chef scientifique que l'Empereur.

Saint-Simon s'estime l'homme le plus fort de l'état scien-

(1) Saint-Simon. *Id.*, tome II, page 191.

(2) Saint-Simon. *Id.*, tome I, page 61 (1808).

tifique après son grand chef l'empereur (1)!... il y a dans cette opinion une extase orgueilleuse, plus même, une folie illuminée. Cependant, moins fougueux et moins ardent, peu de temps avant sa mort (2), il exposa son programme de philosophie scientifique; partant des mathématiques, il allait à l'astronomie, de là à la physique et à la chimie, pour aboutir enfin à la physiologie. De cette dernière se déduisait la sociologie, c'était vraiment le programme futur d'une philosophie positive; quant à son idée de l'attraction universelle liant non seulement toutes les sciences, mais encore les faits de chaque science, il en est revenu tout comme il est revenu depuis longtemps de sa fougue scientifique pour Napoléon, ayant été jusqu'à se dédire lors de la chute de l'empire.

Voilà quelle est l'œuvre de Saint-Simon dans l'énonciation de la loi des trois états. On peut dire qu'il apporte encore à ce qui existait déjà et qu'il diminue ainsi l'œuvre originale de Comte. Ce dernier a longtemps fraternisé avec lui et lui doit peut-être l'idée de prévision scientifique qui caractérise les savants, l'appréciation scientifique de la théorie des tourbillons, la glorification du moyen âge, le qualificatif de positif, l'idée de classification des sciences dans l'ordre de rapidité de leur évolution et enfin la conception d'une sociologie scientifique. Ces six idées, antérieures chez Saint-Simon à ses relations avec Comte, ne peuvent par un renversement des rôles être, malgré toute la bonne volonté possible, attribuées au fondateur du positivisme. Ce dernier aurait-il encore une fois trouvé ce qu'un autre avait déjà conçu avant lui?... cela serait plus étonnant que le fait de reconnaître que Comte a puisé, une fois de plus, son originalité dans l'œuvre de ses précurseurs.

(1) Saint-Simon. *Id.*, tome I, page 231.

(2) Le Producteur (année 1826, page 106).

CHAPITRE IV

BURDIN (D^r) ET LA LOI DES TROIS ÉTATS

Saint-Simon cite celui qui l'a aidé dans son élaboration de l'état scientifique et reproduit une conversation (1) datant de 1798, tenue avec le docteur Burdin et intéressant la loi des trois états. Le docteur Burdin s'occupe naturellement beaucoup de la physiologie et constate avec plaisir et intérêt l'état scientifique et les conséquences qui en découlent pour cette science. Il simplifie la loi des trois états en condensant les deux premiers dans l'état conjectural. Le grand ordre des choses réside, pour lui, dans les mathématiques ainsi qu'on le verra plus loin; il les place à la base de la philosophie. C'est précisément le fait que les mathématiques furent, de par leur sujet, scientifiques de très bonne heure, qu'elles purent diriger par la suite le mouvement positif évoluant dans les autres sciences.

Burdin reconnaît aussi deux états consécutifs dans l'astronomie, dans la chimie et le retard de la physiologie à aborder l'état scientifique par l'expérience et la discussion. Après la physiologie, il cite une science qui jusqu'ici est bien restée dans l'ombre, c'est la psychologie. Pour entrer dans la voie scientifique, celle-ci doit dépendre de l'étude des phénomènes

(1) Saint-Simon: Œuvres choisies. Conversation rapportée, tenue par le docteur Burdin, tome II, page 21.

physiologiques et sortir de l'état conjectural qui jusqu'ici l'a asservie.

Burdin expose pourquoi les sciences ont forcément connu l'état conjectural avant d'arriver à l'ère scientifique (1). On ne peut donner à une science un caractère scientifique que lorsqu'on en connaît toutes les données, c'est-à-dire lorsque le nombre et la diversité des observations recueillies sont suffisants pour pouvoir juger de tous les faits. D'autre part il ne suffit pas de rassembler des observations, il faut aussi les examiner, savoir à quoi elles peuvent servir, ce qu'elles peuvent permettre d'établir, ne les admettre qu'après avoir vérifié leur origine et avoir discuté leur valeur et cela en s'appuyant sur la pratique; une observation non soumise à toute cette méthode n'est qu'une conjecture. Les sciences, peu à peu, tendent donc à devenir positives, de nouvelles observations s'accumulent sans cesse et les anciennes sont revisées dès qu'elles semblent erronées et provenir d'une période qui n'était pas encore capable de leur assurer une valeur suffisante.

Burdin avait aussi reconnu la division des interprétations théologiques en trois périodes: idolâtrie, polythéisme et déisme (2), c'est donc une idée dont l'originalité peut être contestée à Comte; s'il ne la tenait pas de Turgot, il l'avait peut-être empruntée à Burdin. Cette division établie par Burdin ne pouvait il est vrai se rapporter à l'état théologique puisqu'il n'admettait qu'un état conjectural, mais enfin elle

(1) Œuvres choisies de Saint-Simon. *Id.*, Docteur Burdin, t. II, page 21.

(2) Œuvres choisies de Saint-Simon, tome II, page 33 (Edition Lemonnier).

pouvait, dans son esprit, rentrer dans l'explication de la période conjecturale.

Burdin montre l'ordre d'entrée des sciences dans l'état scientifique; l'astronomie est la première parvenue à cet état, étant donné sa généralité, sa simplicité et le peu de rapports des faits dont elle traite; la chimie suit l'astronomie, car dans cette science les rapports des faits sont déjà plus compliqués; la physiologie vient enfin et le retard de cette dernière est dû à la grande complexité des faits dont elle traite et de leurs rapports. Ainsi les sciences sont bien entrées dans l'ordre voulu dans l'état positif, ordre que leurs caractères généraux auraient pu laisser prévoir *a priori*. Or, par ce fait que ce qu'on aurait pu prévoir s'est réalisé et qu'on connaissait le pourquoi devant donner le résultat actuel, rien n'empêche de regarder l'avenir et de chercher à trouver, dans les autres parties du savoir, les signes précurseurs capables de nous mettre sur la piste de leur destinée. C'est pourquoi on peut déjà affirmer que la philosophie est appelée à devenir une science positive. La division des sciences d'Aristote en séparant les sciences particulières a retardé la marche de la science générale. Celle-ci, privée de beaucoup de ses éléments, est restée longtemps conjecturale tout comme les sciences particulières, issues primitivement d'elle. Du jour où celles-ci ont commencé à secouer le joug de cet état pour devenir mi-conjecturales, la philosophie, elle aussi, a suivi le mouvement. L'heure est venue pour cette science générale d'être positive et elle l'est déjà un peu, bien que toutes les sciences particulières ne revêtent pas encore un caractère positif.

Burdin, de par son titre de médecin, affectionne particulièrement la physiologie et il est tenté de lui attribuer un trop grand pouvoir; c'est ainsi qu'il soumet l'avènement du

caractère positif en philosophie, à l'influence de la physiologie (1). Celle-ci sera la science particulière qui, parvenue à l'état positif, terminera la liste nécessaire pour permettre à la philosophie de suivre le mouvement. Or, la physiologie ne sera scientifique que quand elle aura subi elle-même les conditions exigées de toute science : observation méthodique et juste des faits et expérimentation. Son domaine s'y prête facilement, car elle est la science d'observation et de liaison des faits par excellence. Burdin a donc ajouté à la liste des sciences déjà positives, la physiologie, puis une psychologie préparant la sociologie, car la philosophie, telle qu'il l'entend, se rapproche d'une science sociale.

Une contradiction se relève toutefois dans l'œuvre de Burdin, d'un côté il ambitionne de fonder une philosophie toute basée sur les mathématiques (2), d'autre part il leur reconnaît un peu plus loin un rôle trop important et qu'il conviendrait de réduire (3). Burdin tout épris de la nouvelle valeur de la physiologie, enfin arrivée à l'état scientifique irait, s'il le pouvait, jusqu'à la substituer, dans sa philosophie positive chimérique, aux mathématiques dans la place prépondérante qu'elles occupent, et cela à plus juste titre que ne l'occuperait la physiologie. Celle-ci n'est pas en effet la clef de voûte du savoir, n'étant que la dernière des sciences parvenues à l'état scientifique. De plus, vouloir opposer la

(1) Œuvres choisies de Saint-Simon (Bruxelles, 1859). *Id.*, Docteur Burdin, tome II, page 24.

(2) Œuvres choisies de Saint-Simon. *Id.*, Mémoire sur la science de l'homme (Docteur Burdin), tome II, page 30 (1813).

(3) Œuvres choisies de Saint-Simon. *Id.*, *id.* (Docteur Burdin, tome II, page 28.

physiologie à peine positive, à une science positive depuis la plus haute antiquité, c'est montrer une prétention dont le succès est peu certain. Cette conception de l'état scientifique dans les sciences se rapproche assez, par son originalité excessive et son risqué, de la conception de Saint-Simon, basée sur la loi de la gravitation universelle.

En résumé, Burdin a ajouté la physiologie à la chaîne des sciences et a amorcé la sociologie par l'intermédiaire de la psychologie. Il a cru que la philosophie scientifique découlerait des sciences positives, il a attaché à la physiologie positive une grande valeur; on ne s'étonne plus après tout cela que Comte n'éprouve aucune difficulté à établir sa classification, à déduire sa philosophie positive et enfin à voir la sociologie découlant naturellement de la biologie.

Litré a pu s'attaquer à la valeur d'une conversation rapportée par Saint-Simon et critiquer le crédit qu'on peut lui attacher, une chose est certaine, si la conversation n'est pas de Burdin, elle est une invention de Saint-Simon, par conséquent que le mérite en revienne à Burdin ou à Saint-Simon, dans l'un ou l'autre cas, Comte n'a rien à y gagner.

Il est peu probable que Comte n'ait pas lu la conversation de Burdin rapportée par Saint-Simon. Les amis de nos amis sont nos amis et Saint-Simon fut l'ami commun des deux.

Sémérie fera un reproche à Burdin d'avoir omis la physique et en tirera un argument pour prouver qu'il n'est point un précurseur; en positiviste orthodoxe, Sémérie aurait même pu aller jusqu'à reprocher à Burdin de ne pas avoir écrit le « Cours de philosophie positive », ce qui en eut évité la peine à Comte.

Quoi qu'il en soit, au moment où l'œuvre d'Auguste Comte

va apparaître, le travail est soigneusement préparé, il suffit de puiser dans l'œuvre de Turgot, de Condorcet, de Saint-Simon et de Burdin pour trouver tous les matériaux et les données nécessaires pour ordonner et terminer ce qui déjà est créé : la loi des trois états.

DEUXIÈME PARTIE

LA LOI DES TROIS ÉTATS

CHEZ AUGUSTE COMTE

CHAPITRE PREMIER

AUGUSTE COMTE

Travaux antérieurs au Cours de philosophie positive

L'œuvre d'Auguste Comte arrive enfin et il importe d'essayer de dégager de ce travail touffu et gigantesque, tout ce qui se rapporte à la loi des trois états.

Le premier travail de Comte à examiner est le « Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société », ouvrage datant de 1822 et où se trouve énoncée pour la première fois la loi en question. En tête de la première édition Comte avait mis, au-dessous de son nom, la mention : « Elève de Saint-Simon » et, dans l'avertissement, il avait donné le détail des idées qu'il devait à son maître. Il reconnaît lui avoir emprunté l'idée d'une réorganisation générale de la société, réorganisation se divisant primitivement en deux parties, la première relevant de la capacité scientifique intéresse les sciences, la seconde relevant de la capacité littéraire et artistique intéresse la société en tant que soumise à une religion. La première partie avait été étudiée et préparée par Saint-Simon, ce fut Comte qui la développa (1). Il a eu

(1) Auguste Comte : Avertissement : « Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société ». *Système de politique positive*, tome IV, 4^e édition. Appendice général (Librairie positiviste, Paris, 1912).

le scrupule de le mentionner afin de faire bénéficier son maître du mérite qui lui revient. Comme on le verra par la suite, Comte négligea volontiers plus tard de citer la part de ses précurseurs ou collaborateurs dans le reste de son œuvre; il était donc naturel, pour une fois que l'occasion se présentait, de rendre hommage à sa loyauté.

La loi des trois états apparaît pour la première fois dans le passage suivant: « chaque branche de nos connaissances est nécessairement assujettie dans sa marche, à passer successivement par trois états théoriques différents: l'état théologique ou fictif, l'état métaphysique ou abstrait; enfin l'état scientifique ou positif » (1). Le premier compose la science d'idées surnaturelles, c'est l'état du début de l'humanité, c'est le plus logique pour l'époque primitive. Le second est transitoire, il est bâtard, n'est ni surnaturel ni naturel, et ne se sert que d'abstractions. Le troisième est l'état définitif des sciences, il lie les faits par des lois qui se rattachent à leur tour les unes aux autres. On voit que tout est contenu dans cet ouvrage de 1822 et que le « Cours de philosophie positive » ne fera que développer les grandes lignes tracées dans cette première œuvre. La nécessité du passage de toutes les connaissances, l'ordre de passage, les propriétés de chaque état, rien n'est omis, c'est pourquoi l'on peut affirmer que l'énoncé de la loi des trois états date de 1822.

Il convient maintenant de jeter un rapide coup d'œil sur les « Considérations philosophiques sur les sciences et les savants » de 1825. C'est dans cette œuvre que, pour la pre-

(1) Auguste Comte: Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société (1822). *Id.*, t. IV, 4^e édition. Appendice général, page 77, lignes 19 à 23.

mière fois, Comte divise l'état théologique en trois périodes. L'homme crut voir à l'origine, dans tous les corps inanimés qui l'entouraient, de la vie et il se la représenta comme très intense. Peu à peu il retira la vie à ces corps et ne les regarda plus que comme de la matière dirigée par des « agents sur-humains invisibles, distincts et indépendants les uns des autres » (1). Ces agents ne sont pas aussi nombreux que les corps, ils ont chacun pour domaine une espèce, peu à peu ils arrivent à diriger tout ce qui se rapporte à l'homme. Le progrès continuant sa marche, tous ces dieux finissent par disparaître et font place à un seul.

L'homme, dit Comte, « n'a jamais été complètement théologien » (2), il y eut des phénomènes qui furent pour lui positifs dès l'origine (c'est là l'avis d'Adam Smith). Voilà un cas de coexistence que l'auteur de la loi des trois états nous offre et qui implique déjà une entorse à cette loi. Comte a soin du reste d'insister sur ce fait que les phénomènes positifs étaient peu nombreux... qu'importe, l'utile est de savoir qu'il existait un troisième état sous le régime, plus même, sous la dictature du premier état.

L'état théologique se divisa donc en fétichisme, polythéisme et théisme, voilà comment Comte copia l'idée de Burdin (3) et celle de Turgot (4). Les connaissances devenant de plus en plus positives, le domaine du dieu unique diminua aussi proportionnellement, pour finir par ne plus exister, c'est ainsi que l'explication théologique cessa d'être employée.

(1) Auguste Comte : « Considérations philosophiques sur la science et les savants » (1825). *Système de politique positive*, tome IV, 4^e édition. *Id.*, page 139, lignes 4 et 5 (Librairie positiviste, Paris, 1912.)

(2) Auguste Comte. *Id.*, *id.*, page 139, lignes 14 et 15.

(3) Voir page 112 du présent ouvrage.

(4) Voir pages 20 et 21 du présent ouvrage.

CHAPITRE II

AUGUSTE COMTE

Cours de philosophie positive

Le « Cours de philosophie positive » traite de la loi des trois états en détail. Comte parle tout d'abord de la liaison étroite qui existe, au point de vue des connaissances, entre les générations passées et les générations futures; cette liaison a du reste été montrée par Turgot d'abord, puis par Condorcet aussi. L'histoire de l'humanité entière est donc nécessaire pour comprendre celle d'une connaissance particulière.

Cette étude de l'histoire de l'esprit humain travaillant dans tous les ordres des sciences a amené Comte à énoncer la loi des trois états « je crois (dit-il), avoir découvert une grande loi fondamentale » (1). Le « je crois » a ici sa valeur, encore n'est-il pas sûr de l'avoir découverte, son manque de précision porterait-il sur le fait qu'il en arrive à douter de son originalité? La marche du progrès est liée à cette loi, celle-ci peut trouver une vérification dans la façon d'agir de chaque esprit et dans l'histoire des siècles passés. De ce que l'esprit humain peut interpréter de trois façons différentes les faits,

(1) Auguste Comte: Cours de philosophie positive, 4^e édition, tome I, page 8, lignes 22 et 23. (Librairie Baillière, Paris, 1877.)

il en résulte trois sortes de philosophies différentes qui devraient s'exclure l'une et l'autre.

La philosophie théologique apparaît comme toute naturelle au début de l'activité humaine, la seconde est le propre d'une période de transition, enfin la troisième marque l'état définitif et perfectionné auquel aboutit l'activité humaine. L'état théologique est l'époque de l'intervention incessante des dieux si commodes pour expliquer tout fait inexplicable. L'état métaphysique est un second état théologique où l'on a substitué les entités aux dieux, de là, la facilité d'expliquer un phénomène en s'appuyant sur l'entité toute puissante. L'état positif marque pour l'esprit la renonciation aux chimères qui le guidaient jusqu'ici, il recherche la connaissance des phénomènes et de leurs lois et leurs relations de succession et de similitude. L'explication réside donc de plus en plus dans la liaison des phénomènes particuliers avec les phénomènes généraux et plus nous avançons dans la voie positive, plus ceux-ci tendent à diminuer en nombre.

L'état théologique atteint son plus haut degré de perfection quand il arriva à la phase monothéiste ou l'action d'un seul dieu explique tout ; le système métaphysique atteint le sien quand il conçut une seule entité générale ; il en sera de même quand l'état positif pourra lier les phénomènes à un fait général unique, « tel que celui de la gravitation, par exemple » (1). On retrouve ici la chimère favorite de Saint-Simon.

Comte prétend qu'il suffit d'énoncer cette loi pour que ceux qui connaissent l'histoire des sciences aperçoivent aus-

(1) Aug. Comte : Cours de philosophie positive, tome I, page 10, lignes 18 et 19.

sitôt son évidente valeur. Toutes les sciences sans exception sont soumises à cette loi, mais il reconnaît une coexistence des états, ne serait-ce que sous forme de traces (1), en tant qu'il s'agit des deux premiers. Jusqu'ici, bien que déjà sujettes à critique, les affirmations de Comte peuvent encore se soutenir, mais on ne peut admettre son opinion lorsqu'il affirme que l'esprit de chaque individu doit passer aussi par les trois stades évolutifs et prétend que tout homme est « théologien dans son enfance, métaphysicien dans sa jeunesse et physicien dans sa virilité » (2). A quel âge l'esprit de l'enfant est-il assez développé pour être théologien quant aux **explications qu'il applique aux phénomènes**? à quel âge s'arrête l'enfance et le dégoût des interprétations théologiques? quand et en quoi apparaît l'état métaphysique dans la jeunesse? quand enfin et comment s'annonce le caractère scientifique compatible avec l'avènement de la virilité? Comte, en digne élève de Saint-Simon, prend parfois ses désirs pour des réalités et l'ordre chronologique résidant dans la graduation de la vie humaine, en enfance, jeunesse et virilité a dû lui paraître heureux pour apporter une justification de plus à la loi des trois états. Ce qu'il ne nous dit pas, c'est si l'homme reste physicien passée la virilité!...

Rien ne prouve que les hommes n'auraient pas pu imaginer quatre ou cinq interprétations successives et différentes et que ce sont précisément les interprétations théologique, métaphysique et positive qu'ils ont choisies. Comte a prévu cette objection et y répond en démontrant que le premier état fut forcément fictif, car il était le plus commode pour

(1) Aug. Comte. *Id.*, tome I, page 11, lignes 19 à 21.

(2) Aug. Comte. *Id.*, tome I, page 11, lignes 32 et 33.

fournir un trait d'union aux premières connaissances et exciter l'activité humaine. De plus, on recherche toujours ce qui est le plus inaccessible, c'est pourquoi l'esprit humain chercha, à l'origine, la nature intime des êtres et les causes premières et finales et regarda par contre, avec dédain, les solutions des questions faciles. L'esprit théologique forge rapidement des hypothèses nouvelles pour expliquer un nouveau phénomène, cette facilité d'addition ou de remplacement vient de ce que l'esprit accepte sans la discuter toute conception de l'imagination et ne regarde même pas si elle s'appuie sur une parcelle de vérité. Ces créations chimériques de l'esprit donnent l'explication du caractère anthropomorphique de l'état théologique. Une grande différence s'établit donc déjà : d'une part le premier état rattache le monde à l'homme, d'autre part l'état positif lie l'homme au monde.

Les exagérations de l'esprit furent nécessaires à l'origine pour encourager et stimuler l'homme. L'intelligence avait tendance à somnoler et ce n'est que grâce aux tendances affectives qu'elle est sortie de son engourdissement. Le côté affectif fut aussi, grâce aux explications théologiques, un agent influent de la curiosité humaine qui voulut connaître par la suite la valeur de ses propres créations et, de déduction en déduction, on arriva ainsi à montrer les erreurs de l'esprit. La nécessité du merveilleux fut donc un stimulant, cette nécessité s'étant désormais évanouie, l'activité mise en train, continue d'elle-même son chemin, désireuse d'agrandir son domaine. L'état théologique eut donc le mérite d'aiguillonner la volonté et de stimuler la patience humaine.

L'état positif, qui est l'état définitif du savoir humain, est celui qui fut de tout temps le but de l'humanité, but qui ne fut atteint qu'après avoir rassemblé, durant un stage

indispensable, les éléments nécessaires à son avènement. Le passage du théologique au positif eut été brusque et sans transition ménagée, c'est pourquoi il fut nécessairement amené par une période transitoire : l'état métaphysique. Celui-ci a pour seule utilité le fait d'habituer l'homme à considérer plus les faits que les entités directrices au pouvoir trop arbitraire et trop invisible. Cette identification lente du fait avec l'entité s'explique facilement, guidée par l'élément anthropomorphique, à l'origine, l'entité ne laissait qu'une part restreinte à l'imagination et représentait de plus en plus un caractère d'abstraction et par conséquent une conception réfléchie, c'est, selon Comte, la seule transition qui peut opérer le passage du surnaturel au naturel. La démonstration de la loi des trois états s'appuie donc d'une part sur des preuves historiques, d'autre part sur des preuves théoriques.

Les diverses sciences n'ont pas eu une marche semblable et toutes, par conséquent, n'ont pas été positives à la même époque. La connaissance de l'ordre dans lequel s'est opéré ce passage est donc nécessaire pour compléter l'explication de la loi des trois états. Cet ordre est basé sur la généralité, la simplicité et l'indépendance réciproque, d'où astronomie, chimie et enfin physiologie montrant ainsi que plus une science est générale, simple et indépendante, plus elle aspire à devenir rapidement positive. Ce passage s'est effectué lentement et il convient de mentionner comme y ayant pris une part active, l'influence des travaux d'Aristote, de l'école d'Alexandrie, ceux des Arabes, les œuvres de Bacon, les réformes de Descartes, les découvertes de Galilée. L'état positif domine maintenant et justifie de plus en plus la loi du progrès en montrant l'éloignement et la déchéance des états antérieurs. Tout sera infailliblement soumis au dernier

état et ce qui, jusqu'ici, a résisté à sa puissance, devra se soumettre, cessant ainsi de faire subsister plusieurs interprétations dans le savoir général et travaillant à l'unité de méthode qui doit être le propre de l'humanité. L'état positif, grâce à la philosophie du même nom, créera donc un caractère d'universalité en amenant toutes les sciences à ses conceptions.

Astronomie, physique, chimie et physiologie ne peuvent, à elles seules, former le tableau complet des sciences, car la physiologie notamment n'est pas l'étude des phénomènes sociaux. Ceux-ci sont les plus compliqués, les plus particuliers et les plus indépendants, c'est pourquoi ils viennent en dernier lieu et sont encore soumis aux états théologique et métaphysique. Ces deux états, malgré leur impuissance, leur incompetence et leur insuffisance, règnent encore en maître dans cet ordre de phénomènes. Le droit divin et la souveraineté du peuple luttent tous deux, le premier représente l'état théologique, le second le métaphysique. Il existe un rapprochement frappant entre ces deux idées, la souveraineté des peuples n'est autre que le droit sacré des rois devenu propriété de leurs sujets. Quel que soit cependant son caractère en politique, l'état métaphysique fut utile, car il fit entrer en lutte deux éléments, affaiblissant leurs excès, montrant ainsi les défauts de l'un et de l'autre et contribuant à tuer l'état théologique tout en se tuant lui-même par son insuffisance. Le droit divin s'appuie sur l'ordre, la souveraineté des peuples sur le droit au progrès, or l'état positif peut facilement concilier l'ordre et le progrès, aussi la physique sociale peut être constituée. Cependant l'interprétation scientifique ne sera pas, dans cet ordre de phénomènes, aussi avancée qu'elle ne l'est déjà dans les autres

sciences ; l'ambition doit actuellement se borner à donner à la science sociale un simple vernis positif. Cela fait, on pourra dire que tout le savoir humain est entré dans le troisième état, car tout ordre de phénomène a sa place dans l'une des cinq catégories énoncées. Le seul rôle de la philosophie sera alors de continuer à se développer par des acquisitions sans cesse ajoutées et, grâce à l'universalité, l'état positif sera définitivement acquis, les autres états n'existeront plus alors que sous forme de souvenir.

L'anarchie intellectuelle est due à la coexistence de trois philosophies différentes qui se contredisent et n'arrivent pas à préciser quoi que ce soit, c'est pourquoi il importe de faire un choix rapide parmi les trois. La philosophie propre à l'état positif a tendance à marquer sans cesse un progrès, tandis que ses ennemies perdent du terrain ; ces dernières représentent le passé, la première éclaire le présent et annonce l'avenir, il semble donc que l'humanité doit incliner uniquement vers elle.

Comte ne croit pas que l'état positif puisse arriver à tout rattacher à une loi unique dont dépendraient toutes les observations (1), et par ce fait il entre en contradiction avec son opinion de 1822 et avec Saint-Simon.

Ainsi l'état positif ne sera jamais condensé dans une seule formule, comme l'état théologique fut contenu jadis dans l'idée de Dieu sous la période monothéiste et le métaphysique dans une entité suprême. En tout cas, ce n'est pas maintenant qu'il convient d'espérer ce qui n'apparaît encore que comme une chimère, cependant il faut s'attacher à restreindre le plus possible le nombre des lois générales.

(1) Aug. Comte. *Id.*, 1^{re} leçon (1824), page 44, lignes 17 à 21.

Aucune classification des sciences n'avait été possible jusqu'ici, aussi Comte va-t-il essayer d'en établir une. Elle s'appuiera sur la science la plus perfectionnée et la plus accréditée, ce sera donc évidemment aussi la science la plus positive. Elle ne laissera de côté aucune partie du savoir, c'est ce qui explique l'échec de toute classification antérieure. L'état scientifique veut que ce soit l'observation qui guide la classification, qu'elle marque l'enchaînement naturel des divers phénomènes enfin qu'elle énonce la loi qui préside à la fois à la dépendance des faits et à leur complexité croissante. Il importe de faire une distinction entre les sciences théoriques et pratiques dont se compose le savoir humain, car théorie et pratique se complètent, la première c'est la science, la seconde c'est l'art ou l'ensemble des connaissances pratiques d'une science (1). L'ordre dans les faits crée la principale valeur de l'état positif, que cet ordre cesse et rien ne prouve que l'esprit n'ira pas de nouveau en demander un arbitraire aux états théologique et métaphysique. Les sciences théoriques occuperont la première place et serviront de base à la philosophie positive qui plus tard seulement étendra son système aux arts pratiques. La classification considérera les sciences abstraites et concrètes. Les premières sont générales et portent sur les lois de tous les phénomènes, les secondes sont particulières et s'appliquent à l'étude des êtres vivants, elles ne sont que secondaires alors que les premières étaient fondamentales. Les sciences générales auront donc en philosophie la place prépondérante. La distinction entre le concret et l'abstrait était très importante au début de l'état positif, car l'état métaphysique n'établit jamais cette distinction et ne sépare jamais le rationnel de l'expérimental.

(1) Aug. Comte. *Id.*, 2^e leçon, page 51, lignes 16 à 20.

Astronomie, physique, chimie, physiologie, sociologie, telle sera la classification positive. L'étude rationnelle de chacune de ces sciences nécessite celle de toutes les sciences qui la précèdent et cette science ne peut être vraiment profitable que si la classification marque dans chaque partie du savoir un état positif avancé. La loi des trois états agit donc nécessairement dans cette classification, car le degré de perfectionnement de chaque science est basé sur la rapidité de la marche de celle-ci à travers les différents états, nous aurons du reste l'occasion de revenir sur ce sujet. La classification comtiste s'appuie sur la généralité décroissante et par le fait même sur la positivité décroissante. Alors que les premières données d'une science nageaient encore dans l'état théologique ou métaphysique, les données secondaires de la science précédente étaient souvent parvenues à l'état positif. La classification sert aussi à dissiper le malentendu qui risquerait de compromettre la valeur de la loi du progrès, en effet certaines connaissances qui, dans l'ordre rationnel des sciences viennent après d'autres, ont été positives avant celles-ci, si bien que grâce à la classification l'ordre véritable se trouve enfin rétabli. Ainsi cette seconde création de Comte est à la fois un complément de la loi en question et une de ses conséquences; elle sert à montrer l'échelle de rapidité de la marche des trois états dans les sciences.

Le fait que les savants spécialistes d'une science connaissent peu ou point les sciences qui précèdent la leur dans la hiérarchie, ce qui leur nuit, porte préjudice aussi à l'état positif. Celui-ci se verra contraint de modifier constamment sa méthode devant les nouveaux perfectionnements et cette modification s'étendra à toutes les sciences postérieures dans la classification.

Jusqu'ici les mathématiques n'ont pas été appréciées, il convient de les regarder comme la vraie base de toute la philosophie positive et par conséquent de les placer en tête de la classification. Cette science est la plus puissante et son emploi est le plus fréquent sous le règne positif. De plus, elle fut la première positive et cela dès la plus haute antiquité.

II

La science mathématique, quoique la première des sciences parvenue à l'état positif, recèle encore, par le vague et l'incertitude où sont demeurées sa définition et ses divisions, par son nom multiple, un défaut de précision, un manque d'unité et par là même implique encore un reste métaphysique. En définissant la mathématique, « la science des grandeurs » (1), ou encore « la science qui a pour but la mesure des grandeurs » (2), son caractère métaphysique saute aux yeux et la précision n'est point sa qualité. Le fond de la définition même peut cependant subsister et, en partant de cette ébauche scolastique, on peut arriver à une définition de la mathématique pouvant s'appliquer à celle-ci à tous les points de vue. La science des grandeurs n'est pas toujours possible par simple comparaison de deux grandeurs, c'est pourquoi il faut mentionner la mesure « indirecte » ou fixer le but de la mathématique dans le fait de « déterminer les grandeurs les unes par les autres, d'après les relations précises qui existent entre elles » (3). Chaque science a pour but de lier les phénomènes; sans liaison, il n'y aurait pas de science, la mathématique est donc la science par excellence.

(1) et (2) Aug. Comte, 3^e leçon, page 90, lignes 21 et 22.

(3) Aug. Comte. *Id.*, 3^e leçon, page 98, lignes 8 à 10.

Elle offre les exemples les plus complexes d'abstraction de l'état positif, c'est pourquoi elle doit se trouver à la base de toute éducation positive.

L'astronomie a chassé tout reste théologique et métaphysique, c'est pourquoi elle est la science la plus positive qui existe. L'état scientifique de l'astronomie présente un caractère précieux en servant à dissiper les préjugés et les superstitions basés sur l'ignorance des lois astronomiques ou sur des phénomènes d'apparence incompréhensible, tels que les comètes par exemple. On a trop tendance à voir encore dans l'astronomie une science religieuse et à accorder à l'état théologique une prépondérance qu'il n'a plus. C'est une grave erreur, car cette science vraiment positive est l'ennemie la plus acharnée des anciennes interprétations et détruit par ses lois toutes les conceptions religieuses du monde. L'admiration que créait l'organisation de l'univers, et qui ne contribuait pas pour peu à l'influence théologique, a disparu quand l'astronomie a expliqué cette organisation et a montré qu'elle pouvait être plus parfaite encore. Grâce à elle, on est arrivé à l'idée qu'il n'y a d'astres habités que ceux qui sont habitables.

La physique n'entra dans la vie positive, délaissant l'état métaphysique, qu'avec Galilée, c'est ce qui explique que sa positivité est moins marquée et moins ferme que celle de l'astronomie. On relève encore en physique des traces métaphysiques profondes, l'une d'elles demeure dans le classement des propriétés, d'après leur universalité nécessaire ou contingente. L'éther universel gouvernait les phénomènes de la chaleur, de la lumière, de l'électricité, du magnétisme, de la pesanteur, voire même les vibrations sonores, les fluides étaient puissants; tout cela montre bien les excentricités de

l'état métaphysique. En physique la lutte de l'esprit positif contre le métaphysique a été plus énergique et plus éclatante qu'en astronomie où l'esprit scientifique est devenu rapidement le maître, ne voyant refuser que sa conception du mouvement de la terre. La prévision scientifique, qui est le propre de l'astronomie, fut du reste l'un de ses instruments d'action alors qu'en physique par exemple l'homme en était réduit à sa propre expérience, à sa « petite action effective ». La physique théologique existait quand les phénomènes étaient regardés comme obéissant à des puissances surnaturelles, donc se soumettant aux volontés variables de ces puissances. Cette physique fut métaphysique quand les entités la dominèrent, enfin elle devint positive quand on arriva à prévoir exactement et de façon scientifique les phénomènes, montrant ainsi qu'il n'existait pas de volontés toutes puissantes agissant sur eux. La physique positive acheva son œuvre quand elle démontra la possibilité de transformer les phénomènes selon les besoins, reportant ainsi les attributs primitivement attribués aux dieux, à l'homme lui-même. Franklin fut l'un des génies qui firent le plus pour détruire l'état théologique dans cette branche. La physique doit tendre à exclure définitivement les éthers et les fluides, qui sont « invisibles, intangibles, impondérables » (1), beaucoup y croient encore et ne voudraient pas admettre par contre l'intervention d'anges ou de génies en physique; il n'existe cependant pas de différence très grande entre tous ceux-ci, anges, génies, fluides et éthers sont des résidus, les premiers de l'état théologique, les seconds du métaphysique. Le langage scientifique de la physique doit être aussi épuré afin d'en exclure tout

(1) Aug. Comte. *Id.*, tome II, 28^e leçon.

le vocabulaire qui ne répond plus aux conditions requises par l'état positif. La physique se fit parfois très audacieuse afin de devenir scientifique, tel est le cas de la théorie des tourbillons de Descartes, où l'imagination autant que la raison, joue un rôle positif.

L'alchimie fut, plus que les sciences précédentes, soumise aux états théologique et métaphysique. Cette science ne s'est développée que sous l'influence des recherches faites pour découvrir des données mystérieuses sur la matière et elle dut ainsi au théologique ses premiers éléments positifs. Quoi qu'il en soit, la chimie est très en retard sur les sciences qui la précèdent; elle est encore métaphysique et les affinités, plus arriérées encore que les éthers et les fluides de la physique, y règnent encore en maîtresses. Les affinités sont ni plus ni moins que des entités non matérialisées; la chimie en se développant montre leur vide et leur impuissance, leur enlève le caractère de fixité qu'elles possédaient jadis et les représente comme des effets variables selon les circonstances et selon les phénomènes. Il n'existe rien de plus métaphysique que de vouloir accorder un sentiment ou une sympathie à une substance purement matérielle. Il importe donc que les chimistes possèdent des connaissances sur les sciences précédentes, ils y verront l'épure qui s'est produit et auront ainsi conscience du travail à accomplir en chimie. La chimie positive doit contribuer aussi à détruire les restes de l'état théologique chez les peuples, il suffit pour cela de prévoir les phénomènes au lieu d'attendre les prédictions divines, ou encore d'exercer une modification volontaire sur eux. Par ses analyses et ses synthèses, la chimie est bien armée pour remplir les deux parties de ce programme. Elle s'attaquera surtout aux deux états arriérés, en montrant que la matière

se transforme, mais ne s'anéantit pas, contredisant ainsi « le dogme théologique de destructions et de créations absolues. » (1). Le fait de prouver que la matière organique est un composé d'éléments propres aussi à la matière inorganique et par conséquent que les transformations des tissus vivants dépendent aussi de la chimie, anéantit l'état théologique.

On arrive, avec la biologie, à l'étude des êtres vivants et de l'homme. La philosophie positive doit rattacher cette science aux autres sciences antérieures portant sur l'étude de la nature. Les états fictif et abstrait s'appuient, pour expliquer les phénomènes du monde extérieur, sur l'esprit humain. L'état positif, par un renversement logique, fait dépendre l'homme de la conception du monde. L'étude scientifique a permis ainsi en étendant le domaine humain graduellement à travers les sciences, d'arriver à son application à l'étude des êtres vivants, de l'homme et enfin plus tard de la société. Dans la biologie aussi, les conceptions théologiques ou métaphysiques ont tendance à disparaître sous la poussée des besoins d'application de cette science, la pratique fournissant des données positives qui contredisent presque toujours les conceptions théoriques. Mais cela ne suffisait pas, heureusement la médecine contribua aussi aux progrès de la physiologie, toutefois l'alliance trop prolongée des deux leur deviendrait nuisible.

La biologie doit étudier de façon positive la vie jusqu'ici par trop entourée d'un caractère métaphysique. Bainville a donné une définition positive de la vie, la considérant comme un mouvement de composition, puis ensuite de décomposition.

(1) Aug. Comte. *Id., id.*, tome III, leçon 35, page 48, lignes 23 et 24.

L'idée positive de vie nécessite donc un organisme propre à cela et un milieu d'évolution convenable, c'est pourquoi l'état positif de la nouvelle biologie devra assurer toujours l'harmonie entre ces deux parties (1). Jadis les faux savants liaient la biologie aux chimères qui composaient leur astronomie, cette liaison l'état positif l'a conservée, mais en lui donnant le caractère qui lui convient, c'est ainsi par exemple, pour ne citer que ce fait-là, que le mouvement annuel de rotation de la terre produit un effet sur les corps vivants. Les biologistes gagneront donc à connaître toutes les autres sciences de la classification. La biologie tend à tuer l'état théologique par la modification volontaire que l'homme exerce sur les phénomènes et par leur prévision (2). Elle combat aussi, tout comme la chimie, l'idée théologique des destructions et créations absolues de la matière. Les causes finales disparaissent, un organe existe s'il a une fonction et inversement (3); il ne faut pas cependant que cette constatation nous fasse tomber dans l'admiration de la Providence qui créa si bien les choses en assignant à chaque organe une fonction, ce serait un pas de fait vers le retour à l'état théologique; il existe des organes du reste dont l'utilité ne compense pas les ennuis qu'ils créent et par conséquent ne prouve pas l'intervention d'un esprit créateur divin, mais la combat plutôt. La biologie positive permet de concevoir des organismes mieux compris que le nôtre et tendant à détruire cette croyance que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

(1) Aug. Comte. *Id.*, tome III, page 210, lignes 7 à 10.

(2) Aug. Comte. *Id.*, tome III, page 318, lignes 10 à 14.

(3) Aug. Comte. *Id.*, tome III, page 321, lignes 2 à 4.

III

L'étude de la science sociale arrive enfin, celle-ci n'est pas encore positive (1) et selon Comte il existe dans la société de l'époque deux tendances : l'une définissant l'état théologique est la tendance à la conservation, l'autre définissant l'état métaphysique est la tendance au changement améliorateur ; la science sociale partagée entre ces deux politiques ne peut pas aborder encore l'état positif. Elle présente un alliage ténébreux et désolant, aussi comme l'examen d'un tel mélange serait chose presque impossible, il est préférable d'examiner chaque partie séparément. La politique théologique est périmée, mais on ne doit pas oublier la reconnaissance qu'on lui doit pour les services rendus durant les siècles passés ; cependant son influence actuelle n'est plus qu'un appui malfaisant et le peu d'avantages qu'elle apporte ne vaut pas la peine qu'on la conserve. Cette politique donne de son affaiblissement une explication surnaturelle, se déclarant victime d'une fantaisie de la Providence qui tente de l'éprouver. La seule explication réelle est que l'évolution sociale tend à exclure un état provisoire et primitif. La politique théologique, consciente de sa faiblesse, se montre hypocritement très conciliante ; de plus, par erreur d'examen ou de jugement, elle tend à se servir, pour reconstituer sa puissance, des éléments qui ont provoqué sa perte ; elle manie par exemple le dogme de la liberté de conscience. Enfin elle est presque méconnue dans son dogme initial par ses plus énergiques défenseurs, qui lui apportent sans cesse des rectifications.

(1) Aug. Comte. *Id.*, tome IV, 46^e leçon, page 20, lignes 19 à 30.

Ses derniers partisans, au lieu de s'unir pour la défendre, se querellent et divisent leurs forces chancelantes.

La politique métaphysique a l'avantage de marquer un progrès et d'être une ennemie de la théologique. Elle sert donc de transition et si elle se prolonge tant, c'est que la rénovation à opérer était formidable et nécessitait un laps de temps prolongé pour préparer l'esprit à l'avènement du positif. De cette longue transition, naquit l'idée que le provisoire pouvait devenir définitif et c'est ainsi que cette politique s'érigea en maîtresse. Née pour combattre l'influence théologique, elle ressemblait assez à son ennemie dans la forme générale, si bien que l'humanité souffre actuellement d'un mal aussi grand que jadis. Le théologique est rétrograde, le métaphysique tend à le devenir, c'est pourquoi il faut un nouveau principe directeur. En rouée adverse, la politique métaphysique, pour avoir le plus grand nombre d'adeptes possible et devenir universelle, s'est appuyée sur ce qui flatte le plus les foules : le droit individuel du libre examen, le dogme de la liberté illimitée de conscience, la liberté de la presse et celle de l'enseignement. De même les derniers partisans de l'état théologique usent de ce procédé, se donnant le droit de critiquer ou de réformer tout ce qui ne leur plaît point.

Le dogme du droit d'examen est en lui-même dangereux, mais les métaphysiciens ne trouvèrent rien de mieux comme arme que d'opposer au pouvoir spirituel un excès contraire, au pouvoir royal ils opposèrent la souveraineté du peuple. Cependant, pas plus que le pouvoir spirituel, le droit d'examen arbitraire n'a de valeur dans les sciences ; on ne crée pas l'astronomie à sa guise, on l'accepte toute faite, de même en politique s'il est permis de critiquer, c'est uniquement

parce que cette science n'est pas encore positive. La tendance métaphysique en politique, en créant la religion naturelle, a fini par pécher précisément par la même faute que l'état théologique. Celui-ci s'appuyait sur le despotisme militaire, or maintenant la politique métaphysique n'est pas antipathique à l'esprit militaire et l'on relève dans ce fait encore une de ses inconséquences. On ne peut pas féliciter l'école métaphysique d'avoir oublié ses premières idées et d'être arrivé, sous la menace d'une anarchie totale, à une concentration politique de plus en plus grande.

L'alliage des deux politiques offre cependant peu de querelles, elles apparaissent unies, bien que demeurant ennemies, ayant conscience qu'elles se soutiennent par leur union. Si le domaine de l'une d'elles s'accroît par trop, le danger qu'elle offre fait que les peuples retournent à l'autre ; ainsi l'esprit humain, pour maintenir l'équilibre, utilise tantôt l'une, tantôt l'autre, et demeure ainsi dans un état stationnaire contraire au progrès. Le mélange de deux politiques présente les inconvénients réunis des deux, aussi par le dégoût que ce mélange inspire et la future réaction qu'il prépare on peut dire qu'il n'est qu'une forme ultime de la politique métaphysique. L'anarchie intellectuelle découle de cet état de choses, c'est une maladie sociale dangereuse et qui vise à démolir tous les principes de la morale publique.

Il est donc de toute première nécessité de renverser la politique actuelle et de créer un autre régime. La philosophie positive a régénéré toutes les sciences, elle régénérera aussi la politique, amènera l'unité intellectuelle définitive ; ainsi toutes les idées humaines, soumises à une même méthode, montreront une suite de lois enchaînées par une hiérarchie scientifique. Cette nouvelle politique ne triomphera pas tout

de suite, car elle a fort à combattre, mais, petit à petit, elle s'imposera par sa valeur. Elle est la seule qui puisse désormais être écoutée, étant pure, conséquente et supérieure. Sa principale qualité résidera dans l'ordre et supprimera ainsi l'anarchie intellectuelle. Elle évitera la stagnation et l'ignorance étant donné son caractère positif, elle suivra les fluctuations des idées, recherchera les améliorations, les transformations utiles, ira en somme vers le progrès, alors que les anciennes politiques étaient rétrogrades ou stationnaires.

La politique métaphysique avait des intentions réformatrices, mais ne savait pas les appliquer, la politique positive par la critique et la réforme complète appliquera les intentions de la politique précédente. Le jour où une des deux anciennes tendances aura été détruite, l'autre disparaîtra aussi. Jusqu'ici la politique était passée d'un extrême à l'autre, la domination théologique accordait le pouvoir à un petit nombre, la forme métaphysique avait comme but l'espoir chimérique de supprimer la propriété réelle et d'établir une propriété commune; la politique positive sera plus logique en se tenant dans un juste milieu, elle cherchera à améliorer le sort du plus grand nombre (1). Le plus sûr espoir de cette nouvelle politique réside dans de jeunes intelligences qui n'auront pas encore subi l'influence des préjugés actuels.

Les trois états coexistent donc dans les connaissances humaines, la politique est encore théologique et métaphysique; quand bien même l'ère positive gagnerait la bataille partout ailleurs, le règne de l'état scientifique ne serait donc pas encore parfait. Il ne faut donc pas voir, par parti pris, dans une époque, un état nettement déterminé, mais s'attacher à

(1) Aug. Comte. *Id.*, tome IV, page 151, lignes 23 à 25.

distinguer l'état prédominant tout, en ne négligeant pas d'indiquer la part des autres. L'examen de l'histoire des progrès humains se divisera nécessairement en périodes et une période donnée se rattachera à la précédente et préparera la suivante. On arrive ainsi naturellement à l'état positif, il découle inévitablement de ce qui précède.

IV

Le premier état de l'humanité fut l'état théologique, produit pur de l'imagination créatrice agissant d'après l'image de l'homme ou de sa puissance. Cet état n'arriva pas tout de suite à la perfection, il eut son évolution par étapes et ceux qui seraient tentés de voir à la base de l'humanité une époque monothéiste par exemple seraient dans l'erreur. Il débuta par « le fétichisme le plus grossier, comme par l'anthropophagie la mieux caractérisée » (1). Soyons donc satisfaits en songeant aux progrès réalisés depuis par l'humanité. Certains (2) prétendent qu'avant le fétichisme il exista une période caractérisée par l'absence de spéculation intellectuelle, l'homme s'occupant seulement de sa conservation matérielle, il y a là une erreur car même en examinant des cas de folie, on reconnaît que les hommes qui en sont atteints sont capables d'activité intellectuelle; il serait donc invraisemblable que l'enfance de l'humanité n'ait pas connu cette qualité. S'il en était ainsi, il y aurait eu un commencement soudain, puis progressif, postérieur à l'apparition de l'homme, en contradiction avec le principe qui veut que l'homme porte en germe

(1) Aug. Comte. *Id.*, tome V, page 26, lignes 22 et 23.

(2) Saint-Simon notamment.

toutes les qualités inhérentes à sa nature et ne les crée pas lui-même. Cette activité est du reste indispensable pour présider à la satisfaction de ses besoins physiques. Le fétichisme existait depuis longtemps avant d'être un culte organisé, il le devint seulement avec l'astrolâtrie, c'est-à-dire peu de temps avant le polythéisme. L'erreur commune vient de ce qu'on a eu tendance à rapprocher l'homme primitif des animaux, c'est refuser aussi aux animaux le droit à un fétichisme grossier. Les hommes ont évolué, les animaux en sont restés à ce fétichisme, bien que certains, étant domestiqués, aient pu, au contact des humains, côtoyer le polythéisme.

Le fétichisme est bien le point de départ de l'état théologique, il suffit de chercher à pénétrer le mystère d'un phénomène dont on ignore les lois, pour avoir tendance à regarder les lois de ce phénomène comme le caprice d'un être mystérieux (1). Le fétichisme n'est pas encore mort, le panthéisme masqué sous le verbiage, n'est qu'un fétichisme généralisé et ordonné.

C'est la religion la plus simple et la moins fatigante des interprétations, elle consiste à se laisser aller à cette poussée instinctive qui nous conduit à étendre la vie aux objets extérieurs et cela sans même se servir de l'imagination. Le fétichisme connut la période idolâtrique dans l'adoration des animaux, soit que ceux-ci aient attiré l'attention de l'homme par leurs formes étranges ou par une qualité spéciale leur donnant une supériorité presque humaine. Il ne faut pas croire cependant que l'idolâtrie fut fréquente, on a souvent le tort de ranger sous ce nom l'adoration que certains peu-

(1) Aug. Comte. *Id.*, tome V, page 32, lignes 27 et 29.

ples eurent plus tard pour des animaux sacrés, chers à une divinité quelconque de l'époque polythéiste.

La vie affective joua à l'origine, plus que la vie intellectuelle, c'est le propre de l'état théologique. Durant le fétichisme, les phénomènes étant regardés comme doués de passions, le monde devint une manifestation constante des passions. De nos jours encore tout homme peut, en se laissant bercer par une rêverie sentimentale ou sous le coup d'une émotion procurée par une passion, retomber dans le fétichisme primitif en divinisant des objets. Notre langage est encore plein de métaphores qui souvent prêtent aux objets une vie fétichiste.

Le fétichisme domina longtemps, étant donné le peu de connaissances de l'époque. Les fétiches étaient multiples, chaque homme en découvrant pour son usage particulier ; la nature même du fétiche côtoyait les sensations humaines et ne s'en distinguait pour ainsi dire pas. Le premier degré de l'état théologique régna en maître absolu, ce qui tend à prouver encore la loi du progrès qui veut que, comme il existe une graduation croissante du progrès depuis l'état théologique à l'état positif, il en existe une décroissante, quant à la puissance, dans l'évolution de chaque état. Cependant l'extension intellectuelle va en décroissant, tandis que l'influence politique au contraire croît du fétichisme au polythéisme. Les croyances religieuses non dirigées par une autorité, tendent à faire travailler l'intelligence, mais d'autre part créent l'anarchie intellectuelle grâce aux divergences politiques. Le faible pouvoir social du fétichisme provient de cela, il n'était pas dirigé par une autorité sacerdotale. Pas de castes, ni de prêtres, chaque dieu fétiche résidait dans un objet unique, au contraire, sous le polythéisme, les dieux ont un pouvoir

étendu ; c'est ce qui explique que les idées furent, à l'origine, particulières et concrètes. Les fétiches de pays, de tribus, et individuels sont si nombreux qu'ils visent au développement d'une pensée individuelle et non d'une idée sociale. Chaque fétiche se confondant avec l'objet, un intermédiaire est inutile pour correspondre avec lui, cela explique l'absence des prêtres, malgré une vie pétrie de religion.

Le fétichisme subsista même dans les périodes polythéiste et monothéiste, les dieux lares et les pénates sont de véritables fétiches auxquels le chef de famille s'adressait sans le concours des prêtres. Les sorciers de certains peuples nègres contemporains soumis au fétichisme et déjà arrivés à une certaine civilisation, marquent une ébauche de l'autorité sacerdotale. Il est vrai que leur fétichisme est entré dans la période astrolâtrique, degré supérieur du fétichisme, précédant le polythéisme.

L'astrolâtrie développe nécessairement la hiérarchie sacerdotale, ce n'est plus une religion individuelle mais commune à tous les hommes de par son objet. De plus, les astres adorés, trop éloignés pour qu'on puisse entrer en contact avec eux, créèrent le besoin de se servir d'intermédiaires. Tout cela amena la formation d'une caste sacerdotale qui devint rapidement un élément de civilisation sociale. L'astrolâtrie rendit donc au genre humain un service appréciable. La pluie, le tonnerre, les éclairs étant des phénomènes terrestres, jouirent d'une bien plus grande influence que les astres et cette influence subsista durant tout l'état théologique ; il est vrai cependant qu'on les regarda comme des manifestations des puissances divines. L'astrolâtrie accorda à ses prêtres une influence sur les étoiles, mais ne leur en concéda aucune sur

la foudre par exemple. Les hommes ne considérèrent jamais la terre comme soumise aux astres, ils ne virent qu'une influence des astres sur eux, ce rattachement à la nature humaine est du reste le propre de l'état théologique. Le fétichisme, époque où les esprits furent esclaves des croyances, retarda la civilisation sociale; inversement le polythéisme et le monothéisme, époques où la chute du pouvoir des croyances s'accrut de plus en plus, activèrent l'ordre social.

Le fétichisme, après avoir éveillé l'intelligence, en arriva à interdire toute connaissance scientifique. Le polythéisme, encore très étroit d'esprit, fut moins intransigeant à l'égard des notions scientifiques. L'homme fétichiste ne voit pas les phénomènes sous un jour uniforme, ne découvre pas leur invariabilité et leurs lois. Le fétichisme, admiration constante des objets de la nature, favorisa les beaux-arts et ainsi les facultés affectives tendirent les premières à un développement positif. Industrie et commerce naquirent, on domestiqua les animaux, le feu fit son apparition, les premières monnaies furent fondues. Il semble, à première vue, qu'il y ait eu une contradiction chez l'homme fétichiste détruisant les végétations encombrantes et ainsi des objets de son culte, mais ce contraste s'explique facilement par ce fait que les idées religieuses tendent déjà à être contrebalancées par la nécessité ou l'utilité. Le fétichisme, en donnant aux hommes une suprématie sur les choses, les rend ambitieux et les pousse au travail, il y a donc là un stimulant utile.

La guerre ne fut pas politique tant que les peuples furent nomades, car chasseurs ou pasteurs se battaient par sauvagerie ou besoin d'expansion. Les idées religieuses amenèrent les peuples à la vie fixe, c'est-à-dire à la vie agricole; de plus,

le besoin de ressources naît avec l'accroissement de la population. Les peuples devenus laboureurs se livrèrent à l'adoration des objets rapprochés, l'homme tendit à s'attacher aux fétiches particuliers à un pays et ainsi au sol natal. Les peuples vaincus, dans l'antiquité, manifestaient une douleur intense d'avoir à quitter leur dieux domestiques, restes de fétichisme prolongés dans le polythéisme. Les peuples laboureurs regardèrent fréquemment les astres, le soleil notamment, car ils remarquèrent vite leur influence heureuse sur les récoltes; cette contemplation fréquente amena l'astrolâtrie qui, à son tour, amena le polythéisme. Ainsi, même à l'origine de l'humanité, le développement matériel est lié à celui de la religion.

S'entretuer, détruire les animaux et les végétaux, voilà trois tendances qui auraient pu devenir un danger pour l'humanité, le fétichisme évita ce danger. Le polythéisme continua cette œuvre, mais indirectement, mettant par exemple les animaux sous la sauvegarde des divinités. Le monothéisme lui ne fit rien, mais sous son règne la raison humaine était déjà assez développée. La protection exercée par l'idolâtrie fétichiste sur les animaux contribua à adoucir les mœurs. L'homme, par sa nature carnivore, ne peut se passer de chair, ce besoin fut plus restreint et l'on demanda plus à l'alimentation végétale. Les avantages apportés par le fétichisme sont donc nombreux.

Peu à peu, le fétichisme s'effaça et fit place au polythéisme. Les dieux de la mythologie grecque proviennent ou de la terre ou de l'océan, ces deux grands fétiches, de plus, le polythéisme renferme aussi quantité de traces de la religion précédente. Il est naturel qu'après avoir donné la vie aux

corps, on cherche à reporter cette vie sur des êtres puissants et dirigeant ces corps. Il y eut transition lente entre ces deux régimes d'apparences incompatibles, le premier donnait la vie aux corps inertes, le second leur reconnaissait l'inertie mais une inertie dominée par des agents divins. Leur point de contact résidait dans le fait de voir des volontés placées dans les corps, soit qu'elles fassent partie de ceux-ci, soit qu'elles demeurent dans des êtres extérieurs agissant sur ces corps.

Quelques données positives se firent jour à cette époque, certaines naquirent peu après l'apparition de l'homme; les premières observations, si grossières qu'elles furent, montrèrent à nos ancêtres la différence qui existait entre la vérité et leurs conceptions. Ces observations finirent par égaler les idées fétichistes, puis, en prenant plus d'extension que celles-ci, elles firent perdre à l'homme toute confiance dans sa première religion. Le passage du fétichisme au polythéisme est dû aux mêmes causes que celles qui bouleversent parfois les conceptions scientifiques. Le polythéisme offre une généralité et une abstraction plus grandes que le fétichisme qui est le type de l'individualité la plus étroite. La présence de mêmes phénomènes dans plusieurs objets amena la contraction des fétiches de ces objets en un seul qui devint une sorte de dieu invisible au pouvoir étendu. L'apparition du mot dieu est indispensable, on ne peut continuer à nommer fétiche ce qui se rapporte à plusieurs corps, ce serait en contradiction avec le sens du mot. L'astrolâtrie amena la transition par la généralité et l'indépendance des phénomènes dont elle s'occupait. Chaque astre était plutôt un dieu qu'un fétiche et l'astrolâtrie fut un premier polythéisme. Tous les astres ne furent pas soumis à ce polythéisme, il n'y eut guère que les planètes

dont les déplacements étaient observables, les étoiles paraissant fixes demeurèrent des fétiches. Le monothéisme supprima plus tard toutes ces distinctions.

L'influence indirecte de la vie agricole sur le polythéisme est donc importante. Si, comme nous l'avons vu, les premiers éléments positifs agissent déjà, l'esprit métaphysique préside aussi à ces transformations et cela au fur et à mesure que l'état théologique vieillit, augmentant sans cesse le pouvoir de la métaphysique. Le passage du fétiche au dieu marque la disparition de la vie accordée à cet objet et remplacée par une propriété abstraite capable de recevoir les ordres d'un dieu. Les fétiches individuels, grâce à leurs caractères communs, purent être soumis pour former le domaine d'un dieu et il y eut ainsi le résultat d'une classification abstraite. Le dieu resta, malgré ce caractère abstrait, le grand Manitou de chaque classe de fétiches ; c'est pourquoi : « il est clair qu'une telle notion suppose une opération purement métaphysique en tant qu'on y reconnaît des abstractions personnifiées » (1). La spécialité de l'état métaphysique est en effet de mêler les abstractions aux créations concrètes. Il y eut donc lutte, dès l'origine, entre les états théologique et métaphysique, lutte qui devait se prolonger jusqu'à nos jours.

L'impression qui se dégage de cette étude rapide du fétichisme tend à lui donner une valeur qu'*a priori* on lui eut refusée. Le fétichisme fut donc pour l'époque l'état qui convenait le mieux ; on verra, par la suite, que chaque interprétation prédominante d'une époque fut toujours la mieux appropriée aux circonstances de cette période.

(1) Aug. Comte. *Id.*, tome V, page 80, lignes 6 à 8.

V

Le polythéisme constitue un stade très important de l'état théologique et certainement le plus étendu, le monothéisme n'ayant été que la période de déclin. Le polythéisme marque le triomphe de l'imagination humaine et du pouvoir organisateur. Il occupe la vie des hommes à chaque instant, la moindre des actions étant présidée par un dieu exigeant une manifestation antérieure ou postérieure du culte. Etant donné sa multitude de dieux, le polythéisme offre une variété d'explications changeantes et s'oppose ainsi à l'explication positive. Sous le régime monothéiste, les miracles sont très espacés et réservés à la vue de certains favorisés; sous le polythéisme ils étaient journaliers et constatés par les fidèles souvent renommés pour être des parents ou amis d'une au plusieurs divinités. Le polythéisme est donc supérieur au monothéisme au point de vue du prestige religieux; cependant son influence mentale fut moins grande et il n'eut pas pu engendrer des martyres comme le christianisme naissant. Il est difficile de distinguer la puissance polythéiste sur chacun des actes alors que sous le monothéisme cette influence est facile à apprécier. Le polythéisme ne connut pas l'esprit de secte et l'intransigeance: son domaine portant sur un grand nombre de dieux, il fut facile d'ajouter, à la liste déjà longue de ces dieux, de nouveaux sujets d'adoration. Cette période de l'état théologique ne semble pas, à première vue, avoir pu favoriser le développement scientifique; il n'en est rien cependant car ce développement date précisément de la même époque, il faut donc que l'état religieux n'ait pas été trop hostile et même qu'il l'ait favorisé. Le passage du fétichisme au polythéisme

marque le remplacement d'une tendance naturelle et spontanée par une première application du travail de notre intelligence. Le dieu ne fait plus partie de l'objet, il est invisible et extérieur, les détails des objets peuvent donc être examinés sans introduire immédiatement, comme sous le fétichisme, une idée théologique dans l'observation la plus simple. Le destin ou la fatalité ne sont, sous la période polythéiste, qu'une première constatation des manifestations invariables des lois de la nature. Il poussait à l'observation et à l'induction et bien que ces deux méthodes scientifiques aient été subordonnées par lui aux besoins religieux et expliquées sous un point de vue théologique, elles restèrent acquises pour des temps scientifiques; c'est ainsi que l'anatomie si tardive a dû découler des constatations faites par les aruspices.

Le polythéisme eut son influence sur la poésie et sur les beaux-arts, cependant il faut reconnaître que si la poésie lui doit quelque chose, elle le lui rendit par la suite en le servant fidèlement. Quant au développement artistique, il est dû à l'imagination si importante à cette époque. La vie affective était très puissante sous le fétichisme, le sentiment régnait en maître, mais par contre la vie intellectuelle laissait beaucoup à désirer; or cette vie affective si développée n'était pas encore essentiellement morale et l'un des avantages du polythéisme sera de développer à la fois les côtés intellectuel et moral. Les progrès obtenus sont encore loin de toucher au maximum que peut atteindre la civilisation, étant donné l'élément directeur qui est ici l'imagination alors qu'il doit être, en dernier lieu, la raison. Le passage du sentiment à l'imagination constitue une étape intermédiaire avant d'arriver à la raison; à celle-ci tendront de plus en plus les divers états de l'humanité, mais l'état positif l'atteindra seulement. Cette

prédisposition spéciale du polythéisme pour les beaux-arts explique pourquoi ils parvinrent à cette époque à une véritable perfection.

Le fétichisme s'oppose par sa nature à ce que l'on s'attaque à celle des corps, le polythéisme au contraire, en regardant les corps comme composés uniquement de la matière, ne s'y oppose plus. Il alla même plus loin en ce sens que l'influence d'un des dieux put être appelée au secours des êtres humains, lorsqu'ils se livraient à des recherches intéressant les objets extérieurs. Cette influence du polythéisme est indispensable au développement de l'activité humaine pour lui permettre d'arriver à la phase monothéiste, c'est pourquoi les peuples qui ont connu trop tôt le monothéisme subirent par la suite un retard sur ceux que le polythéisme domina longtemps. La première industrie de cette époque fut la fabrication des armes nécessaires à la guerre alors presque permanente. Celle-ci se trouva ainsi à la base de l'industrie tandis que, de nos jours, c'est l'industrie qui amène souvent des inventions utilisables pour la guerre.

Le polythéisme établit un sacerdoce puissant, intermédiaire entre les divinités et les peuples. Les membres de ce sacerdoce, par ambition ou instinct naturel, cultivèrent les connaissances humaines. Les manifestations du culte polythéiste consistèrent à l'origine en fêtes publiques, ce furent les premières réunions publiques et politiques. La politique doit donc à cette religion sa naissance, c'est pourquoi tout gouvernement primitif fut essentiellement religieux.

Les guerres furent nécessaires jadis pour former des états étendus et pour développer la vie industrielle, les conquêtes servirent à répandre la civilisation. Les divers peuples, rassemblés sous une même autorité, vécurent forcément en paix, ce

qui tendit à détruire les guerres et à développer l'activité industrielle. Toutes les guerres de cette époque furent religieuses par le fait que les dieux de chaque peuple guidaient et protégeaient ceux-ci dans les combats, ce qui marquait déjà un certain caractère de patriotisme divin entre les hommes d'un même pays. Le peuple vaincu adoptait les dieux du peuple vainqueur, mais la religion primitive des vaincus continuait, à cette condition, à être pratiquée; il suffisait de reconnaître la supériorité des dieux vainqueurs. Le polythéisme fut donc, par les guerres, un agent puissant de socialisation, le monothéisme n'offrira jamais un caractère belliqueux aussi utile, car il pousse aux guerres ayant une répercussion religieuse profitable, au massacre des vaincus ou à leur esclavage.

Le polythéisme avait établi une discipline militaire sévère, la basant précisément sur des ordres des divinités et stimulant les courages par l'appât de l'apothéose. Le polythéisme créa aussi l'esclavage qui découla de la guerre et se substitua à l'anthropophagie primitive d'une part et aux massacres d'autre part. L'esclavage apporta l'aide des vaincus aux vainqueurs, pendant que ceux-ci s'occupent de leurs entreprises militaires, les premiers se livrent aux travaux pacifiques et c'est ainsi que l'esclavage, issu des guerres, tend à les prolonger. Il fut à l'origine un moyen offert aux prisonniers de sauver leur vie par le travail, avec le temps ce travail devint le motif de la récompense donnée par l'affranchissement. Le polythéisme fut donc la période de l'esclavage comme le monothéisme est celle de la suppression du servage et comme le fétichisme a été celle du massacre des vaincus.

La puissance politique du polythéisme amena aussi la confusion des pouvoirs spirituel et temporel, souvent soumis

tous deux à un seul chef ; cette confusion fut nécessaire jadis au développement militaire et c'est grâce aux chefs militaires prêtres et officiers à la fois, que la discipline put être maintenue dans cet état permanent de guerre. Les ambitions ou les aspirations de deux pouvoirs séparés n'auraient pas manqué de créer dans les pays des troubles ou des querelles gênantes pour la conduite des guerres.

En résumé, le polythéisme fut la période de l'esclavage et de la confusion des pouvoirs, cela montre son peu de moralité. L'esclavage est indigne de la nature humaine, il avilit la morale personnelle, domestique et sociale. La confusion des pouvoirs fut aussi une gêne pour la morale soumise à la politique. Celle-ci voulant la fin, négligeait les moyens et les trouvait moraux dès l'instant que leur utilité était reconnue. Le polythéisme fut donc d'une infériorité morale très marquée. Cependant la morale personnelle, ayant pris naissance dans le fétichisme, se développa un peu durant la période suivante et l'hygiène fut une de ses principales manifestations ; la morale sociale dut au polythéisme l'amour de la patrie déjà amorcé par le fétichisme, lors de l'apparition des peuples agriculteurs ; le respect des vieillards et le culte des ancêtres tendirent à donner à la morale sociale l'idée d'enchaînement et de continuité qui lie les générations. La morale domestique naquit du polythéisme ; grâce à la monogamie la famille devint une réunion heureuse, la monogamie offre de plus de généreuses conséquences pour la race et engendre la véritable affection.

Il existe deux sortes de polythéisme, le théocratique et le militaire, dans le premier la puissance religieuse domine la puissance militaire, dans le second, le temporel l'emporte sur le spirituel. Le polythéisme militaire peut triompher ou ne

pas triompher, il se divise donc en polythéisme triomphant et avorté. En somme il y a donc trois polythéismes différents, théocratique ou égyptien, militaire avorté ou grec, militaire triomphant ou romain.

Le principe d'organisation du polythéisme théocratique est d'établir une hérédité familiale de professions, créant ainsi des castes de chaque métier asservies toutes à la caste sacerdotale. Il existait une échelle des castes, au degré supérieur se trouvaient les prêtres, en bas la caste la plus peuplée formée, non pas d'esclaves, mais d'êtres asservis à toutes les autres castes. La Chine offre encore, pour la race jaune, un exemple de ce régime. Le polythéisme théocratique fut général au début, mais il ne tarda pas à subsister seulement dans les pays où l'instinct guerrier ne put agir. Le développement de la vie agricole féconde, la présence d'un bon climat tuèrent souvent l'instinct belliqueux. Les communications intérieures faciles et la position géographique contribuèrent aussi à maintenir le théocratisme. Celui-ci se développa en Egypte grâce à la disposition privilégiée de ce pays : la mer au nord, une vallée avec un grand fleuve traversant tout le pays, des montagnes très élevées formant de véritables barrières au sud. Le polythéisme théocratique exista aussi en Chaldée, en Perse et existe encore, plus ou moins prononcé, en Chine. Il a existé dans le nouveau monde, au Pérou, au Mexique, ce qui prouve qu'il est bien un régime naturel dû à certaines dispositions de l'époque ; les Gaulois en offrirent aussi un exemple. L'hérédité des professions fut le moyen le plus pratique à une époque qui ne connaissait pas l'apprentissage ; il est naturel pour ceux qui n'ont pas de vocation fixe d'adopter la profession paternelle.

Les castes divisèrent le savoir en théorie et en pratique ;

les beaux-arts furent dans la pratique indispensables au culte, dans la théorie ils servirent à leur enseignement et à leur vulgarisation. La guerre n'occupant pas l'industrie, les nombreux ouvriers étaient employés à des travaux gigantesques d'un aspect de force colossale, telles les pyramides.

Le polythéisme théocratique, se méfiant des attaques extérieures, épia les soulèvements intérieurs. Un frein était apporté aux ardeurs militaires en conduisant les guerriers dans des colonies à des guerres lointaines. Les prêtres possédaient le savoir universel et les hommes d'état grecs ou romains sont bien peu en comparaison des prêtres égyptiens.

Au point de vue moral, ce polythéisme étendait l'idée de famille, la caste d'un métier était une famille plus vaste ; il s'appuyait sur l'imitation du bien, tel le fait de reprendre la profession du père qui avait été un artisan laborieux. La polygamie subsiste, mais les femmes sont peu maltraitées, les vieillards sont respectés et le culte des ancêtres est pratiqué. Le patriotisme étroit n'est encore que l'amour d'une caste. Le polythéisme théocratique développa donc les morales personnelle, domestique et sociale. Ce régime n'était pourtant que provisoire, toutes les castes étant liées exigeaient la stagnation ou le maintien du statu quo, une amélioration partielle étant dangereuse et pouvant nuire à tout l'édifice. Les peuples soumis à ce régime, après avoir dominé au point de vue intellectuel, finirent par être distancés et croupirent longtemps dans l'ignorance. Conquis par d'autres peuples, leur état somnolent finit par engourdir les vainqueurs.

Les pays qui connurent le régime polythéiste militaire furent ceux qui étaient bien placés pour faire la guerre ou ceux qui avaient été colonisés. Dans ce régime l'hérédité n'est

plus rigoureuse, le droit de choisir sa profession s'acquiert de jour en jour. Le polythéisme militaire ne favorisa jamais à la fois l'évolution intellectuelle et sociale, de là sa division en deux parties : le polythéisme grec qui aida l'intelligence, le romain qui aida la science sociale.

Le polythéisme grec manqua toujours d'unité, cela s'explique par la conformation du pays formé d'îles nombreuses aux côtes déchiquetées, au relief accidenté. Aucun des peuples ne put s'imposer aux autres et leur esprit combatif dut s'exercer à l'extérieur. De cette rivalité des peuples grecs découla un affaiblissement de la force belliqueuse, de là, une préoccupation militaire moins grande, de telle sorte que l'activité de l'esprit se porta sur d'autres sujets. Ainsi l'impossibilité de la vie purement guerrière fit des Grecs des hommes très actifs au point de vue intellectuel et artistique. Les réflexions des sages et des philosophes portèrent sur toutes les sciences et commencèrent naturellement par le domaine des mathématiques qui, offrant les idées les plus générales et les plus abstraites, acquirent rapidement un caractère scientifique. Thalès, Pythagore, Archimède sont les génies qui y participèrent. Apollius et Hipparque continuent l'œuvre commencée et vont vers l'astronomie. Aristote dans les sciences naturelles, Hipparque dans la médecine ne peuvent, étant donné la complexité de ces sciences et de cet art, arriver à l'état scientifique. La philosophie marque un pas vers le progrès en ce sens qu'elle tend à substituer à la base théologique, une base métaphysique, cependant celle-ci ne peut conduire à la perfection. Le caractère par trop métaphysique de la philosophie arriva à nier l'existence extérieure, détruisit l'idée des lois de la nature et fut en opposition avec une philosophie positive. La doctrine épicurienne, élément anti-

social, fit des ravages en Grèce (1). Au point de vue intellectuel, la philosophie grecque tendit à nuire, étant donné sa séparation des sciences. C'était prétentieux de la part de la métaphysique de vouloir se dispenser également de la théologie et de la science.

Tout autre fut le polythéisme militaire ou romain. Ce peuple gouverné à l'origine par des rois s'en débarrassa en les expulsant durant la période polythéiste théocratique. La puissance romaine visa à un but unique : dominer ; elle évolua très lentement et il lui fallut quatre siècles pour établir la suprématie de Rome sur un faible rayon. En incorporant les peuples conquis à l'empire romain, loin d'en faire des ennemis, on en fit de véritables Romains. Au contraire, les Grecs étaient, à l'égard des vaincus, très arrogants et souvent barbares, c'est ce qui fit que leur puissance dura peu.

La morale romaine eut aussi sa valeur : la culture des aptitudes militaires créa la morale personnelle, l'apparition des noms de famille, le respect des femmes et leur influence, fonda une morale domestique ; quant à la morale sociale, si elle est encore déplorable à l'égard des esclaves, elle est assez douce pour les vaincus. En somme la morale romaine fut donc guerrière puisqu'il est dit que tout était guerrier chez les Romains.

La culture intellectuelle se manifesta à Rome dans la continuation de la civilisation des Grecs et n'eut pas d'originalité propre. La domination romaine, arrivée à son apogée, amena une terrible déchéance morale étant donné le manque d'idéal et les énormes richesses dont jouissaient les Romains.

Le polythéisme devait voir le monothéisme lui succéder.

(1) Condorcet est, au contraire, un admirateur de l'épicurisme.

L'état métaphysique de la philosophie grecque lui avait porté une première atteinte, le développement de certaines sciences à l'état positif embryonnaire lui en porta une seconde et la tendance théologique s'effaça de plus en plus devant l'influence métaphysique.

L'esprit monothéiste sortit de la notion vague d'existence de lois naturelles, c'est-à-dire de la pratique des observations. Le passage de l'ancienne religion à la nouvelle marque une généralisation, de plus dans l'état théologique, tout comme le passage du fétichisme au polythéisme en avait marqué une. Le destin des polythéistes finit par se muer en Providence des monothéistes et les autres dieux polythéistes devinrent en s'effaçant les esclaves d'une volonté unique, c'est ainsi que l'esprit métaphysique amena le monothéisme. L'immensité de l'empire romain fut un facteur de l'avènement du monothéisme ; la multitude de cultes et de dieux fit sentir l'avantage qu'il y aurait à accepter un culte unique. Rome amena la séparation des pouvoirs par ses vastes conquêtes, le pouvoir temporel ne pouvant suffire à maintenir tous ces peuples agglomérés, il était nécessaire qu'un pouvoir spirituel, fondé sur un seul dieu, y contribuât. La nécessité d'une morale individuelle se faisait sentir aussi, afin d'unir encore plus ces peuples.

VI

Dans la phase monothéiste, seul le catholicisme sera examiné, car c'est lui qui régnait en Europe occidentale.

Le pouvoir spirituel se sépare, durant cette période, du pouvoir temporel et s'organise. Il importait de constituer un nouveau système, se basant sur la théorie et sur la pratique, c'est ce que fit le catholicisme en divisant les pouvoirs. Dans

l'ancien régime les prêtres étaient tentés de s'occuper beaucoup trop des fonctions sociales, délaissant leur rôle intellectuel et moral. Le monothéisme établit d'abord une morale distincte de la politique et l'introduisit par la suite dans celle-ci. Il acquit ainsi une double autorité. Le catholicisme tendit à rester indépendant et non soumis à la puissance des souverains, il lutta pour obtenir un idéal et eut surtout en vue de rester maître du choix des officiers de son culte. Cette exigence semble des plus naturelles, cependant ce fut ce pouvoir qui lui fut le premier enlevé.

Lorsque les deux pouvoirs sont séparés, le spirituel veut diriger l'éducation qui est une vie préparatoire, le temporel tend à gouverner l'action ou vie pratique, ce qui fait que malgré leur séparation, ces deux pouvoirs n'en continuent pas moins à avoir entre eux des rapports étroits. L'influence du pouvoir spirituel continua à s'exercer automatiquement dans la vie des hommes, l'influence morale du monothéisme prit ainsi une puissance qui se fit sentir de plus en plus dans la politique.

La morale populaire se développa aussi, la dignité devint une monnaie courante et chacun revendiqua le droit au respect attaché à la nature humaine. La hiérarchie sacerdotale continua à former une caste spéciale, mais cette caste fermée nécessita pour y entrer une supériorité morale et intellectuelle. La hiérarchie sacerdotale offrait ainsi, de par son choix, une supériorité évidente. Elle s'appuyait sur le principe des élections jusqu'ici inconnu et, renversant l'ordre des choses, faisait procéder au choix des supérieurs par les inférieurs. L'hérédité n'existait plus et le pape, par une logique suprême, était nommé par les prêtres les plus haut placés; aussi il y avait grande chance pour que le choix fait soit bon puisqu'il

se basait sur la sagesse et la capacité. Le clergé avait une éducation supérieure ayant pour base l'histoire de l'Eglise, recueil des notions utiles du passé. Les prêtres offraient ainsi des connaissances historiques universelles, alors que les souverains temporels ne connaissaient souvent que la généalogie de leur famille. Le monothéisme supprima le plus possible l'intervention surnaturelle et divine dans le domaine de la politique, intervention si chère au polythéisme. L'infailibilité du pape ne fut créée plus tard que pour essayer de couvrir le surnaturel qui subsistait encore et mettre ainsi fin, par décision papale, aux querelles qui auraient pu séparer les prêtres. Le maintien de la langue latine comme langue religieuse constitue aussi une des puissances du monothéisme, lui donne un caractère personnel et une véritable force. Le célibat ecclésiastique fut un bien pour la discipline sacerdotale, sans lui une hérédité se serait créée dans les familles de prêtres. La puissance temporelle des papes fut une nécessité de l'époque pour éviter la servitude de l'Eglise; si le monothéisme rechercha la séparation des pouvoirs, il lui fut impossible, dans son anneau central et suprême, de se séparer complètement du temporel. Les papes s'opposèrent à la formation d'une nation italienne, sacrifiant ainsi, pour leur sécurité, l'avenir politique d'un pays.

Le polythéisme laissait les foules dans l'ignorance, le catholicisme, au contraire, donnait aux croyants une instruction religieuse, car il sentait que là résidait sa force. La foi assure la force du clergé et la religion n'a de valeur que si le clergé a une supériorité intellectuelle et morale capable de diriger les fidèles. L'organisation du culte, au point de vue social, avait une grande valeur, car elle remplaçait les sacrifices barbares du polythéisme en contentant les foules

religieuses par un sacrifice non sanglant. Le catholicisme fut donc, à cette époque, un agent adoucissant des mœurs sanguinaires de la société et comme tel un agent du progrès.

Le caractère militaire du moyen âge était plus défensif qu'offensif. Le régime monothéiste se sentant parvenu à la puissance voulue, changea de façon d'agir et abandonna l'offensive pour se mettre sur la défensive. Chaque gardien d'une partie du pays finit par se donner des droits absolus sur cette partie et entretint lui-même une armée. Quand ce gardien était puissant, il cédait à ses meilleurs guerriers, une partie du territoire que ceux-ci administraient à leur tour et ce système tendait ainsi à former une division à l'infini. Le morcellement du pouvoir temporel permit d'éviter les guerres préjudiciables à l'influence spirituelle et favorables, au point de vue temporel, aux vainqueurs. La religion imposa même des intervalles entre les guerres et cela eut pu les tuer si l'Eglise eut toujours été écoutée, car l'esprit belliqueux ne peut somnoler, il faut qu'il s'exerce. Le catholicisme favorisa donc l'institution de la féodalité et l'on eut ce contraste bizarre d'une religion prêchant l'hérédité temporelle, alors qu'elle ne voulait pas de l'hérédité spirituelle. L'Eglise entreprit l'éducation de ces familles héréditaires, arriva à les améliorer et les poussa à manifester plus de douceur dans l'exercice de leur pouvoir.

Le catholicisme et le mahométisme remplacèrent l'esclavage par le servage. Le premier opéra simplement, il se plaça entre maîtres et esclaves, exigea des uns plus de douceur et d'affection, des autres plus de soumission. Du reste, l'esclavage ne s'imposait plus puisque l'esprit conquérant disparaissait peu à peu devant une défensive prudente, il n'y avait donc pas de raison de le conserver. La chevalerie fut l'insti-

tution la plus puissante qui servit à l'Eglise pour s'imposer au féodalisme. Une ramification de la chevalerie, érigée en ordre militaire pour les Croisades, devint même dangereuse ; aussi la papauté et la royauté finirent par s'unir contre les Templiers et mirent fin à leurs excès par un ignoble massacre.

Le système féodal marqua, grâce au catholicisme, une décadence de l'esprit militaire et comme tel, tendit à préparer la vie industrielle. Les peuples barbares, arrêtés par le féodalisme, se fixèrent, et passèrent de la vie nomade à la vie agricole et finirent par se soumettre au catholicisme. La guerre défensive, n'ayant plus de dangers à combattre, disparut ; l'organisation intérieure se ressentit de la restriction de l'élément militaire et la vie industrielle s'accrut. Chefs militaires et seigneurs devinrent de grands propriétaires ou des courtisans de l'autorité royale ; le servage, reste de l'esclavage, disparut et l'industrie put se développer. Voilà quels furent, au point de vue du progrès social, les résultats dûs à l'influence bienfaisante du monothéisme.

Son influence morale fut aussi appréciable, le monothéisme acheva la transformation de l'ancienne morale nationale en morale universelle. Il s'exerça donc sur de l'acquis mais il eut été incapable d'un commencement. Le mahométisme en est une preuve, il créa une morale noble mais celle-ci ne trouvant que peu d'éléments moraux pour s'exercer, ne put donner que de vagues résultats. Il importe de ne pas séparer, pour considérer le point de vue moral du moyen âge, la puissance temporelle de la puissance spirituelle. La force religieuse résida d'abord dans la crainte ou le désir de la vie future mais elle eut été susceptible de s'annihiler peu à peu par l'habitude. La confiance en la bonté divine et en l'absolution était souvent un encouragement au mal plutôt qu'une

défense. La vraie force morale de la religion demeura surtout dans la supériorité qu'elle donna à la morale sur la politique. Cette force usa trop de l'égoïsme pour conduire à l'altruisme, en promettant des récompenses ; la préoccupation du salut fut souvent ainsi le guide peu moral de cette moralité. Pourtant, bien qu'imparfaite, cette morale s'ingénia à montrer des préceptes de vie modèle souvent exagérés, mais tendant à établir une bonne moyenne. Le type idéal de l'homme eut sa représentation dans Jésus. Le catholicisme s'insurgea aussi contre les passions, élément anti-social ; ce seul fait explique les jeûnes et les contraintes qui tendirent à dompter les passions humaines. Ainsi les vertus personnelles, pratiquées jadis à un point de vue égoïste, passèrent à un point de vue social et altruiste. Le catholicisme défendit aussi le suicide, si injustement honoré sous le polythéisme ; en effet, sa pratique courante montre une différence de la vie personnelle et le peu de valeur qu'on attache, *a fortiori*, à celle d'autrui. La morale domestique dut beaucoup aussi à la religion : l'autorité du père fut consacrée, le rôle de l'épouse adouci, elle devint la véritable femme et cessa d'être l'esclave de jadis, de tout cela découla un grand bien-être pour les enfants.

Le polythéisme avait développé un patriotisme intensif, le monothéisme refréna les excès de celui-ci et créa un sentiment plus humanitaire et plus étendu grâce à la charité. Il en résulta une douceur dans les relations européennes, la guerre connut des lois moins sauvages, la charité créa des institutions destinées à adoucir les misères et les dons affluèrent. Le sentiment de continuité qui unit les siècles et les pays fut cultivé par le catholicisme, qui institua les commémorations ; ce qui, dans le polythéisme, s'appelait l'apothéose, devint la béatification. En résumé, le rôle du monothéisme, au point de vue moral, est immense.

L'esprit intellectuel, sommeillant au lendemain des invasions barbares, se réveilla à l'apogée de la puissance catholique. Il n'y a donc pas eu de tendance sectaire de la religion à comprimer et à restreindre provisoirement l'évolution intellectuelle. L'influence attribuée aux Arabes a été exagérée, le mahométisme est une religion copiée et appliquée à un peuple non préparé pour la recevoir. Les Arabes n'ont pas eu à consacrer leur activité intellectuelle à leur évolution, ils se sont adonnés tout de suite à l'étude, c'est pourquoi ils sont arrivés facilement à un degré élevé pour l'époque (1).

Le catholicisme laissa la tendance métaphysique s'appliquer à la morale et aux questions sociales; le moyen âge, si religieux, se mit à discuter la doctrine d'Aristote. Le monothéisme n'est pas fondé sur une base scientifique, puisqu'il introduit l'idée de Dieu, mais, au moyen âge, la science demandait surtout à se dégager des restes polythéistes, c'était donc un progrès pour elle d'arriver au monothéisme n'entraînant que la science s'attaquant à son dogme.

La chimie apparaît à cette époque et s'appuie sur l'alchimie, l'anatomie se libère, mathématiques et astronomie se développent. Les beaux-arts prennent, au moyen âge, un essor magnifique en aidant la religion. L'industrie, après la suppression du servage et le droit de commune, va de l'avant; elle a recours aux forces de la nature, utilise les moulins à vent et à eau. Le moyen âge ne fut donc pas l'époque désastreuse qu'on a l'habitude de juger. L'état théologique et militaire déclinait, sa chute découla du progrès qu'il avait préparé durant le moyen âge. Le catholicisme avait permis

(1) Auguste Comte se rapproche beaucoup, à ce sujet, de Turgot et non de Condorcet.

à un certain esprit positif de commencer à se développer chez les peuples cultivés, il avait donc eu un rôle utile, mais il eut été pernicieux s'il se fut prolongé plus. La division de la philosophie en philosophie naturelle, morale et sociale, amena le progrès de la première et la sépara de l'état théologique, alors que les deux autres restaient encore soumises à celui-ci. L'état métaphysique s'empara de la philosophie naturelle. L'esprit métaphysique avait agi lors des passages de l'état théologique par ses diverses périodes, il se substitua au théologique trop usé. La morale, encore dirigée par l'esprit théologique, ne faisait plus aucun progrès, le monothéisme stationnaire menaçait déjà de devenir rétrograde, aussi toute l'humanité aspira à un changement. De nouvelles invasions barbares n'étant plus à craindre, la centralisation des pouvoirs ne devait pas tarder à supprimer cette multitude de petits états, le servage aussi allait disparaître. Ces caractéristiques du moyen âge ne se sont du reste prolongées que dans les pays encore menacés : Pologne, Espagne; le moyen âge fut donc une période transitoire.

Le catholicisme eut une évolution lente, une prépondérance assez courte et une décadence rapide. Le catholicisme est donc contraire dans sa marche à la loi de longévité des sociétés, qui veut que l'évolution et la vie proprement dite, soient proportionnées. Tout tend donc à prouver que la doctrine catholique s'écroula devant la raison, mais que son organisation subsista. Voilà quel fut le premier état de l'humanité avec ses trois périodes : le fétichisme est une période de début, le polythéisme est la période la plus complète et la plus durable; enfin, le monothéisme est la forme la plus instable et la moins puissante de tout l'état théologique.

VII

L'âge métaphysique accompagne les premières lueurs de l'esprit positif et, bien qu'il y ait entre ces deux états une certaine coexistence, il convient de les examiner séparément.

La critique se fait de plus en plus sentir, l'esprit humain en arrive presque à nier tout systématiquement, cependant à côté de cela les sciences travaillent. L'état métaphysique fut indispensable à la marche de l'humanité; sans lui il serait impossible de s'expliquer la transition brusque de l'état théologique au scientifique. La politique ne progressa pas durant cette période transitoire et si l'ordre subsista, ce fut grâce aux restes théologiques. L'état métaphysique commença au début du ^{xiv}^e siècle et Boniface VIII marqua, dans le pouvoir spirituel, la fin de l'état théologique. La féodalité avait eu deux buts: la lutte contre l'invasion des peuples polythéistes du Nord et la lutte contre l'invasion du peuple monothéiste arabe. La première fut relativement facile, le catholicisme agissant par la conversion, apporta son aide, mais la seconde fut longue, étant la lutte de deux monothéismes irréductibles. Les croisades contribuèrent à arrêter le mahométisme et aussi à rapprocher les peuples européens. Quoi qu'il en soit, le début du ^{xiv}^e siècle mit fin réellement aux dangers des invasions et l'esprit militaire, jusqu'ici si utile, devint gênant.

L'état révolutionnaire ou métaphysique se divisa en deux parties: la première comprend les ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, dans celle-ci la critique seule agit; la seconde partie englobe les ^{xvi}^e, ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles et montre la désorganisation s'accroissant de plus en plus. La féodalité, n'ayant plus de

but, agonise durant les ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles. Les pouvoirs spirituel et temporel tendant à se séparer complètement, étant donné les excès de l'un et de l'autre et l'anarchie qui y règne, ne peuvent plus s'accorder. La papauté entra en lutte avec les clergés de chaque pays, sa centralisation excessive blessant les sentiments nationaux; le catholicisme tendit ainsi à se morceler en églises nationales. Dans le pouvoir temporel, la lutte entre la royauté et les seigneurs amena la victoire de la royauté. Il serait exagéré de voir dans le moyen âge les éléments suffisants pour amener une réorganisation complète et se passer de la philosophie critique. Les deux ont eu leur part, mais l'une sans l'autre n'eurent pas conduit au même résultat et il fut nécessaire à un certain degré d'avancement de cette décomposition, d'ordonner la suite et de préparer la réorganisation politique, ce fut le rôle de la philosophie critique.

La critique est sortie du monothéisme lui-même, celui-ci cultive l'esprit de discussion, étant donné qu'en dehors du dogme initial les détails ne sont pas spécifiés. Catholicisme et mahométisme autorisent tous deux cet esprit de discussion, de même le protestantisme sera basé sur le libre examen. Le droit de critique se développera dans la lutte entre papes et rois, entre papes et églises nationales; peu à peu il englobera toutes les questions et comme il avait tué la discipline catholique, sa hiérarchie et enfin son dogme, il tuera l'organisation sociale.

La période révolutionnaire se divisa en deux parties, la première est le protestantisme dans toutes ses formes, qui tend à détruire la hiérarchie catholique et veut réformer le christianisme. La seconde est l'ensemble des projets de déisme de la philosophie des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, le droit

d'examen est sans limite, la réorganisation politique tend à aboutir à l'anarchie.

Le droit de libre examen fut à l'origine humble pour être accepté, puis prit peu à peu de l'autorité et ne connut plus de bornes. Deux classes travaillèrent à la transformation de la politique : les métaphysiciens découlant du catholicisme pour l'ordre spirituel, les légistes découlant de la féodalité pour l'ordre temporel. La France fut le centre le plus ardent d'extension de ces deux classes, la première s'empara des universités, la seconde se pavana dans les parlements. Les métaphysiciens tentèrent de tout dominer et la scolastique, dès le ^{xii}^e siècle, se fit arrogante. Dirigeant l'instruction, la scolastique étendit la critique à tous les ordres de culture intellectuelle. Quant aux légistes, ils furent à l'origine rétribués par la puissance féodale et hostiles au catholicisme. Les légistes du moyen âge ne ressemblent pas à ceux de l'antiquité ; jadis c'était une fonction passagère, au moyen âge cela devint une profession. Les croisades aidèrent au développement de la puissance des légistes en éloignant les seigneurs, qui leur confièrent la garde de leurs intérêts.

Le pouvoir spirituel se désorganisa en deux étapes : la lutte des rois contre les papes, et celle des églises nationales contre la papauté ; Avignon fut la première défaite du spirituel. La deuxième lutte au ^{xv}^e siècle, vit au concile de Constance, l'hostilité des églises nationales contre la papauté, se manifester. Les rois en s'acharnant contre la papauté allèrent coontre leurs intérêts, tuant, au point de vue intellectuel et moral, ce que celle-ci avait de bon ; quant aux clergés nationaux, de plus en plus affranchis de la tutelle du pape, ils s'avilirent. La papauté, par sa tendance à l'italianisation, dégénéra de plus en plus, et c'est ainsi qu'elle fut elle-même une

des causes de sa déchéance spirituelle à cette époque-là. Le protestantisme peut donc être déchargé de l'accusation qu'on a coutume de porter sur lui, il est le résultat de cette déchéance déjà accomplie lors de son apparition et il n'en est pas la cause, c'est du reste aussi l'avis de Condorcet. Cette désorganisation fut sensible pour l'Europe, les guerres redoublèrent. Une lutte de cent ans éclata entre la France et l'Angleterre. La puissance papale était presque morte, alors qu'il aurait été nécessaire qu'elle soit influente. De même que le féodalisme n'ayant plus de raison d'être avait décidé sa ruine, en cherchant un but dans les conquêtes, de même les guerres continuelles, soutenues par des armées permanentes, marquèrent le début du déclin de l'autorité royale. En France, le pouvoir central avait fini par absorber les pouvoirs régionaux de la féodalité et c'était là la façon la plus logique d'en finir.

La période protestante fut donc une conséquence de la décadence catholique et où elle ne domina pas, les schismes s'en chargèrent en rattachant la puissance spirituelle à la puissance temporelle. On put dire que si l'humanité connut un état métaphysique ou révolutionnaire, ce fut avec la tacite autorisation des rois, de la noblesse, du pape et du clergé. Le luthérianisme fut une simple énonciation d'un état déjà accompli, dogme, hiérarchie changèrent peu, mais la discipline catholique disparut par la suppression du célibat des prêtres et par la suppression de la confession. Déjà les rois étaient les véritables maîtres du catholicisme, l'apparition du luthérianisme et du calvinisme renforça encore cet état de choses. Le catholicisme eut peur et se livra à la royauté, seule capable de le défendre; cette liaison étroite devait amener leur chute commune. Le catholicisme, par son alliance, perdit ainsi tout droit de remontrance à l'égard de la royauté, celle-ci

épousa les défauts du catholicisme et se rendit de plus en plus impopulaire.

Tout ne fut plus qu'une lutte entre le décadent et le progressif, cependant les savants et des hommes de mérite se montrèrent encore à partir du xvi^e siècle. Bossuet défendit la religion de l'époque et encensa Louis XIV, ainsi l'état pernicieux du siècle influa même sur les grands hommes. Le protestantisme présenta dans les pays où il domina les mêmes défauts que le catholicisme et chercha aussi à augmenter sa puissance en restant rétrograde. Il s'allia à la royauté, tel est le cas de l'Angleterre. Le protestantisme ne donna pas à la raison toute satisfaction, il l'éveilla par le libre examen et la laissa mécontente en ne la poussant pas plus loin; de même dans la politique, il finit par devenir une réforme illusoire, son influence fut donc, tout comme celle du catholicisme, aussi pernicieuse au point de vue temporel qu'au point de vue spirituel. La philosophie protestante arriva à reconnaître aux femmes ce que jamais le catholicisme n'avait reconnu: le droit politique d'être reine; ce droit a une grande importance, surtout si l'on songe que la royauté était dans les pays protestants une sorte de direction de la religion et le roi une sorte de pape protestant.

L'aristocratie en Angleterre et la noblesse en France, après avoir été combattues et vaincues par la royauté, se virent ensuite protégées par celle-ci; n'ayant plus à les craindre, la royauté s'en fit un appui. Les rois, pour la plupart incapables de jouer leur rôle, firent l'aveu de leur incapacité en se faisant seconder par des ministres. Jadis les rois plaçaient surtout leur honneur dans le commandement des armées, plus tard ils n'en eurent même plus le courage. L'apparition des

ministres et la renonciation des rois au commandement militaire accentuent encore plus la chute de l'esprit militaire.

La diplomatie, née au lendemain du moyen âge, tendit à occuper une place de plus en plus importante. Les membres de la diplomatie furent, à l'origine, des prêtres qui trouvaient dans ce rôle le prolongement de leurs anciennes fonctions, puis cette classe finit par se recruter dans la noblesse. Les diplomates furent les gens les plus affranchis de l'époque et finirent par faire de l'élément militaire le jouet de leurs projets, renversant ainsi l'état de choses de jadis, qui faisait des négociations le supplément de l'agent militaire. La diplomatie eut en vue d'établir un équilibre entre l'Europe catholique et l'Europe protestante.

L'action critique du protestantisme s'étendit avec moins d'ampleur chez les peuples catholiques, toutefois le catholicisme dut accepter, au nom de la foi catholique bien entendu, le principe du libre examen. Le protestantisme se divisa en nombreuses sectes, qui peuvent se grouper en trois types principaux se rapportant à la décadence de la discipline, de la hiérarchie et enfin du dogme catholique. Le luthérianisme modifia à peine le dogme, respecta la hiérarchie, asservit le clergé politiquement, ce fut une religion d'Etat. Le calvinisme ajouta la chute de la hiérarchie, qui faisait l'unité du catholicisme, il n'apporta que peu de modification au dogme ; c'est une religion oppositionniste, peu durable, mais moins servile que le luthérianisme. Le socinianisme supprima les principales croyances du dogme et cet excès s'explique par son origine italienne, qui le poussa à passer d'un excès à l'excès contraire. De lui, dérive le presbytérianisme, toutes les autres sectes sont issues de l'un des types ci-dessus ; il est bon de noter la protestation de toutes les sectes contre les

guerres et l'esprit guerrier. Le protestantisme fut une cause de révolution, il amena l'affranchissement de la Hollande ; la révolution anglaise, avec Cromwell, un protestant, est aussi un de ses résultats. Enfin, une troisième révolution, celle de l'Amérique eut lieu, c'est une reproduction de la révolution hollandaise.

Le protestantisme commit plusieurs erreurs, tout d'abord en réunissant le pouvoir spirituel au pouvoir temporel : concentration qui est due aux conceptions métaphysiques. En réalité cette erreur n'a pas été créée par le protestantisme, il a continué seulement à la propager. Cette erreur tendit aussi à envahir le catholicisme à cette époque-là, il se laissa asservir par la royauté. Le protestantisme a créé aussi des erreurs morales ; le libre examen n'a laissé de la morale que ce qui était vraiment doublé du caractère d'évidence et ce reste serait même tombé, si la nature de l'homme et ses habitudes de travail déjà fortes ne s'étaient interposées. Quant à la morale catholique, elle ordonnait aux faibles la soumission aux puissants, cela s'explique par la servitude royale que subissait cette religion. L'institution du divorce et la moins grande sévérité pour les relations incestes nuisirent à la morale sociale. Luther alla même jusqu'à tolérer la bigamie d'un prince allemand. Le catholicisme n'exagéra pas tant, mais par son impuissance aboutit à peu près au même résultat ; il toléra la critique du mariage et contribua ainsi à le restreindre.

L'esprit humain avait déjà connu jadis le désir de s'émanciper totalement d'idées théologiques et la philosophie d'Aristote avait même été accusée plus tard de revêtir un certain caractère d'athéisme. La scolastique ne fit que diriger les esprits curieux vers cette société négative, mais la philosophie

négative date vraiment du milieu du xvii^e siècle et s'est propagée pendant le siècle suivant. L'esprit positif qui déjà se manifestait et tendait à s'appuyer sur la métaphysique pour détruire la théologie, aida la philosophie négative. La philosophie cartésienne, en faisant appel à la raison, fut aussi un élément d'émancipation pour les savants. Enfin, les persécutions religieuses combattirent les religions et leur enlevèrent des fidèles; Galilée persécuté arriva à convaincre plus de gens qu'il n'en eût convaincu autrement.

VIII

La philosophie négative a deux buts : attaquer les croyances religieuses et plus tard tuer le pouvoir temporel. En premier lieu, elle s'occupa de l'émancipation de l'esprit. Le mouvement philosophique prit naissance au xvii^e siècle dans les pays protestants, étant donné la plus grande liberté de penser qui y régnait. Hobbes s'attaqua à toutes les croyances de l'état théologique, Spinoza, par son audacieuse métaphysique, s'appuyant sur Descartes, émancipa les esprits. On accusa la philosophie de Hobbes d'athéisme, parce qu'elle remplaçait le créateur par l'entité générale, la Nature. Cet athéisme métaphysique n'est cependant qu'une copie de la religion, cachée sous des mots et il y a là plutôt le pressentiment d'un retour au fétichisme que celui d'arriver déjà à des interprétations positives.

La doctrine critique créa la morale métaphysique de l'intérêt personnel; l'égoïsme découla ainsi du procédé métaphysique, qui recherche en tout une unité factice. Cet égoïsme prit du reste aussi naissance dans la morale religieuse, grâce à l'idée du salut. La philosophie négative accepta la liaison

des pouvoirs temporel et spirituel, du moins chez Hobbes ; Voltaire n'alla pas jusque-là, car il entrevoyait le caractère provisoire de cette liaison. La philosophie négative parut suspecte dans les pays protestants, le caractère commun des sectes protestantes est de croire qu'en dehors de leur secte, on ne peut pas faire mieux. Au contraire, dans les pays catholiques, la France en tête, cette philosophie fut mieux accueillie, étant regardée comme un agent libérateur.

Un mouvement esthétique et littéraire se développa au xvii^e siècle et, étant donné le peu de préoccupation qu'on avait alors pour la religion, il attira d'autant plus l'attention des esprits. Avec l'apparition de la philosophie négative en France, naquit la classe des littérateurs ; celle-ci tendra plus tard à diriger la politique.

Voltaire transforma l'athéisme de Hobbes en déisme, celui-ci put être accepté plus facilement que ne l'aurait été l'athéisme trop excessif. Ce déisme ne pouvait servir à aucune réorganisation, mais en s'appuyant sur un principe religieux, il pouvait servir à tuer la religion. Au xviii^e siècle, l'idée d'Helvétius, sur l'égalité des intelligences, mérite d'être relevée, car c'est sur elle que l'on appuya le principe du libre examen, l'égalité sociale, la souveraineté du peuple. Cette théorie s'explique par une erreur métaphysique, elle rapporte l'intelligence aux sens, or ceux-ci varient trop peu chez chaque personne pour amener une véritable inégalité, de plus les sens se compensent les uns les autres. Une école politique prépara la révolution française en combattant la force temporelle. Rousseau s'appuya sur les passions, alors que Voltaire s'était appuyé sur l'intelligence ; l'œuvre de Rousseau fut nécessaire en son temps, car le pouvoir temporel abusait de plus en plus de sa puissance. Montesquieu proposa une simple

réforme, une constitution dans le genre de la constitution anglaise ; mais cela n'eut pu suffire et l'école anarchiste de Rousseau allait enfin mettre le comble à la mesure. Les économistes eurent aussi leur part dans cette réforme puissante en montrant aux gouvernements leurs aptitudes au point de vue industriel et commercial. Ils allèrent même jusqu'à conseiller la suppression de toute morale, de tout encouragement aux sciences et aux arts.

En résumé, la philosophie négative a accompli le désarroi intellectuel et moral et a souvent confié à l'incapacité le soin de traiter les questions délicates ; l'école voltairienne s'appuyait sur l'intelligence, l'école de Rousseau sur les passions. La tendance à méconnaître le moyen âge s'accrut, quant à la tendance philosophique à une théocratie, elle apparaît toujours plus forte ; commencée sous le protestantisme, elle était contenue par la suprématie temporelle, sous l'école de Voltaire par le respect de la puissance royale, mais sous l'école de Rousseau elle n'eut plus de retenue, en voulant lier les pouvoirs politique et moral, donnant ainsi un pouvoir sans bornes à la philosophie.

Tout tend donc à prouver que la philosophie métaphysique ne peut être que provisoire, puisqu'elle se contente de détruire et ne réorganise rien. A la sortie de cette période métaphysique, le système théologique et militaire est agonisant et c'est tout juste si la puissance temporelle arrive à se soutenir. Il convient maintenant d'examiner le dernier état de l'humanité dans la marche du progrès : l'état positif.

IX

Le moyen âge tendait à désorganiser le régime théologique, mais aussi à préparer un nouvel état de choses, il faut donc étudier à quel point de vue il prépara l'état positif. Le moyen âge dura réellement cinq siècles; l'industrie prit durant cette époque une grande expansion; le commerce, grâce à la boussole et aux armes à feu notamment, devint conséquent; les belles-lettres se développèrent, les arts aussi, la chimie et l'astronomie prirent leur essor, l'anatomie se perfectionna et c'est ainsi que le début du xiv^e siècle annonça la réorganisation. La puissance catholique et féodale périclita dès qu'elle devint inutile, toute l'activité retomba sur les mouvements industriel, esthétique et scientifique.

La réorganisation comporta donc quatre évolutions parallèles propres à l'âge de la spécialité et cette spécialité opéra selon la complication du domaine des professions et suivant leur utilité courante, ce qui rappelle, au point de vue de la complexité, le principe de la classification des sciences. Les spécialités se divisent en domaine du temporel et du spirituel, autrement dit distinction entre la vie active et la vie spéculative. La vie active comporte le développement industriel, la vie spéculative, le développement esthétique ou poétique et le développement scientifique ou philosophique. Le premier correspond au bon en tant qu'utile, le second au beau en tant qu'idéal, le troisième au vrai en tant qu'expérimental. A ces trois catégories se rattache depuis le xiv^e siècle la scission de la troisième classe en scientifique et en philosophique, scission il est vrai appelée à disparaître, mais cependant réelle. Ces quatre évolutions diverses marchent ensemble,

mais la scientifique et l'industrielle ont surtout de multiples et constants rapports ; quant au développement esthétique, il succède, de par sa nature, à l'industriel et prépare les autres.

Le développement industriel marque la différence principale entre l'antiquité et la civilisation actuelle, c'est la victoire définitive de la civilisation sur l'état militaire. L'industrie voisine dans ses raffinements le développement esthétique, c'est elle aussi qui amena l'essor du scientifique et changea l'esprit philosophique, sa place est donc bien à la tête de tout. Quel est maintenant le rapport entre les développements esthétique et scientifique ? En Allemagne, le second précède le premier, mais c'est exceptionnel et dans le reste de l'Europe occidentale, le contraire s'est présenté. Sous l'antiquité, par contre, la théologie avait donné naissance à la science, puis celle-ci seulement à l'art ; quant à l'industrie, l'esclavage empêchait son apparition.

L'élément industriel se fit jour sous l'influence de plusieurs causes. L'esclavage avait été remplacé par le servage et le système offensif par le système défensif, si bien que la population agricole joua tout de suite un grand rôle et acquit de nombreux droits. L'industrie en se développant contribua plus que les communes à l'abolition du servage devenu inutile, puisque le danger militaire n'existait plus, l'homme du peuple fut alors naturellement porté au travail. Les Romains avaient jadis inauguré l'affranchissement, mais étant donné la multitude d'esclaves, un petit nombre en bénéficiait ; le moyen âge donna plus facilement la liberté aux serfs en diminuant le nombre des chefs ou en accordant le droit de rachat. Le catholicisme n'avait établi qu'une seule religion pour serfs et seigneurs, d'où un point de contact : en prêchant la bonté et la charité il avait indiqué aux seconds ce qu'ils avaient à

faire à l'égard des premiers. L'affranchissement devint collectif, s'étendit, grâce au catholicisme, à toute une ville et provoqua à son tour une réaction dans la population agricole. Les villes arrivèrent plus facilement à se libérer que les campagnes; le nombre plus réduit des artisans de chaque métier, leur rapprochement, leur liberté plus grande en furent les causes. Pour ces raisons, l'industrie commerciale s'émancipa plus vite que la manufacturière et c'est ainsi que le commerce le plus abstrait, celui de l'argent, fut le premier libéré.

Les communes libérées peu après les villes, marquent aussi le passage de la libération individuelle à la libération collective. Le clergé favorisa ce mouvement et y gagna la puissance due à la reconnaissance, les guerres aidèrent aussi ces émancipations; de Charles Martel à la conquête de l'Angleterre par les Normands, s'effectua l'émancipation individuelle, et sous les croisades l'émancipation collective. De tels modes d'affranchissement ne se produisirent du reste jamais ailleurs que sous le monothéisme catholique et sous le régime féodal.

Maintenant que l'élément industriel est lié à ce qui précède, il convient de l'examiner dans ses qualités et ses défauts, car il amorça le début de l'âge positif, c'est-à-dire de l'existence pratique. La vie industrielle éleva l'homme au point de vue intellectuel et moral et tendit à créer une vive sympathie collective. Son influence sur la famille fut très grande et les joies du foyer domestique ne furent plus réservées seulement aux riches; l'industrie a mis le père à sa place, a laissé la mère au foyer et les enfants en ont profité. Au point de vue social, l'avantage n'a pas été moins grand, les castes ont été fortement combattues par les richesses acquises par le travail. Les échanges se firent de façon moins farouche

et surtout plus équitable ; la suppression ou l'attribution du travail devint un élément puissant dont les gouvernements tirèrent parti pour agir sur les peuples. Au point de vue international, l'industrie a resserré les relations des peuples et ainsi a contribué à raréfier les guerres. Spécialisation et liberté, voilà quels sont les deux attributs indispensables à l'industrie. Elle a créé la liberté en occupant les peuples, les éloignant des discussions politiques stériles et leur donnant ainsi une indépendance précieuse. Les corporations, qui plus tard tendirent à devenir oppressives, avaient été, à l'origine, créées dans le but de favoriser la sécurité du travail et pour éviter surtout le changement constant de professions des mauvais ouvriers.

Le catholicisme aida l'industrie, car il y vit un antagonisme politique à cultiver, mais cette aide tendit ensuite à lui nuire et la morale chrétienne prêcha contre les fortunes qui découlaient de l'industrie, aussi les ouvriers préférèrent bientôt la puissance temporelle. Les nobles se firent aimer par leurs dépenses, procurant du travail à l'industrie. A l'origine, ce fut uniquement la classe noble qui utilisa les produits puis, avec le développement du travail, les produits allèrent à la masse des hommes. L'appât de la richesse dont jouissaient les nobles, tendit à stimuler le travail de l'artisan et ainsi à fortifier l'industrie.

Le mouvement industriel se divise, durant les siècles, en trois phases. Durant la première, qui est celle de la décomposition du régime catholique et féodal et de la formation du pouvoir royal, l'industrie prend un essor rapide, soutenue par la noblesse et le clergé contre le roi et soutenue aussi par celui-ci contre les deux premiers. L'industrie fit un grand tort au clergé en amenant l'aisance et en tuant la popularité

que procuraient jadis les charités du clergé. L'industrie va toujours du côté qui se présente comme devant dominer, c'est pourquoi, dès l'origine, elle se dirigea de préférence vers le pouvoir royal. Celui-ci, très faible à l'origine, acquit la sympathie des classes ouvrières en leur demandant leur appui. La création des postes, par la royauté, aida l'industrie dans ses rapports nationaux et même internationaux. Trois inventions, boussole, armes à feu, imprimerie, déjà anciennes, donnèrent seulement tout leur appui. Durant la seconde phase de l'évolution industrielle, c'est-à-dire pendant le développement du protestantisme, l'industrie se régularisa ; la guerre étant encore le but principal des gouvernements, ceux-ci favorisèrent le développement industriel, appui de la puissance militaire. Le catholicisme étant devenu rebelle à l'industrie, celle-ci s'en ressentit où cette religion était florissante, par contre où le protestantisme existait, l'industrie put prendre son essor, grâce à l'action négative de ce dernier. Le système colonial contribua à étendre aussi l'expansion industrielle. Pendant la troisième phase, qui s'étendit de la révocation de l'Edit de Nantes à la révolution française, apparurent les guerres commerciales et la subordination de l'élément militaire à l'industrie ; cet asservissement du régime militaire amena un progrès et prouva la supériorité industrielle. Les guerres commerciales du XVIII^e siècle découlèrent du système colonial et ces guerres favorisèrent plutôt les nations protestantes. Dans cette phase, l'industrie servit plus que jamais la vie pratique, la carrière militaire ne fut plus que le propre des natures dépourvues d'aptitudes et paresseuses. Le système de Law prouva que la noblesse inactive était aussi disposée à profiter des capitaux que toute autre classe et que son prestige n'était pas mérité. En Angleterre,

l'avilissement de la noblesse apparut moins, car elle s'était toujours intéressée au mouvement industriel. La science et l'industrie commencèrent à se lier étroitement et à s'aider : l'art de la navigation et la médecine furent leurs premiers liens, puis, peu à peu, les sciences, telles que la chimie, la physique, la mécanique formèrent de nouveaux liens. L'industrie acquit un caractère philosophique par la maîtrise de l'homme sur la nature : l'invention de la machine à vapeur et celle des aérostats montrèrent la puissance humaine.

En résumé, dans la première période, l'évolution industrielle a été spontanée et favorisée par deux pouvoirs rivaux ; dans la seconde, elle a été encouragée par les gouvernements, qui y voyaient une puissance politique ; enfin, dans la troisième, elle a dominé la politique et a asservi la guerre.

L'évolution esthétique se rapproche beaucoup de la précédente. Les beaux-arts étaient très développés au moyen âge et ils l'auraient été encore beaucoup plus si cette époque avait été plus stable. Le catholicisme favorisa cette évolution en donnant un débouché aux beaux-arts. Le monothéisme catholique devint une copie de l'art, propre jadis au polythéisme grec et romain. La chevalerie fut le point de départ de l'évolution esthétique, les croisades en furent le point culminant et l'enthousiasme pour le beau se répandit. Les langues se perfectionnèrent, la poésie apparut et aida à son tour à la formation des langues nationales. Le moyen âge s'occupa peu des anciens chefs-d'œuvre, de sorte qu'il acquit une originalité, mais dès que le catholicisme commença à baisser, on retourna à l'antiquité. La littérature ancienne fut fouillée pour servir à combattre la religion. Spontanéité et originalité, voilà quelles sont les deux qualités du mouvement esthétique du moyen âge.

Le moyen âge était un régime transitoire, c'est ce qui explique que le développement esthétique n'alla pas plus loin et cela tient surtout à l'instabilité de l'état social. L'évolution esthétique du moyen âge alla du v^e au xiii^e siècle et se divisa en trois périodes. La première s'étendit jusqu'au vii^e siècle, ce fut une période de stabilisation, la seconde jusqu'au x^e siècle inclus, ce fut le règne du régime féodal et catholique ainsi que des guerres défensives; enfin la troisième période fut l'époque de splendeur et de défense du catholicisme contre le mahométisme. Dans l'évolution industrielle, ces périodes correspondent: la première à la substitution du servage à l'esclavage, la seconde à l'émancipation des classes urbaines, la troisième au mouvement industriel des villes et à l'abolition de la servitude morale. Dans l'évolution esthétique, la première est une période de préparation d'un nouveau régime, apte à favoriser l'évolution artistique, la seconde est l'application esthétique à la formation des langues, enfin la troisième est le développement selon la nature, des civilisations.

L'industrie avait donné l'activité, l'aisance et la sécurité, de là l'éveil des facultés esthétiques, transition entre la vie active et la vie spéculative, c'est-à-dire entre le développement industriel et le développement scientifique et philosophique. L'activité esthétique accorda à la vie la gaieté et rompit la monotonie et l'avidité qui découlaient de l'activité industrielle poussée à l'excès; elle donna aussi à l'esprit une tendance désintéressée et développa les sentiments. L'activité esthétique sera toujours mieux accueillie par les foules que l'activité scientifique et philosophique par exemple, de plus l'influence des arts est un sérieux empêchement à la vie purement matérielle.

Les arts n'avaient d'abord reproduit que des sujets reli-

gieux ou guerriers, c'est-à-dire des sujets dont le motif tendait de plus en plus à disparaître et nuisait ainsi aux efforts artistiques. Plus tard, l'art fut cultivé pour l'art, il alla plus au cœur des humbles, se fit critique et, changeant de rôle, lutta contre le catholicisme. Le développement esthétique servit à rapprocher les nations européennes et les arts nationaux tendirent à devenir internationaux. La poésie lue dans la langue nationale favorisa la propagation de celle-ci.

Le mouvement esthétique fut, à partir du xiv^e siècle, soumis à trois périodes, tout comme l'avait été le mouvement industriel ; il fut spontané à l'origine, stimulé ensuite, puis enfin lié à la politique. L'œuvre de Dante caractérise par sa spontanéité la première période, la critique opposa la métaphysique à la religion et il y a déjà là un antagonisme entre le mouvement esthétique et la religion. La seconde période vit les arts encouragés par les gouvernements ; les papes furent surtout des Mécènes des arts, quant aux rois, leur intérêt les poussa aussi à aider ce mouvement. Corneille fut le type du tragédien asservi à la direction donnée par la monarchie et puisa dans l'antiquité. En Angleterre, par contre, l'aristocratie triomphante poussa la tragédie vers l'étude des sujets du moyen âge. La troisième période donna encore une plus grande puissance au mouvement esthétique, les encouragements furent dûs désormais à la popularité des arts et ceux-ci apparurent nécessaires et naturels. Les poètes et les artistes acquirent une grande indépendance, leur situation matérielle devenant plus stable. L'indépendance des artistes amena cependant un changement : l'imitation de l'antiquité disparut. L'art devint de plus en plus critique sous l'influence du développement philosophique et de Voltaire.

Le développement scientifique fut à l'origine favorisé par

le catholicisme, dont le clergé très instruit cultivait les sciences. La scolastique amena au pouvoir l'esprit métaphysique, les entités secondaires, sous l'empire de l'entité générale la Nature, montrèrent aux hommes qu'il existait une vaste dépendance scientifique et logique entre toutes les connaissances. L'astrologie et l'alchimie furent souvent regardées comme des restes des croyances fétichistes et polythéistes dominées par l'état métaphysique; il n'en est rien cependant, elles marquent au contraire un vaste progrès. L'astrologie, bien qu'encore théologique, entrevoyait déjà des lois et cherchait à lier, de façon erronée il est vrai, tout un système. L'alchimie cherchait la composition et la décomposition des corps, la transmutation des métaux ne peut donc pas surprendre puisqu'on ignorait qu'on avait affaire à des corps simples; il y avait donc déjà tendance à tout soumettre à des lois d'analyse et de synthèse. Voilà quel était, de façon générale, le mouvement scientifique au début du xiv^e siècle. Ce mouvement se divisa en trois périodes, la première marque la spontanéité de la science et découle du moyen âge en s'appuyant sur des esprits créés par l'astrologie et l'alchimie. La naissance de l'algèbre et de la trigonométrie sont les deux points importants de cette époque. La deuxième période est très importante, les pouvoirs commencent à s'intéresser à la science, qui prend deux directions principales, d'une part la voie vraiment scientifique caractérisée par les progrès des mathématiques et de l'astronomie, et d'autre part la voie philosophique caractérisée par la lutte de la science avec les philosophies théologique et métaphysique. Ces deux philosophies se virent en danger, Galilée en fut victime. On lui doit les études sur la pesanteur. La biologie étendit ses connaissances sur la circulation, partout l'esprit positif mon-

tre sa puissance et le fait que le mouvement de la terre est admis à la fin de cette période prouve que la science triomphe. Enfin la troisième période voit le développement scientifique se propager, les gouvernements sentent qu'il est de leur devoir de le protéger. Les mathématiques se perfectionnent, la physique ajoute à son domaine la chaleur et l'électricité, l'astronomie est presque entièrement constituée, la chimie prend de l'ampleur grâce aux travaux de Lavoisier, la biologie devient une science et les œuvres de Buffon apparaissent comme un premier et vaste ouvrage encyclopédique de cette science. Voilà, dépeint rapidement, le mouvement positif des sciences du ^{xiv}^e siècle à la révolution.

La lutte des réalistes et des nominalistes fit triompher le nominalisme et c'est de là que date la condamnation de l'état métaphysique en philosophie et le présage de l'avènement de l'état positif. Durant la première période, la métaphysique avait excité le pouvoir temporel contre le catholicisme et la science s'était enfermée dans l'astrologie et l'alchimie; étant donné leur différence, métaphysique et science n'avaient donc pas eu l'occasion de se mesurer. Dans la seconde période, il n'en fut pas de même, elles entrèrent en conflit, la première toute puissante gênant la seconde; la lutte commença, Bacon en Angleterre, Galilée en Italie et Descartes en France prirent parti pour la science. L'esprit humain fut donc partagé entre la philosophie métaphysique et la philosophie positive jusqu'au moment où chimie et biologie devinrent réellement des sciences. La métaphysique ne détint bientôt plus que l'étude de l'homme mortel et de la société; l'impossibilité apparente d'arriver à rendre cette étude scientifique lui donnait un véritable domaine. La troisième période continua l'œuvre de la précédente; la notion du progrès commença

à être étudiée et sortit de l'évolution incessante des sciences. Pascal la fit découler des mathématiques, mais c'était encore trop particulier. On avait eu, jusqu'à cette époque, tendance à regarder le moyen âge comme rétrograde, ce fut à Fontenelle que revint le premier le mérite d'avoir lutté contre cette idée et ce fut lui qui lui donna la place qu'il mérite. Turgot, économiste célèbre, créa la théorie de la perfectibilité indéfinie, laquelle servit ensuite à Condorcet pour son « Esquisse ». Il est intéressant de relever en passant cette appréciation, qui tend à donner Turgot comme précurseur de Condorcet et qui rattache ainsi plus facilement Comte à Turgot. Sémerie plus tard se basera sur cette appréciation favorable que Comte donne de l'économiste et non du philosophe Turgot, pour affirmer que ce dernier a été suffisamment récompensé par Comte et qu'il n'était pas nécessaire de le nommer en plus comme précurseur de la loi des trois états.

En résumé, les quatre développements industriel, esthétique, scientifique et philosophique du moyen âge à la révolution, ne constituent en somme qu'une préparation, c'est l'âge de la spécialité plus ou moins prononcée, et le caractère essentiel de toute cette période, c'est la domination de l'esprit de détail sur l'esprit d'ensemble. Le développement industriel est dû surtout aux villes, peu à l'agriculture encore très arriérée. L'industrie avait fécondé l'individualisme et la spécialité, d'où retard du développement moral sur le développement matériel ; le manque de droits et de devoirs, l'altruisme absent, voilà la faiblesse excessive de la morale de l'époque. De plus, si l'industrie tend à créer des machines multiples et diverses, il peut en découler aussi un emploi moins important d'ouvriers et ainsi une gêne matérielle. Dans l'évolution esthétique, les arts sans but, en attendent un et demeurent

plongés dans un état de stagnation. Quant à la philosophie, sa situation dérisoire appelle l'avènement du règne positif. La science ne doit plus se cantonner dans la spécialité, il faut maintenant qu'elle prenne toute son expansion. Ainsi les quatre développements qui se manifestèrent du xiv^e siècle à la révolution, marquèrent une recomposition partielle qui, doublant le mouvement de décomposition de l'ancien régime, prépara l'apparition d'un régime nouveau et permit à la révolution française de faire table rase du passé; ce mouvement de régénération est donc un état antépositif et déjà postmétaphysicien.

Trois grands événements ont fait pressentir la révolution, en premier lieu l'abolition des Jésuites, marquant la condamnation définitive de l'ancien régime, en second lieu l'échec des réformes du ministère Turgot, en troisième lieu la révolution américaine, qui fut un signe précurseur. La révolution avait pour but de tout rénover, mais il lui manquait une doctrine. A défaut de mieux, elle usa de la doctrine critique de l'époque précédente et cela ne la conduisit qu'à un remaniement des autorités; un essai constitutionnel qui ne réussissait pas, était, par l'esprit métaphysique, remplacé par un autre et c'est ainsi que plusieurs essais se succédèrent.

Il y a deux périodes dans la révolution, la première est préparatoire, l'autre caractéristique. A l'origine, on crut pouvoir concilier la royauté avec le nouvel ordre des choses et il y a dans cette période moins de traces métaphysiques que dans celle qui suivra. On crut avoir trouvé une situation définitive, alors qu'elle n'était que provisoire. La seconde période fut vraiment révolutionnaire, la Convention abolit la royauté, supprima pour ainsi dire le christianisme et les corporations trop exigeantes. L'énergie morale fut le propre

de la Convention, elle devint vraiment révolutionnaire avec la dictature, d'où sortit la conscience de la valeur politique des humbles et la fraternité. Le gouvernement révolutionnaire aboutit au 9 thermidor, il eut dû alors abdiquer, son rôle étant fini. L'école de Voltaire avait conçu la révolution comme ayant un but provisoire, alors que celle de Rousseau y voyait un gouvernement définitif ; ce fut cette dernière qui entraîna le mouvement et prouva ainsi son incapacité réorganisatrice. La science, l'art et l'industrie se virent entravés, mais ce fut surtout l'industrie qui subit le plus rude assaut, car le mouvement révolutionnaire supprima l'obéissance des ouvriers à leurs chefs, d'où impossibilité de travail. Peu à peu, on revint à la domination, on passa de la guerre défensive à la guerre offensive. Il ne manquait qu'un dictateur, ce fut Bonaparte, il fut porté vers l'ancien état théologique et militaire mais ne fut même pas capable de le réorganiser. Il abusa de la guerre, voulut soumettre la religion, rétablit la noblesse ; le despotisme régna, la misère aussi. Il détruisit les réformes de la révolution et fut plus rétrograde qu'elle. La guerre, après avoir élevé sa puissance, la tua et la France fut ainsi délivrée de son tyran. Les héritiers de l'ancienne royauté en profitèrent pour réapparaître, mais ils furent reçus sans entrain, le pays ne voulant que la paix. Les Bourbons recommencèrent leur politique rétrograde et cela dura quinze ans. Désabusée de tout, la France s'adonna surtout au développement industriel, la monarchie constitutionnelle la surprit presque. Elle dura dix-huit ans, le roi s'estimait trop peu puissant, les ministres étaient tout ; l'état positif de la politique était donc encore loin d'apparaître.

Dans tout ce désordre, la morale a été laissée à l'abandon, le journalisme l'a dominée et l'a presque conduite à l'anarchie.

La révolution a gravement atteint l'organisme théologique, le clergé catholique a perdu tout son prestige et sa popularité, le clergé protestant n'a gardé qu'un prestige factice. La suppression du budget des cultes n'est plus qu'une question de temps et cette suppression affaiblira encore le clergé. Il n'est plus l'assemblée d'intellectuels de jadis et ses prêtres n'ont plus la même foi. De même, les fidèles sont affranchis et aucune persécution ne pourra plus maintenant ranimer la foi religieuse. Tout cela n'empêche pas la théologie de menacer dans sa rage impuissante, tout comme le polythéisme avait continué à déplorer sa chute longtemps après. Le catholicisme est en ruine, il n'existe plus que comme figurant et son rôle est désormais inutile; l'état théologique est donc bien mort en politique. La révolution a aidé aussi à tuer le régime militaire, malgré l'abus qu'elle en a fait. En effet, elle créa des généraux du jour au lendemain et les victoires de ceux-ci amenèrent la chute du prestige de l'ancienne caste militaire. On en arriva à se donner l'idée qu'une défensive peut être organisée rapidement.

Le régime colonial à peu près ruiné évita pour l'avenir les guerres qui avaient eu une si grande importance sous Louis XV et seule l'Angleterre fit encore exception à cette règle. Toutes ces causes amenèrent, durant la première moitié du XIX^e siècle le recrutement forcé; le remplacement continu des soldats supprima la carrière militaire et fit des soldats des hommes pressés de voir finir leur temps de service. Le maintien de l'ordre public devint le rôle principal des armées. Les guerriers modernes sont, en grande partie, émancipés de l'esprit théologique et tendent à l'esprit positif. Les recherches scientifiques et la guerre sont désormais liées et cette liaison conduit aussi à l'état positif. Le clergé, par

contre, est devenu presque étranger à la sociabilité et ne tend pas du tout à la positivité, c'est ce qui explique que l'état guerrier reste encore plus fort que l'esprit théologique. Les idées des ouvriers ont évolué et diffèrent beaucoup de celles de leurs patrons.

Le développement esthétique est toujours entravé par le manque d'idéal et l'anarchie règne là plus qu'ailleurs, des œuvres bizarres se sont vues attribuer le mérite et la gloire que des œuvres saines n'eurent pas manqué de recueillir jadis, toutefois quelques travaux littéraires furent réellement méritoires. La musique est devenue plus sentimentale et plus noble, quant à la musique politique, elle a triomphé avec l'apparition de la « Marseillaise ». Le développement scientifique a pris de l'expansion, les mathématiques ont agrandi leur domaine, l'astronomie a découvert Uranus et ses satellites ainsi que quatre petites planètes entre Mars et Jupiter, la physique s'est appuyé sur les mathématiques et a multiplié ses connaissances sur l'optique et l'électricité, la chimie et la biologie ne sont pas demeurées non plus en arrière. Le développement scientifique fut donc important et il convient de ne pas oublier dans cet examen la création du système métrique. L'âge de la spécialité est contraire au régime positif, car tout savant doit, en plus de la science particulière qui l'occupe, avoir des connaissances générales des autres sciences. La philosophie voit l'observation introspective prendre de la valeur, bien qu'en réalité elle ne soit qu'une parodie de l'observation extérieure. La science morale et sociale est le domaine de toutes les sectes métaphysiques; en somme, plus que jamais, l'état positif sera partout le bienvenu et il est grand temps qu'il apparaisse.

Comte donne ensuite un résumé complet de sa sociologie et

en déduit que toute l'analyse historique qu'il a faite n'est donc, en réalité, que le développement de la loi des trois états et sa démonstration. Cette loi montre donc le signe caractéristique de chaque époque, son importance, la succession des états et enfin la liaison du tout ; elle lie le passé avec le présent et l'histoire peut être considérée comme soumise à une règle unique. Grâce à la loi des trois états, Comte arrive même à présager ce qu'il adviendra plus tard

X

L'humanité touche à l'esprit positif, ce qui manque encore c'est la systématisation positive qui doit se faire à trois points de vue : intellectuel, moral et politique. La loi des trois états est le seul principe qui convient pour guider les recherches, car elle tend à donner la prépondérance finale à l'esprit d'ensemble, auquel est rattachée la morale. Les conceptions théologiques ne peuvent plus soutenir celle-ci, mais, par contre, les conceptions positives peuvent l'aider, il en est de même en politique, la vraie solution ne sortira que de l'état positif.

Le pouvoir spirituel de l'avenir sera complètement indépendant, composé de prêtres par vocation, issus de tous les rangs de la société. Il régira les idées, le temporel s'appliquera aux actes accomplis et c'est ainsi que la vie spéculative tendra de plus en plus à dominer la vie active ; la première constituera la science sociale, la seconde l'art social. Le nouveau gouvernement sera plus moral et plus politique car les hommes sont préparés à lui obéir et à accorder la suprématie à la morale. La philosophie positive indiquera au peuple ses devoirs et non ses droits ; les devoirs particuliers

consistaient jusqu'ici à respecter les droits généraux, désormais les droits d'un individu découleront des devoirs des autres envers lui et ainsi la morale de jadis, qui était passive et égoïste, deviendra dans l'autre cas, active et guidée par la charité. Le pouvoir spirituel aura comme rôle l'éducation générale, le pouvoir temporel n'a, à ce sujet, que peu de droit. L'éducation sera donnée à tous sans exception, elle portera sur les quatre développements industriel, esthétique, scientifique et philosophique, quant à la morale elle ira de pair avec les progrès de l'intelligence. L'éducation apprendra les généralités des sciences, indispensables pour pouvoir se spécialiser ensuite; par la morale elle développera chez l'enfant le sentiment du devoir et celui de la sociabilité, elle enseignera la morale personnelle, domestique et sociale. Cette morale prescrira la pratique du bien et indiquera franchement qu'il n'y a aucune récompense à espérer, sinon la satisfaction intérieure. L'homme ne peut devenir vraiment bon que du jour où il puisera sa moralité dans sa propre nature et non dans les fictions de son esprit.

La crise sociale existe dans toute l'Europe occidentale et cela tient à ce qu'on méconnaît la séparation des pouvoirs; vouloir réunir les cinq nations de l'Europe occidentale en une seule serait un projet chimérique, mais on peut cependant les lier, au point de vue spirituel, par la même éducation et de ce système découlera un patriotisme européen. L'éducation s'appuiera sur l'histoire, sur les commémorations, glorifiera les époques de l'évolution humaine et ses savants et vulgarisera la marche du progrès.

L'éducation positive donnera, à ceux qui l'auront reçue, une confiance absolue dans le nouveau pouvoir spirituel, ils auront recours à lui toute leur vie dans les cas embarrassants,

si bien que ce pouvoir sera vraiment directeur de la société. Le système diplomatique sera refondu et c'est encore le pouvoir spirituel qui sera à la base de cette réforme, tout comme il présidera au règlement des contestations des peuples.

L'état positif en sociologie sera cependant capable de tomber dans les abus, le charlatanisme étant quelquefois le masque de la science, dans ce cas la critique jouera et tendra alors à détruire ces abus. Le choix des membres du pouvoir spirituel devra se baser sur la capacité et la moralité des prétendants, de la sorte les abus futurs seront évités.

Le pouvoir temporel ne peut être déjà apprécié de nos jours, ce serait prématuré. Toutes les fonctions s'appuieront sur la dignité de la fonction et cette dignité s'acquerra par l'éducation positive. La même loi qui a présidé à la classification des sciences, et qui découle de la loi des trois états, présidera à celle des activités partielles. Celles-ci se classeront suivant leur généralité et leur abstraction; quant à la dignité sociale, elle sera indiquée par le degré de développement des facultés propres au système positif. La classe **spéculative** viendra avant la classe active, la première étant plus basée sur la généralisation et l'abstraction. La classe spéculative se subdivisera en deux parties: scientifique et esthétique; celle-ci venant la seconde comme étant moins générale et moins abstraite que l'autre qui dirige la raison, alors que l'esthétique ne dirige que le sentiment. La classe active verra deux divisions dans le développement industriel, la première sera celle de la production et se subdivisera elle-même en deux sections: la formation des matériaux et les produits, la seconde sera celle de la transmission des produits, elle sera supérieure à la classe de la production étant

donné l'abstraction de ses travaux et la généralisation de ses produits, elle se subdivisera en signes représentatifs des produits et en produits; de tout cela découle la classification suivante: banquiers, commerçants, manufacturiers et agriculteurs. Toutes les autres divisions qui surviendront par la suite seront basées sur le même principe.

Au point de vue de la richesse, la hiérarchie sera inverse. Dans la vie spéculative, la richesse sera peu importante, dans la vie pratique elle sera conséquente; dans chaque classe l'importance de la richesse suivra l'ordre hiérarchique normal. En définitive, les plus grandes fortunes seront chez les banquiers et c'est en eux que sera placée la force du pouvoir temporel. Ils constitueront la classe la moins nombreuse, car ils sont en haut de l'échelle de la vie pratique et le nombre des individus composant chaque classe diminue avec le degré d'élévation de celle-ci.

Les devoirs des riches envers les prolétaires seront basés sur l'obligation de leur fournir un travail justement rétribué.

Voilà un aperçu rapide de ce que sera l'état positif dans la société future réorganisée et voilà l'aboutissant de la loi des trois états en sociologie. Cette organisation tendra à s'étendre peu à peu aux peuples arriérés et ce sera alors le rôle de l'élite de l'humanité de venir au secours de ces peuples pour accélérer leur marche. Ceux-ci, mis en garde contre ce qui a tant retardé les peuples civilisés, n'auront plus qu'à se laisser guider; cette idée, nous l'avons vu, a déjà été émise par Condorcet dans la X^e époque de son « Esquisse ». La France semble devoir être le centre des plus grands progrès et de l'élite intellectuelle, l'Italie vient ensuite, puis l'Allemagne, l'Angleterre et enfin l'Espagne. L'association qui

unira ces cinq puissances pourra recevoir le nom de « Comité positif occidental ».

Telles sont, chez Comte, dans son « Cours de philosophie positive », la définition et la portée directe ou indirecte de chacun des trois états qui constituent la loi du progrès.

CHAPITRE III

Nous venons d'examiner l'œuvre capitale d'Auguste Comte, il ne reste plus qu'à jeter un rapide coup d'œil sur les ouvrages de propagande du positivisme et enfin sur la deuxième partie de l'œuvre de Comte. Le « Discours sur l'esprit positif » a servi de préambule au « Traité philosophique d'astronomie populaire » paru en 1844. Le « Discours... » résume la doctrine positive et la présente sous une forme accessible au public ; il se divise en trois parties, la première démontre que l'esprit positif est plus capable d'organiser l'harmonie mentale que ne l'étaient les états théologique et métaphysique, on y trouve un résumé rapide de chacun des états. La seconde partie prouve que l'esprit positif est plus apte que les autres à organiser la société et à systématiser la morale, elle s'appuie sur des arguments déjà envisagés, quant à la troisième partie elle explique les conditions d'établissement du régime positif. Cet ouvrage n'apporte aucune idée nouvelle, il est cependant plus agréable à lire que le « Cours de philosophie positive », étant moins encombré de périphrases et de développements inutiles. Le « Discours sur l'ensemble du positivisme », paru en 1848, est aussi une œuvre de propagande et, comme tel, un résumé du positivisme.

On arrive enfin au « Système de politique positive », dans lequel il convient de remarquer les modifications sensibles

que Comte apporta à son système et, *a fortiori*, à sa loi fondamentale. Il est bon de voir auparavant comment s'opéra en lui ce changement.

Il existe chez Comte une seconde période différente de la première, car elle révèle chez lui une tendance mystique, la forme est théologique à l'excès et le fondateur du positivisme devient lui-même, ce qui est en contradiction avec la loi des trois états, « Grand-Prêtre » de la religion de l'Humanité. Un tel changement ne s'opéra pas brusquement, il s'annonça au contraire très lentement. Comte eut toujours grande confiance en lui, confiance qui alla souvent jusqu'au pédantisme et à l'orgueil. Son succès constant et les marques d'adulation et d'estime dont on l'entoura, ne contribuèrent qu'à renforcer cette confiance et à augmenter son orgueil, de là à tomber dans l'exagération et le ridicule il n'y a qu'un pas, Comte le franchit en arrivant à la religion de l'Humanité.

Cette religion découla naturellement de son système primitif, il ne fit que reprendre une idée émise en 1826 (1) et dans laquelle il exposait la nécessité de créer une religion nouvelle. Concevoir la nécessité d'une œuvre et vouloir la créer voisinent, aussi Comte ne manqua pas, sur la fin de sa vie, de réaliser son projet.

Comte fut de tout temps un mécontent et un aigri, n'ayant pu aboutir à réaliser ses ambitions, il se crut obligé d'injurier ses rivaux. Ayant perdu sa place à l'Ecole polytechnique, ses amis d'Angleterre s'étant vite lassés de lui envoyer des secours, il vécut alors misérablement avec l'argent dû aux charités des disciples français. Comme ceux-ci se lassaient, il adressa alors sa première circulaire en 1848: « Appel au

(1) Cours de philosophie positive, tome I.

public occidental ». Dans celle-ci il s'érige en maître du positivisme et montre la nécessité de venir au plus tôt au secours du fondateur de ce système si utile à l'humanité. Littré se dévoua et ouvrit une souscription qui servit à nourrir Comte pendant trois années. Passé ce délai, Comte leva, tous les ans, sept mille francs par souscription et publia chaque année, à cet effet, une circulaire. Au fur et à mesure que les circulaires s'entassaient, la religion de l'Humanité se dessinait de plus en plus. Une autre circonstance le poussa aussi au mysticisme : séparé de sa femme légitime depuis 1842, n'ayant jamais connu les joies de la vie en commun, autant par sa faute que par celle de Caroline Massin, Comte n'en souffrait pas moins beaucoup de cette séparation. Une autre femme prit une grande place dans sa vie par l'amour qu'elle lui inspira. C'est en 1845 qu'il fit la connaissance de Clotilde de Vaux et l'amour que lui voua Comte ne tarda pas à devenir une véritable folie passionnelle. Clotilde mourut l'année suivante de tuberculose pulmonaire, c'est alors que l'esprit déjà affaibli de Comte reçut le coup fatal : pour perpétuer le souvenir de son idole il institua un culte auquel il se livra trois fois par jour. Il fit des reliques de sainte, des souvenirs de la disparue, la nomma désormais avec des noms purement théologiques « céleste Clotilde, vierge positiviste, prêtresse de l'Humanité ». Il n'était donc pas inutile de faire une petite incursion dans l'existence de Comte à cette époque de sa vie, puisque cette diversion nous a permis de constater les causes du retour de Comte à l'état théologique ou mieux à un vernis fictif. Littré et Stuart Mill ont cru à la folie de Comte, cet argument a aussi sa valeur, étant donné qu'il y avait eu un antécédent.

Il est bon de montrer maintenant ce que Comte entendit

par religion de l'Humanité, afin d'en déduire si, oui ou non, il y a eu chez lui contradiction et s'il a contribué à démentir sa grande loi « fondamentale », dite loi des trois états. La religion de l'Humanité est exposée dans le « Système de politique positive », mais aussi dans la « Synthèse subjective », ouvrage inachevé, et enfin dans le « Catéchisme positiviste ». L'humanité remplace Dieu et reçoit le nom de Grand Etre ou Etre suprême (1). Celui-ci est l'ensemble des générations passées, présentes ou futures qui ont rendu ou rendront service à l'Humanité. L'immortalité naît des œuvres utiles que l'on laisse en mourant à ses semblables et par ce fait « les morts gouvernent les vivants ». Après le Grand Etre, viennent le Grand Fétiche et le Grand Milieu, le premier représente la terre, le second l'espace. La « trinité » positive ou « triumvirat religieux » est ainsi constituée et le fétichisme éclate de plus en plus dans l'œuvre de Comte. Comme celui-ci ne renonce pas au positivisme, on a donc ce spectacle étrange : le point de départ et le point final de l'humanité se liant étroitement et l'on peut se demander si la marche du progrès ne va pas recommencer son vaste cycle. Comte arrive à donner aux corps des sentiments et une volonté (2), celle-ci est aveugle il est vrai, mais n'en existe pas moins. Ces volontés des corps s'ajoutent aux lois des phénomènes et servent à les compléter ; on est loin, comme on le voit, de l'état positif.

Le Grand Fétiche et le Grand Milieu sont soumis à une « sympathie » fondamentale qui tend à tout régler pour le mieux selon les désirs du Grand Etre. Les sciences ne se rattachent plus qu'à trois degrés : la morale au Grand Etre,

(1) Catéchisme positiviste, page 67 (1852).

(2) Synthèse subjective, pages 9, 39 et 40.

la physique au Grand Fétiche et la logique au Grand Milieu, on ne peut donc pas trouver une conception scientifique plus fétichiste quant à la forme.

Il est inutile d'analyser de façon plus approfondie la religion de l'Humanité, il suffisait de montrer le soi-disant retour de Comte à l'état théologique et la suprématie finale qu'il semble attacher au fétichisme dans la marche de l'esprit humain. En réalité, il s'agit d'un compromis final entre l'état théologique et l'état positif et ce seul fait suffit pour qu'il soit permis d'affirmer que Comte eut tendance à retourner vers la fin de sa vie à l'état propre à l'enfance. On a prétendu que ce retour à l'état théologique était une suite logique de son œuvre. Ainsi que nous l'avons vu plus haut, Comte avait proclamé en 1826 son désir d'une religion nouvelle; déjà même en 1822 il laisse percer cette idée et ne cache pas sa passion pour les facultés affectives. De tout temps, il regarda la morale comme une véritable apologie de tout le savoir humain, or sa religion de l'Humanité n'est qu'une vaste morale. Ce qu'il reste donc à reprocher à Comte, c'est l'armature théologique de cette religion; il eut été tout naturel que, pour rester logique avec lui-même, il se dispensa d'utiliser le vocabulaire théologique, lui qui avait tant combattu cette catégorie d'interprétations. Le caractère le plus grave de sa contradiction apparente est qu'elle pouvait, par tous les appareils religieux dont elle se servait, ranimer dans les esprits des restes théologiques encore sommeillants et contribuer à rénover ainsi le premier état de l'humanité au détriment de l'état positif. La conclusion est donc celle-ci : Comte conserve l'état positif, mais il a le tort de lui donner une apparence théologique très dangereuse et tendant, à première vue, à contredire la loi des trois états dans son étape finale.

Pour terminer l'examen des œuvres de Comte en tant qu'elles intéressent la loi des trois états, il convient de jeter un coup d'œil rapide sur le « Catéchisme positiviste », dernier ouvrage de propagande datant de 1852. La loi des trois états y est représentée sous une forme toute spéciale et qui tendra encore à accréditer la conclusion donnée plus haut, à savoir que le retour de Comte à l'état théologique n'est qu'une feinte due à l'apparat religieux dont il s'est entouré. Il s'agit dans le Catéchisme positiviste d'un dialogue entre un prêtre de la religion comtiste et une élève bien sage et bien intelligente, ainsi que nous allons le voir. Cette élève ayant demandé à être initiée aux mystères de la « loi dynamique de l'intelligence et de la marche générale des opinions humaines », (qualificatif bien pompeux pour énoncer la simple loi des trois états), le prêtre accédant à son désir la définit et en donne un exposé destiné à la vulgarisation (1). La loi des trois états doit s'appliquer à toute conception, ce qui n'est pas prouvé ! l'état théologique fut provisoire, malgré sa durée de dix siècles, sans doute s'agit-il d'un provisoire éternel, quant à l'état positif, affirmer qu'il est définitif est peut-être un peu aventurée. Le monde a jusqu'ici vécu fort peu, en comparaison de ce qu'il peut encore vivre, de plus voir trop facilement dans une conception la perfection, c'est mettre souvent de la bonne volonté au service de l'erreur. En termes très élégants la femme-élève, qui a sans doute reçu une éducation toute positive pour s'exprimer aussi clairement, demande des explications complémentaires, du reste pour la forme uniquement. En effet, elle a soin d'annoncer, avant de comprendre, que cette loi lui « paraît incontestable » tant

(1) Auguste Comte : Catéchisme positiviste, page 49 (1852).

il est vrai que la foi sauve. Le prêtre du reste endort facilement son sujet en lui expliquant que les sciences les plus générales ont commencé les premières à être positives et que les moins générales et les plus complexes termineront les dernières leur marche à travers les trois états, c'est ce qui explique qu'il y a encore des coexistences, mais il fait remarquer à son élève que jamais « on observe le contraire! » La femme catéchisée complètement convaincue, car elle l'était déjà auparavant, ne fait plus d'objections. Elle aurait pu cependant demander si le fait que les sciences déjà positives avaient accompli la marche en question, prouvait que toutes les autres sciences, non positives encore, devaient nécessairement l'accomplir!... Enfin, sur quoi s'appuie le « père spirituel » pour affirmer qu'on n'observe jamais le contraire? Ni les sciences, ni les faits ne peuvent fonder une telle affirmation, car il aurait pu se rendre compte par exemple, que l'astronomie, au moyen âge, avait déjà marqué un retour en arrière.

Le Catéchisme positiviste, dans la partie qui traite de la loi des trois états, ne contribue pas pour peu à la rendre ridicule. Cet ouvrage n'a rien d'original et comme tout catéchisme tend plutôt à imposer une croyance sans chercher à la faire comprendre et encore moins à l'expliquer.

Ici se termine l'examen des œuvres de Comte et de sa création originale : la loi des trois états.

CHAPITRE IV

Le moment est arrivé de faire ressortir le rôle important de la loi des trois états dans le positivisme, c'est-à-dire son importance dans le système positiviste. Cette enquête a sa valeur puisqu'elle tendra à compromettre si son résultat est positif, la stabilité de toute l'œuvre de Comte. Il faut donc établir si tout peut être rattaché à la loi des trois états ou mieux, si en partant de cette loi, on peut construire tout l'échafaudage positiviste.

Nous avons vu que le premier travail (1) de Comte concernant la loi du progrès date de 1822, de même en 1825 un second ouvrage (2) traite aussi de cette question, mais comme il n'y a pas dans ces premiers travaux de détails qui ne réapparaîtront pas dans le « Cours de philosophie positive », il convient de se reporter tout de suite à cette œuvre. Ce « Cours », en six volumes, est du reste ce que l'on est tenu de lire si l'on veut se faire une idée du positivisme tel que l'avait conçu Comte. C'est l'œuvre maîtresse, c'est, en n'attachant pas au mot son sens intégral, le chef-d'œuvre du fondateur du positivisme. Il faut donc délaissier tous ses autres ouvrages, surtout ceux de la dernière et mauvaise période

(1) Aug. Comte: « Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société ».

(2) « Considérations philosophiques sur les sciences et les savants. »

de sa vie et rechercher uniquement la portée et l'ampleur de la loi des trois états en comparaison du système, dans le « Cours de philosophie positive ».

La première leçon est un exposé général de la loi, des particularités de chaque état et un examen rapide de l'histoire de chaque science, considérée au point de vue de sa marche à travers les modes de penser différents. Tout jusqu'ici pivote donc autour de la loi du progrès. L'état positif tendra à suspendre le savoir à un nombre de plus en plus restreint de principes, tel chaque état précédent a fini par rattacher toutes les connaissances à une directrice unique, un seul dieu pour l'état théologique, une seule entité pour le métaphysique. La seconde leçon traite de la classification des sciences, « épine dorsale du positivisme », qui en réalité découle de la loi du progrès. Cette classification est basée sur la généralité décroissante et sur la complexité croissante, il y a donc là un rapport étroit avec la loi des trois états et l'on peut traduire généralité décroissante par positivité décroissante ou mieux avènement de l'état positif de plus en plus retardé à mesure que l'on descend la chaîne de la classification. Quant à la complexité croissante, elle marque le règne prolongé des premières interprétations sur le domaine de certaines sciences, règne d'autant plus tenace que la complexité est grande, étant donné la difficulté que l'esprit humain éprouve à travers les siècles pour résoudre le pourquoi des phénomènes. La classification comtiste n'est donc qu'un échelonnage des sciences disposées d'après leur ordre chronologique de soumission à la domination de la loi en question. On se base pour les classer sur le degré de perfectionnement de chacune, degré mesuré par la rapidité de la marche à travers les divers états. L'examen de chacune des sciences

vient ensuite; de même que la classification dérive de la loi des trois états, de même l'ordre d'examen des sciences se base sur la classification, de la sorte tout découle donc, de maillon en maillon, de la loi « fondamentale ».

Les seize leçons suivantes traitent des sciences mathématiques, mais en réalité seule la troisième leçon intéresse notre sujet, les autres ne s'occupant que de ces sciences proprement dites; il n'y a donc là aucune originalité, puisque la science est commune à tous les savants, il n'y a évidemment pas non plus aucune liaison entre ces leçons purement scientifiques et la loi des trois états, à part de temps à autre quelque remarque ou note incidente dans le texte mathématique. La loi du progrès ne peut donc voir diminuer ses droits, au titre de soutien du positivisme par ce fait, puisque les sciences mathématiques ne datent pas, ce nous semble, de l'époque de Comte. La troisième leçon traite de ces sciences à un point de vue général et historique, elle les rattache à la loi en question en montrant les restes métaphysiques qui les encombre encore, en dénonçant le caractère métaphysique de leur définition et de leur nom, en proposant une nouvelle définition propre à l'état positif et d'une façon générale en mentionnant, ainsi que Comte le fera par la suite pour chaque science particulière, les rapports de celles-ci à travers les siècles avec les divers modes de penser.

Les leçons 19 à 27 traitent de l'astronomie; comme pour les mathématiques, une leçon, la dix-neuvième, se rapporte aux liens qui unissent cette science avec les interprétations de l'esprit et donne des aperçus de son histoire; les autres leçons constituent l'astronomie proprement dite et ne peuvent en rien former une partie uniquement comtiste du positivisme. Comte nous montre la rapidité avec laquelle l'astro-

nomie est arrivée à l'état positif; il indique les causes de son progrès rapide; il donne la définition que cette science doit adopter pour être vraiment positive et ne pas retomber dans les erreurs des anciennes définitions propres à l'astrologie théologique ou métaphysique. Il démontre que l'état positif en astronomie tend à tuer les préjugés et les superstitions qui jadis encombraient tout le savoir; toutefois que l'astronomie prenne garde, la moindre somnolence lui ferait effectuer un mouvement rétrograde et la replongerait dans les premiers états vécus par l'humanité; enfin viennent de multiples détails se rattachant aux rapports de cette partie du savoir avec la loi des trois états.

La physique est traitée dans les leçons 28 à 34 et la répartition est la même que pour les sciences précédentes, seule la vingt-huitième leçon offre un ensemble de considérations historiques et philosophiques intéressant notre sujet. La physique, à peine positive, est encore par trop embourbée dans la voie métaphysique et abandonnée aux éthers et aux fluides. La physique théologique du premier état de l'humanité est décrite et son contraste avec la physique positive telle qu'elle sera, lorsque la définition qu'en donne Comte lui conviendra exactement, est marqué de façon frappante. L'étude rationnelle de chaque science nécessite la connaissance de celles qui la précèdent dans la classification, précisément étant donné la loi des trois états; on ne peut toucher à une science sans remonter à l'anneau primitif. Les mathématiques, étant donné leur avance dans l'état positif, sont d'une compréhension et d'une étude facile, l'état positif apportant la clarté et l'ordre, la physique moins avancée sera moins facile, ainsi l'étude des sciences dans l'ordre de la classification entraînera peu à peu l'esprit et lui permettra



Auguste COMTE (1798-1857)

ensuite de déchiffrer l'énigme des sciences encore arriérées.

La chimie est traitée dans les leçons 35 à 40; la première de ces leçons nous la montre soumise aux états théologique et métaphysique. Toutefois les recherches de l'alchimie lui furent profitables et par l'expérience tendirent à la conduire à l'état positif. Une définition bien positive de la chimie évitera pour l'avenir un retour aux premières interprétations. Les affinités sont des restes métaphysiques, mais les chimistes, tout comme les physiciens, tendront à s'en défaire en se rendant compte, par l'étude des sciences précédentes, du vide des inventions de l'esprit métaphysique. La chimie est apte à tuer toute conception démodée, grâce à ses analyses et ses synthèses, elle peut donc devenir vraiment positive. Qu'adviendra-t-il le jour où une science en progrès, marchant vers un idéal positif, modifiera ses données? Simplement ceci, les diverses sciences, qui suivent celle-ci dans la classification, seront tenues aussi d'opérer une rectification, car leur ensemble forme un tout lié et ceci est encore une conséquence de la loi des trois états; l'augmentation de la positivité d'une science se propageant dans les autres, l'état positif avançant d'un pas, réduit d'autant le terrain des autres états et l'humanité dans tout son savoir tend au stade final indiqué par la loi du progrès: l'état scientifique.

Les leçons 40 à 45 portent sur la biologie; toutes, sauf la première, traitent de cette science proprement dite et de la psychologie comtiste qui n'en est qu'un chapitre; c'est à la quarantième leçon qu'appartient le rôle d'exposer les considérations philosophiques se rapportent à la biologie. Si l'on est arrivé dans le « Cours de philosophie positive » à l'étude des êtres vivants, c'est encore indirectement grâce à la loi des trois états. Celle-ci a permis de procéder métho-

diquement dans la classification, de descendre du plus positif, par conséquent du plus compréhensible, au moins positif et au plus obscur ; de toute évidence, les êtres organisés offrent dans leur étude une complication et une particularité plus grandes que l'étude des nombres d'abord et que l'étude des phénomènes de la nature ensuite. L'état positif en biologie rattache donc l'homme au monde, alors que jadis les états précédents liaient le monde à l'homme ; il y a donc eu un renversement des rôles dû à l'évolution intellectuelle à travers les trois modes de penser de la loi du progrès. Trouver une conception positive de la vie est chose très importante et tend à donner à la biologie une défense énergique vis-à-vis des interprétations séniles ; de même par la possibilité d'organismes mieux conçus, par la chute du « principe des créations et destructions absolues », la biologie tend à faire triompher le troisième état au détriment du premier.

La sociologie est l'objet des leçons 46 à 60 et occupe à elle seule trois livres sur six du « Cours de philosophie positive ». Il a été consacré dans cet ouvrage, un développement assez considérable à cette partie de l'œuvre de Comte pour faire ressortir que l'histoire du progrès ou dynamique sociale, est basée sur le passage de l'humanité à travers les trois états. Du reste, les chapitres concernant le fétichisme, le polythéisme, le monothéisme par exemple, montrent, et Comte l'avoue lui-même, que l'histoire de la sociologie n'est que le développement pratique de la loi des trois états. Avec ce développement, nous voyons l'état théologique dominer jusqu'au moyen âge, bien que l'état métaphysique ait commencé à poindre dès la décadence grecque, celui-ci devait succéder réellement au théologique dès le moyen âge et résister jusqu'à la révolution. Cependant, en même temps que le métaphysique

commençait à dominer, une sorte d'état déjà demi positif louvoyait à côté du premier et s'affirmait de plus en plus jusqu'à l'époque où Comte se croit autorisé à composer pour l'avenir une sociologie non plus bâtarde, mais positive. Celle-ci, qui suit l'histoire de la politique vécue, est précédée de la morale future. Cette partie du savoir a été aussi exposée sous ses diverses formes théologique et métaphysique dans la sociologie historique, la morale n'a donc pas échappé non plus à la domination de la loi des trois états que Comte impose à toutes nos connaissances (1). Les différents arts ont eu aussi leur histoire théologique et métaphysique expliquée. La politique positive que conçoit Comte montre à chaque instant en quoi elle se différenciera des précédentes et comment elle fera triompher par son organisation la marche du troisième état. Ainsi le dernier chaînon de nos connaissances encore rebelle à cette marche inévitable du progrès, se soumettra lui aussi, ce qui ne manquera pas de faire l'apologie de la grande loi fondamentale, si chère à Auguste Comte.

Voilà quelle est, dans le « Cours de philosophie positive », l'importance de la loi des trois états et voilà son rôle suffisamment démontré pour faire ressortir qu'elle est vraiment « fondamentale » et que le positivisme tendrait à la dissociation d'éléments divers, n'ayant plus aucun lien entre eux, ayant perdu la clef passe-partout du système, si l'on pouvait lui anéantir cette loi dont il est l'obligé. La question de valeur, celle de portée et celle de priorité gagnent, au sortir de cette enquête, en importance; prouver que la loi des trois états ne doit pas son origine totale à Comte, et montrer qu'elle

(1) Turgot, par contre, semble avoir reconnu à la morale une certaine indépendance vis-à-vis des diverses interprétations de l'esprit.

n'a pas la valeur que l'on est tout d'abord tenté de lui accorder, c'est diminuer considérablement l'œuvre de Comte et faire du positivisme un système quelconque à base peu solide ; c'est enfin expliquer pourquoi l'orthodoxie des positivistes a défendu, avec tant d'ardeur et de haine, la trouvaille si précieuse du maître. Nous verrons du reste rapidement, dans la dernière partie, les longues discussions que la priorité, la portée et la valeur de la loi du progrès ont suscitées.

TROISIÈME PARTIE

LA LOI DES TROIS ÉTATS
APRÈS AUGUSTE COMTE

CHAPITRE PREMIER

I

Litré a, le premier, dégagé toute la part des précurseurs d'Auguste Comte, mais en positiviste convaincu, il marque une préférence en faveur de Comte et n'estime pas à sa juste valeur l'œuvre des précurseurs. Litré se targue d'une forte dose d'impartialité, son esprit de justice préside à l'enquête historique qu'il entend mener et à plusieurs reprises il laisse filtrer son admiration et ne déprécie pas trop la valeur des jugements qu'il porte sur tout autre que Comte. Il avoue cependant que son enquête historique a surtout en vue de dissiper les doutes qui planaient sur la priorité et de montrer la part infime apportée à l'édifice comtiste par les précurseurs.

Il est évident que Turgot ou Condorcet ou tout autre, ne peut s'ériger en fondateur du positivisme, mais ils n'en ont pas moins une parcelle de mérite que Litré, trop fin joueur pour la méconnaître, ne manque pas d'exposer et cela en vue d'en délimiter la valeur et la portée, montrant soit le manque de précision, soit le peu de sciences auxquelles leur œuvre peut s'étendre. Une scission nette s'établit entre Comte et ceux qui l'ont précédé, toute spéculation générale, antérieure à lui, est basée sur la méthode théologique ou métaphysique, toute spéculation particulière de lui porte sur la méthode

positive. Comte fait son apparition et les deux premières interprétations s'effacent devant la philosophie positive, le général devient particulier et le particulier parvient au rang du général !

La loi des trois états montre dans toute son évidence, d'après les adeptes du positivisme, le rôle insuffisant des états théologique et métaphysique, simples degrés inférieurs d'une échelle du progrès social à trois échelons dont le dernier, stable et suprême, est l'état scientifique. Les deux premiers états sont donc l'image d'une évolution, d'une longue préparation dont l'aboutissant et la perfection résideront dans le positif ; le passé est mort, l'avenir s'ouvre par un présent déjà démonstratif. Dans cette théorie apparaît un caractère de personnalité, d'originalité accordée au fondateur du positivisme. Littré démontre tour à tour comment les diverses données, contestées à Comte, diffèrent de son œuvre : la loi des trois états. En premier lieu, il constate que les passages ambigus forment dans leur assemblage un tout fragmentaire où l'absence d'un trait d'union est évidente. Cela tend à montrer que l'idée qui guida ces esprits fut d'un champ d'action étroit et incapable d'engendrer une vaste conception. Sur ce premier argument, dont le bon sens et la portée n'échappent point, vient se greffer un second argument, dont tout lecteur peut constater la valeur. Lisez les « Discours sur les progrès de l'esprit humain » de Turgot, parcourez l'« Esquisse d'un tableau historique » de Condorcet et vous reconnaîtrez que, pour un lecteur non averti, l'idée prédominante et fixe, qui reste acquise de cette lecture, n'est pas précisément le sentiment d'une grande loi de l'humanité. Cela tient pour beaucoup à ce que chacun des précurseurs s'attaqua partiellement à une partie de la question, mais cela

provient aussi de la littérature abondante qui noye les premiers traits recherchés. Un troisième argument révèle la vanité souvent exagérée du positivisme, et porte sur le fait que les découvertes, faites par des auteurs divers, à des dates sensiblement différentes, découvertes ne se liant pas d'elles-mêmes, n'ont pu qu'apporter à l'esprit une curiosité impropre cependant à faire deviner leur usage pratique et leur application utile. Cet argument, les positivistes par la parole de Littré ne manquent pas de l'utiliser et de le rendre négatif, en déclarant que le caractère utile de ces premières données n'éclata que lorsque l'édifice positif l'eut moulé et complété.

Turgot reconnut les trois états et il s'attacha à les distinguer beaucoup plus par amour de l'histoire que de la philosophie, tandis que chez Comte ces trois états servirent de point de départ, de base solide sur laquelle s'échafauda la philosophie positive; ils eurent donc non seulement la valeur d'une loi historique, mais ils furent le principe fondateur du système. Condorcet resta trop dans la constatation pure et simple, la sociologie brille chez lui par son absence, et les lacunes qui résident dans ses connaissances concourent à ne pas lier toutes les parties de son tableau. Saint-Simon n'est pas aimé des partisans de Comte, tout d'abord à cause des discussions survenues avec ce dernier, et surtout à cause de son idée de la gravitation universelle; enfin Burdin n'a pas précisé cette loi des trois états, peu de choses prouvent qu'en son esprit, elle s'était fait jour; ce qui reste à la base ce sont les conversations rapportées par Saint-Simon et les partisans de Comte attachent peu d'importance à de tels témoignages.

Voilà donc toute cette œuvre, antérieure à 1822, détruite par Littré, toutes ces connaissances réduites, nivelées même; c'est tout au plus si on daignera reconnaître un vague mérite

aux précurseurs lorsque leur opinion s'est énoncée partiellement dans le sens où Comte abonde. L'emploi de la loi en fait la valeur, seul Comte lui trouve une appropriation féconde et abondante, donc seul Comte a du mérite; ceux qui ont fait germer cette loi et qui l'ont préparée ne doivent pas en revendiquer la priorité, puisqu'ils n'ont pas su en tirer parti. Telle est l'opinion de Littré, il va même jusqu'à entrevoir une dette de reconnaissance contractée par les précurseurs à l'égard du fondateur du positivisme qui, par ses conceptions, a daigné mettre en valeur leurs données. C'est vraiment de l'exagération due à l'affection d'un disciple et dont le maître lui-même ne s'est pas rendu coupable à ce point-là, car il n'a pas négligé de reconnaître comme précurseur Condorcet. Faut-il voir, dans la façon dont Littré explique les faits, un parti-pris? Non, il s'agit certes beaucoup plus de combattre les critiques et les insinuations; enfin il y a aussi l'avis d'un fervent, d'un adepte, d'un admirateur de Comte et, comme dans toute doctrine, le disciple, poussé par l'ardeur sacrée, dépasse toujours d'un degré le dogme initial.

Grâce à Littré, on arrive donc à cet aboutissant illogique, quelle que soit l'origine des connaissances sur lesquelles Comte s'est appuyé, que celles-ci portent son empreinte originale ou qu'il en ait fait l'emprunt à d'autres, elles n'en sont pas moins sa seule propriété, en vertu de cette coutume populaire qui veut que celui qui utilise des connaissances jusqu'ici délaissées, ait le droit de les déclarer siennes. Comte les a utilisées, ses précurseurs visaient au particulier, car il s'agissait seulement de l'histoire, lui tendit au général, au savoir universel.

Comme toujours, quand la critique veut naître, elle trouve facilement sujet à s'exercer; Littré critique tous les passages

intéressants, ne s'apercevant pas précisément que ses arguments peuvent être retournés contre l'objet de sa foi. Chaque critique inévitablement se base sur la comparaison et, comme toujours, en adepte fervent, Littré érige le positivisme en philosophie parfaite. Les arguments de Littré ne sont cependant pas irréfutables, tout d'abord il n'est point besoin d'un assemblage de multiples passages pour énoncer la loi du progrès et le seul texte de Turgot, qui cite les trois interprétations de l'esprit, se suffit à lui-même; ensuite le fait d'ériger en loi diverses données assemblées, n'offre aucune difficulté comparable au fait de distinguer et de préciser ces diverses données; enfin toute utilisation pratique ne découle pas immédiatement d'une théorie, poser une théorie et la rendre pratique sont deux travaux différents. Qui dit du reste que Turgot estimait sa conception assez solide pour servir de base à toute une philosophie?

Littré arrive facilement à prouver que l'œuvre de Comte une fois établie au grand jour a, vis-à-vis de la loi des trois états et étant donné les travaux de ceux que l'on nomme les précurseurs, l'aspect du déjà vu, du déjà connu et c'est pourquoi les mauvais esprits partent à la recherche des écrits antérieurs, des documents sur lesquels Comte s'est basé et essayent de détruire l'originalité de son œuvre. La question de priorité apparaît très importante à Littré, est-ce précisément parce qu'il sentit qu'il y avait lieu de fonder sur elle une accusation contre l'originalité de Comte?... Mais ce qui est bizarre, c'est que Littré, après avoir revendiqué avec tant d'ardeur la priorité pour Comte, s'attache ensuite à démontrer le peu d'utilité des connaissances contestées; il y a là une double manœuvre très adroite.

A l'époque de leur énonciation, les données de Turgot ne

pouvaient servir que dans un état à venir; elles étaient de simples constatations, tandis qu'à l'orée de l'état positif (mis à jour, déterminé et défini par le positivisme), elles ne sont plus uniquement des constatations, elles deviennent des instruments d'ébauche, de travail et de perfectionnement à la fois. Elles acquièrent donc toute leur valeur postérieurement à leur naissance et cela grâce à l'apparition d'une société nouvelle. Voilà donc comment Littré, en niant l'utilité de ces connaissances que les critiques reprochent à Comte, en déduit un argument de plus en faveur de la doctrine: seul Comte pouvait, arrivant au bon moment et sachant les utiliser, leur donner une valeur. En fin joueur qu'il est, le fondateur du positivisme restreint du reste assez cette valeur en déclarant, qu'après les avoir utilisées à sa naissance, la philosophie positive n'en voyant plus leur utilité, les rejette ou tout au moins les classe à leur place véritable: le domaine historique.

En résumant, on voit que Littré attache, par une discussion serrée, deux mérites nouveaux au positivisme; ceux-ci découlent de la loi des trois états. Littré montre, en premier lieu, l'évolution lente du positivisme qui semble s'annoncer antérieurement à Comte et de la sorte, grâce aux écrits des précurseurs, il crée une histoire du système. Le fait qu'un système peut se réclamer d'une longue histoire prouve qu'il possède une certaine valeur et ne dépend pas uniquement d'une conception chimérique d'une époque fixe ou de la fantaisie d'une ou plusieurs personnes, mais au contraire cela prouve qu'il a germé, durant des générations, dans l'esprit humain. Comte recueille ainsi un nouvel avantage, ce système n'attendait qu'un génie pour le faire sortir des ténèbres et lui donner l'éclat propre à sa nature, ce génie fut... Comte!... Voilà donc l'apologie complète, voilà la loi des trois états

propriété intégrale de Comte; du reste avoue ingénument Littré, elle ne lui sert qu'à un certain point de vue, elle n'ajoute rien à sa philosophie et une fois celle-ci créée, personne n'a le droit de lui enlever son originalité. Enfin, si l'on tient à ce que Comte perde une question de priorité, il inscrit alors dans la lignée de ses prédécesseurs: Turgot et Condorcet, ce seul avantage est énorme puisque lui, Comte, a pu compléter les données dues à de si illustres précurseurs et en tirer ce qu'eux n'avaient pu en extraire.

Il convient enfin d'examiner le soi-disant retour de Comte à l'état théologique. « Le fétichisme doit reparaître dans le dernier terme de l'évolution humaine », Comte semble croire que l'humanité accomplit un vaste circuit; Littré, bien que défenseur du maître, ne lui accorde pas cette fois son adhésion au sujet d'un retour à l'état théologique.

Littré reste, malgré les calomnies des positivistes orthodoxes, un fidèle défenseur de la loi des trois états. Il en fait l'apologie et lui donne surtout l'autorité et le prestige attachés à sa propre personne.

II

Stuart Mill, bien que conservant le vocabulaire de Comte dans la loi des trois états, montre qu'il aurait intérêt à être modifié pour être mieux compris. Le terme théologique gagnerait à devenir: personnel ou volitionnel pour bien marquer les caractères du premier état, l'interprétation que créait chaque individu, rapportant tout à des volontés extérieures. Le mot métaphysique gagnerait à être remplacé par le mot abstractionnel ou ontologique, quant au terme positif, il devrait faire place à phénoménal ou expérimentiel, marquant

ainsi par le premier terme le rapport avec l'objet, par le second, le rapport avec l'homme.

Stuart Mill envisage ensuite rapidement les caractéristiques de chaque état, et il en vient à conclure que Comte n'a vraiment pas fondé la loi en question, mais qu'il s'est contenté de recueillir et de constater dans les événements la présence des trois états, particulièrement de l'état positif qui tendait à cette époque à se manifester comme terme final de l'évolution. L'originalité de Comte s'établit dans le fait qu'il maintient l'idée de coexistence des états et l'aide mutuelle que chaque état a prêtée à celui qui régnait, pour le conduire à son apogée, puis à son déclin.

La loi des trois états n'offre pas un caractère athée, malgré la chute nécessaire de l'état théologique, malgré l'état positif qui n'entend pas s'occuper des causes premières. On peut rester adepte de cette loi et demeurer croyant, les deux choses sont tout à fait distinctes ou tout au moins peuvent se concilier en regardant la Divinité comme se soumettant à des lois invariables. Littré n'admet pas cette opinion et prétend que religion et positivité ne peuvent coexister chez le même individu. La seconde exclut la première et leur nature même ordonne qu'elles ne tendent à aucun rapprochement.

Stuart Mill estime que l'état métaphysique englobe chez Comte des attributs qui ne lui conviennent pas et cela tient à ce que l'auteur du positivisme accorde à l'état métaphysique, ce qui était le propre de ceux qui commencèrent à le pratiquer.

La coexistence des trois états n'enlève aucune valeur à la loi et contribue même à la renforcer en montrant la décadence progressive des premiers états, ainsi il est toujours facile de retourner un argument.

Comme on le voit, Stuart Mill est un passionné pour la loi du progrès, mais parfois indocile, il ne manque pas de contredire et de critiquer quand il estime que le besoin s'en fait sentir. Comme Littré, Stuart Mill n'admet pas non plus la contradiction apparente que Comte apporta à la fin de sa vie à la loi des trois états.

Il était utile de connaître les appréciations portées sur la loi du progrès par deux autorités compétentes et contemporaines de la question, il est bon maintenant de connaître les critiques suscitées par cette loi, l'œuvre de Pillon (1) en présente un résumé complet.

III

Jadis tout fut expliqué théologiquement, puis métaphysiquement; cela ne suffit donc pas pour croire que tout peut être expliqué scientifiquement. Le croire serait exagéré et cela tend à l'être plus encore, quand on interdit toute connaissance qui ne pourra pas revêtir un caractère positif; de la sorte on se sépare de tout ce qui pouvait nuire à la théorie positiviste et ainsi la loi des trois états n'a pas de fondement solide et implique des exceptions.

L'ordre théologique, métaphysique et positif est loin d'être toujours respecté; l'astronomie fut à l'origine scientifique, autant qu'elle pouvait l'être, puis au moyen âge elle devint astrologie et resta ainsi théologique et métaphysique jusqu'à Képler. La physique, positive dans l'antiquité, devint métaphysique avec Aristote, puis elle évolua et fut le domaine des fluides, enfin elle céda la place à la vraie physique scien-

(1) Série d'articles. Critique philosophique, année 1875.

tifique. Il est donc faux qu'on ne puisse jamais observer de retours en arrière. Maintenant, qu'entend-on réellement par positif, sinon toute tendance d'un siècle donné, tout comme jadis les théologiens qualifiaient de catholique toute nouvelle conception par trop puissante.

L'état métaphysique succède-t-il réellement, en général, à l'état théologique? Comte eut gagné à ne pas se contenter de son acquisition et à continuer à se mettre sans cesse au courant, il aurait ainsi appris que les langues sont le résultat très ancien d'abstractions (c'est beaucoup plus l'avis de Condorcet) servant à désigner les personnes, les passions et les volontés, puis, par extension, les phénomènes physiques et leurs lois. Cela prouve donc que les états théologique et métaphysique sont aussi anciens l'un que l'autre dans l'esprit humain. L'Iran ancien montre un polythéisme fécond, l'Inde montre ce même polythéisme, puis une décadence fétichiste; dans le Thibet et le Mongol, la métaphysique est à la base, l'esprit théologique vient ensuite; enfin en Grèce les états métaphysique et théologique sont étroitement mêlés, après Platon l'esprit théologique triomphe et domine ensuite dans le christianisme; ce dernier tend à étouffer la science, puis à son agonie est remplacé par l'état métaphysique; toutefois toute théologie n'est pas morte, car le théisme de certains philosophes subsiste!... On voit quelle confusion a existé et l'on se demande ce que devient dans tout cela la loi des trois états!... Mill, longtemps positiviste, accepta sur la fin de sa vie la possibilité d'un Dieu et l'utilité de cette croyance.

En résumé, on voit que la succession des trois états n'est pas établie, qu'elle n'a jamais existé en pratique, qu'il y a eu des retours en arrière, des coexistences; les deux premiers états ont été très mêlés et enfin le dernier n'exclut ni religion,

ni métaphysique ; celles-ci gardent leur pouvoir entier sur les questions de leur domaine, questions relatives aux sciences.

Voilà pour la valeur de la loi en question, voyons maintenant la priorité. Stuart Mill voit dans cette loi une généralisation créée par Comte et lui appartenant en propre. La grande originalité de Comte réside d'après lui beaucoup moins dans le fait d'avoir reconnu les trois états que dans celui d'avoir établi leur succession en plaçant à la fin l'état positif. L'opinion de Mill est très contestable et il n'est pas exagéré de faire de Turgot le précurseur de Comte ; pour justifier cette affirmation, Pillon cite les passages de Turgot les plus typiques qui traitent des trois modes de penser.

Ainsi Turgot a donc droit à la priorité indiquée par Littré et le nom de loi de Turgot conviendrait à celle des trois états. Ce qui apparaît étrange, c'est que Comte ait ignoré qu'il avait Turgot comme précurseur, alors qu'il se recommandait si facilement de Condorcet ; mais en admettant même qu'il y ait un oubli de la part de Comte, celui de ses disciples n'apparaît pas excusable. Littré a reconnu la priorité de Turgot, mais ne veut rien retrancher au mérite du maître, qui a vu dans cette loi, jusqu'ici simplement pressentie, une grande loi sociologique. En rattachant cette loi au développement humain, il en a exposé toute l'histoire, autrement dit la loi sociologique fait dans le positivisme partie intégrante du système. Littré croit que si Comte a lu Turgot, les passages intéressants ne l'ont pas frappé. Cette opinion est peu plausible car l'écrit de Turgot traite précisément de l'histoire du progrès, point captivant pour Comte et par conséquent apte à attirer son attention. Les quelques lignes, dans lesquelles la loi des trois états est formulée sont écrites en langage clair et facile à comprendre ; les mots théologique, métaphysique et scienti-

fique se conçoivent facilement à la lecture. Comte n'ajoute rien de nouveau à l'énoncé dû à Turgot et son ouvrage de 1822, le premier qui traite de la loi, ne contient rien d'autre. De tout cela il ressort que Comte peut seulement se glorifier des qualificatifs donnés aux trois états et du titre de la loi, quant au mot positif... il ne lui appartient peut-être qu'à moitié.

Il convient de rechercher maintenant ce que Comte a ajouté d'original à la loi de Turgot. Au point de vue psychologique, il n'a rien produit, car il s'est contenté d'affirmer que la marche des trois états, telle qu'il la concevait, était la plus naturelle pour l'esprit; autre chose aurait été de démontrer pourquoi elle était la plus naturelle, c'est ce qu'il n'a pas fait. Il n'a pas non plus limité nettement chaque état et montré de façon précise le passage de l'un à l'autre, il n'a pas indiqué pourquoi cette évolution était des plus satisfaisantes, il n'a pas établi de façon ferme la différence qui existe entre l'état théologique et le métaphysique et entre celui-ci et le positif; Comte eut bien fait d'expliquer plus clairement ce qu'il entendait par lois naturelles, enfin il eut dû donner une raison de son choix des mots théologique, métaphysique et positif et définir exactement le sens qu'il leur attribuait. Ayant omis tout cela, Comte n'a rien d'original et ne sort guère de ce que Turgot avait écrit; du reste ce serait étonnant de la part du fondateur du positivisme qu'il ait pu étayer sa loi sur des appuis rationnels, car il est plus un savant qu'un psychologue ou un philosophe. Il a examiné les sciences, sans essayer d'en faire la critique philosophique, étant incapable de s'en tirer; le développement et l'extension qu'il a donnés à l'idée de Turgot restent sans fondement et ainsi sans valeur.

Comte a voulu étendre sa loi à toutes les sciences, alors que Turgot se contentait de l'appliquer aux sciences de la nature, c'est là sa seule innovation. L'apparition de l'état positif nécessaire à toutes les sciences et l'ordre des sciences, voilà ce qu'on peut croire non emprunté à Turgot. Mais qu'on se rassure, si Comte ne pillait pas Turgot dans ce cas-là, par contre il puisa dans les idées du docteur Burdin, idées que Saint-Simon a citées. En résumé, Comte n'a pas d'originalité, il n'a même pas eu le premier l'idée d'étendre l'état positif à toutes les connaissances, ni de faire le premier une philosophie scientifique, ni de considérer le premier la psychologie comme une division de la physiologie, si bien que son « Plan des travaux scientifiques... » de 1822, n'est qu'une vaste copie de l'œuvre de ses précurseurs non reconnus. C'est pourquoi le jour où le positivisme sera dénommé comtisme, il sera permis de lui donner Turgot et Burdin comme fondateurs.

Pillon examine aussi les divisions de l'état théologique en fétichisme, polythéisme et monothéisme, divisions qui datent de 1825. Pillon dit que cette idée de sectionner l'état théologique en trois périodes est la propriété de Burdin, mais, ainsi que nous l'avons vu, au chapitre consacré à Turgot, cette division a déjà été faite par celui-ci. Burdin, en 1798, distingua l'idolâtrie, le polythéisme et le déisme, ainsi Comte n'a eu que le mal de changer deux termes. Comte n'ignore pas Burdin, puisque dans son travail de 1822 il se reconnaît élève de Saint-Simon et il ne cache pas à cette époque ce qu'il doit à celui-ci : les conceptions de réorganisation générale ou, suivant l'expression de Pillon, « les idées mères ». Soyons cependant de l'avis de Robinet, Saint-Simon n'a rien procuré à Comte et donnons toute la priorité à Burdin. Ainsi le positivisme découle de la loi de Turgot et des idées de

Burdin!... Bien maigre est donc, en définitive, l'œuvre de Comte.

On ne peut pas trouver de plus sévère appréciation sur la valeur et sur la priorité de la loi des trois états. Répondant (1) à Robinet et à Audiffrent, Pillon affirme que Turgot, ayant pressenti la loi des trois états, ayant vu la marche de l'esprit, celle de l'évolution des sciences, méritait que Comte lui donne le titre de précurseur; le fait d'avoir vu, dans Turgot un homme d'état ou un ministre de valeur n'a aucun rapport avec la question, il ne fallait pas oublier le savant qui a le premier parlé de la loi du progrès. Littré a fait un pas dans cette voie, mais a masqué l'oubli de Comte en l'attribuant à une « involontaire omission » (2) qui « doit être réparée » (3).

Les articles de Pillon furent aussi violemment attaqués par Sémerie (4), celui-ci aplanit facilement toutes les difficultés et détruit tout ce qui pourrait gêner ses démonstrations. Pillon se contenta, en guise de réponse, de commenter cette brochure, les mêmes idées se répètent et tout tend à prouver une fois de plus que seul Littré a eu quelque franchise; quant à la loi des trois états, elle reste bien propriété de Turgot et de Burdin.

Voilà de façon très générale l'ensemble des appréciations et des critiques types déjà suscitées par la loi des trois états. Autour de l'œuvre de Littré et de Mill, autour des critiques

(1) Robinet: Lettre à M. le Directeur de la Critique philosophique, 1875; Audiffrent: Note adressée à M. le Directeur de la Critique philosophique, 1875.

(2) et (3) Littré: Auguste Comte et la philosophie positive, page 39.

(4) Sémerie: La loi des trois états. Réponse à M. Renouvier, directeur de la Critique philosophique.

de Pillon sont venues se greffer par la suite de nombreux écrits de différents auteurs constituant ainsi une vaste bibliographie de la question ; mais dans l'ensemble, il était seulement intéressant de remonter aux œuvres qui ont eu les premières le mérite d'apprécier ou d'attaquer en détail la loi du progrès.

Jusqu'ici il n'a pas encore été donné de savoir si la loi des trois états fut le premier essai de loi du progrès comportant plusieurs stades chronologiques, à part cependant la loi des deux états de Burdin, rien non plus ne tend à prouver dans l'étude qui vient d'être faite que quelques sœurs cadettes de la loi des trois états ne sont pas nées depuis.

CHAPITRE II

LES LOIS DU PROGRÈS A ÉTATS DIFFÉRENTS

I

Les lois du progrès ou du développement de l'intelligence et de l'esprit humain en tant qu'allant vers le progrès, se divisant en états ou périodes, sont au nombre de six, y comprise la loi des trois états. Elles se rattachent à celle-ci, soit que certaines la précèdent au point de vue chronologique, soit que d'autres la suivent. Toutefois si, suivant l'idée développée dans cet ouvrage, on attribue la priorité de la loi des trois états à Turgot, celle-ci se trouvera de par ce fait, la loi-mère; il est du reste facile, ainsi qu'on le verra par la suite, de lier toutes ces lois. En premier lieu, il convient d'examiner la loi des deux états de Burdin, puis la loi des quatre périodes de Saint-Simon, ce qui n'empêche pas ce dernier de préférer à sa propre loi celle de Burdin. Littré est aussi l'auteur d'une loi à quatre périodes ou mieux des quatre âges; la loi des trois états, après avoir été abondamment appréciée ou critiquée, inspire à Milhaud, en 1902, la loi des quatre états et enfin en 1911, à Weber, la loi des deux états.

Burdin reconnaissait, en 1798, deux états différents: le conjectural et le scientifique. Le conjectural résumait à lui seul ce que le théologique et le métaphysique de la loi posi-

tiviste comportaient. La preuve en est dans ce fait que Burdin, lui aussi, a distingué d'une part trois formes de l'interprétation que Comte appelle théologique et a nommé : l'idolâtrie, le polythéisme et le déisme et que d'autre part il a mentionné le pouvoir des entités par exemple en astrologie et en alchimie. L'état conjectural cité par Burdin s'explique au début de toute partie du savoir, dans le fait que la connaissance due à l'expérience est insuffisante et les observations peu nombreuses, c'est précisément l'une des données sur lesquelles Comte base l'apparition de l'état théologique, puis du métaphysique à l'origine de l'humanité. Il a déjà été parlé de la loi de Burdin et nous avons essayé de démontrer que Comte l'avait utilisée, de pair avec les écrits de Turgot, pour découvrir ce qu'il nomme sa loi fondamentale. Il est de toute évidence que la loi des trois états de Comte et celle des deux états de Burdin sont cousines germaines et cette parenté s'explique facilement par la liaison des deux auteurs, liaison marquée sous forme de trait d'union par Saint-Simon. La loi de Burdin condensait l'origine et les hésitations de notre savoir en un seul état, celle de Comte dédouble cet état en utilisant les données de Burdin, quant à l'état scientifique, il reste chez Comte ce qu'il était chez Burdin.

Saint-Simon a conçu une loi des quatre périodes, voyant dans l'intelligence de l'espèce et dans celle de l'individu une grande ressemblance. La première période portait sur l'enfance ou période de l'étude et de l'apprentissage, la seconde était celle de la puberté ou période artistique, la troisième commençant à vingt-cinq ans durait vingt ans, c'était la période militaire, enfin la quatrième était la période de l'accroissement et de l'épanouissement des facultés intellec-

tuelles (1). La loi de Saint-Simon fut peu connue et n'eut pas le retentissement de la loi des trois états, de même elle n'offre pas non plus l'importance de la loi de Burdin, étant donné la priorité qu'on ne peut refuser à cette dernière; c'est pourquoi la loi des quatre périodes n'a pas un rapport très étroit avec la loi comtiste. Il est bon cependant de se souvenir si l'on envisage l'individu, qu'Auguste Comte le déclare théologien dans son enfance, métaphysicien dans sa jeunesse et physicien dans sa virilité; Saint-Simon le reconnaît élève et apprenti dans l'enfance, or c'est précisément au contact des interprétations théologiques que l'esprit humain acquit son premier savoir et cette sphère d'influence théologique fut, ainsi que Comte l'a démontré dans sa sociologie, indispensable pour donner à l'homme un premier cachet d'être civilisé. La seconde période de Saint-Simon, époque de la puberté ou évolution artistique, se rapproche assez de l'âge polythéiste, tandis que la précédente marque plutôt un aspect fétichiste, car d'après Comte le fétichisme est la religion qui accompagna les travaux les plus difficiles de l'homme primitif et cela s'explique par sa place au début de l'humanité. La troisième période ou période militaire marque le monothéisme et enfin les excès du métaphysique qui, fait précisément pour lutter contre l'abus de l'élément militaire, finit par s'appuyer sur lui. Enfin, la quatrième période est la reproduction exacte de l'homme physicien dans sa virilité, c'est la période scientifique par excellence. De tous ces rapprochements, il serait difficile d'en déduire que Comte a puisé à cette conception plutôt fantaisiste de Saint-Simon,

(1) Œuvres choisies de Saint-Simon, tome I, page 177. Bruxelles, 1859.

mais si cette loi des quatre périodes a pu avoir comme seul mérite de faire germer dans l'esprit de Comte l'idée d'établir une loi du progrès, son mérite est incontestablement déjà grand.

Postérieurement à la loi des trois états, apparaît la loi des « quatre âges » (1) de Littré, en 1859. Elle suit une critique de la loi des trois états, à laquelle Littré ne reconnaît comme domaine que l'histoire des sciences. Antérieurement à l'état théologique, il y aurait eu quelque chose qui échappe et c'est ce quelque chose qui, intriguant Littré, l'a poussé à chercher. Il s'est alors aperçu que la loi des trois états ne convenait pas à trois développements différents : industriel, moral et esthétique, ce qui est une lacune importante. Il est juste cependant de remarquer que Comte ne reconnaît nullement cette lacune et que son état positif en sociologie montre l'évolution de deux de ces développements : l'industriel et l'esthétique à travers la loi en question ; quant à la morale, Comte n'a pas non plus négligé d'en établir la marche à travers les trois états. Quoi qu'il en soit, Littré veut remédier à ce qu'il juge une lacune en créant une loi à quatre périodes ou mieux à quatre âges. Ce sont l'âge primitif, l'âge de la religion, l'âge de l'art et l'âge de la science, qui se retrouvent dans le développement de l'humanité, comme dans celui de chaque individu. La conception de Littré diffère cependant de celle de Saint-Simon, bien que tout comme ce dernier, il regarde l'individu et l'espèce comme soumis à une même loi, mais Littré cite quatre grands développements tout différents : industriel, moral, esthétique et scientifique ; on retrouve ainsi trois des développements cités par Auguste Comte et

(1) Littré : Paroles de philosophie positive, page 44 (1859).

le quatrième, le développement moral de Littré, a bien des rapports avec le développement philosophique de Comte. L'âge primitif répond à la période de la nécessité et du besoin et ressemble à la période de l'étude et de l'apprentissage de Saint-Simon et comme telle à la période fétichiste de Comte. L'âge de la religion crée la moralité et l'organisation sociale, c'est la période du développement moral; c'est là vraiment le rôle des périodes polythéiste et monothéiste, surtout au point de vue de l'organisation sociale dont Comte attribue toute la tâche à l'influence heureuse du catholicisme. L'âge artistique est la période des chefs-d'œuvre artistiques où l'esprit se laisse guider par la notion du beau, cet âge découle de celui de la religion, qui est guidé par la notion du bien. Enfin l'âge de la science est la période où la raison mûrie travaille à agrandir le nombre de ses connaissances et c'est là l'état scientifique de la loi des trois états. On voit que la loi de Littré, pas plus que celle de Saint-Simon et que celle de Comte, ne peut s'appliquer strictement, étant donné les sectionnements qu'elle suppose dans l'existence, à la vie de l'individu et à celle de l'espèce.

II

Jusqu'ici la loi des trois états reste donc l'hypothèse la plus plausible pour expliquer la marche du progrès. Jusqu'ici les diverses lois envisagées se rattachent toutes à la loi en question, soit qu'elles l'aient plus ou moins inspirée, soit qu'elles l'aient calquée.

Milhaud (1) établit hardiment et de façon heureuse, en 1902, une loi du progrès à quatre états et ouvre ainsi un nou-

(1) Milhaud : *Revue philosophique*, 1902.

vel horizon à la loi de Comte. Le positivisme ne semble plus répondre à la pensée moderne, est-ce donc que ce système serait peu fondé ou est-ce plus exactement le fait que cette pensée moderne s'émancipe et dépasse la philosophie positive que Comte arrêta au domaine du troisième état? Il convient de montrer les différences existant actuellement entre cette philosophie et la pensée et l'on pourra établir qu'il existe désormais dans l'histoire de l'humanité un quatrième état que Comte a préparé sans s'en douter; enfin il sera utile de juger si ce quatrième état s'étend aussi à la morale et à la religion.

La science égale dans le positivisme les faits observés et les lois de leurs liaisons. L'esprit enregistre, et sa vitalité s'exerce par la rapidité avec laquelle il se souvient et prévoit tant que les sujets de ses prévisions sont vérifiables par la suite. La science est toute relative, car les sensations sont nos seuls moyens de constatation et la suppression des sens amènerait le néant. Une autre conséquence de cette méthode réside dans le fait que, par les sensations, nous observons seulement ce qui nous touche, ce sont donc des documents portant sur des lieux restreints et extérieurs à nous. L'expérience ne constitue pas à elle seule la science, à côté il y a quelque chose de transcendantal à l'expérience, c'est « une certaine dose de liberté créatrice, de choix, de décision volontaire et spontanée dans l'esprit qui l'énonce » (1). Il ne faut pas croire toutefois à des notions aventureuses dues à l'imagination, mais à un « idéal » qui conduit l'esprit à mieux interpréter les faits. Vérification et observation ne l'identifient pas non plus, du reste leur portée est limitée et ne s'étend

(1) Milhaud: La loi des quatre états. *Revue philosophique*, 1902, tome I, pages 28 à 56; page 30, lignes 3 à 5.

pas, par exemple, aux débuts de la géométrie ni aux degrés supérieurs de l'astronomie et vouloir à tout instant, sous prétexte de perfectionnement ou d'exactitude plus grande, en remanier le domaine serait tenter un travail impossible. Ces décisions libres de l'esprit sont aussi transcendantes à la logique, car des synthèses sont souvent obscures même par l'examen de chaque élément constituant, les postulats en sont un exemple, ils ne se démontrent qu'après être admis. Toutes ces critiques se confirment de plus en plus et le rôle de l'expérience et celui de la logique apparaissent insuffisants, celui des « créations spontanées » de l'esprit, de plus en plus vaste. L'esprit a le pressentiment de leur fécondité, c'est pourquoi il autorise à les créer.

Dépasser l'état positif, ce n'est pas conduire la science au scepticisme, ni au mysticisme!... c'est au contraire tenter de les détruire. Voyons tout d'abord le scepticisme, prendre une décision plutôt que d'accepter la réalité, semble à première vue, de la part de l'esprit, vouloir détruire la vérité par deux moyens : tout d'abord en introduisant le caprice dans la science, puis en la rendant de la sorte toute personnelle et non universelle comme elle l'exige. Heureusement il n'en est rien, car l'esprit n'est pas forcé de donner dans les extrêmes, d'une part de se soumettre exactement à la réalité, d'autre part d'obéir à l'imagination. Les résolutions qu'il émet sont le fruit de ses méditations ; chaque décision de l'esprit est aussi fondée et aussi précieuse que celles qui agissent en nous pour nous diriger dans notre vie morale. L'universalité de la science n'est donc pas en danger, nous possédons tous les mêmes organes des sens, donc les mêmes impressions, notre esprit travaille toujours de la même façon ; la connaissance positive est donc cette vérité qui s'adresse à tous

et qui peut être comprise de tous. Nous la dépassons par des créations qui découlent de nos tendances, de nos besoins, de nos aspirations communes; nous connaissons tous ce moyen d'élargir les données de l'expérience, si bien que l'ensemble reste commun à tous les hommes.

On distingue cependant, il est vrai, ce qui découle dans les idées d'une personne de sa propre personnalité, de son éducation, de son milieu, de ses préjugés, de son tempérament, en un mot de son individualité et ce qui d'autre part constitue la science et provient du procédé commun à l'espèce humaine. Cette seconde part, c'est le reflet de la raison agissante, c'est le propre de notre esprit, « c'est notre âme tout entière » qui cherche à se dégager de ce qui est individuel et, par ce fait, c'est la vérité avec son caractère d'universalité. Ainsi le scepticisme n'apparaît pas, il est même plus éloigné que dans le positivisme, qui ne fait qu'accepter la vérité avec une soumission passive et comme telle pouvant cesser d'être et d'amener des contestations.

Envisageons maintenant le mysticisme. La science risque-t-elle de devenir le domaine des mystiques? Si l'on regarde comme mystique tout ce « qui dépasse l'expérience et la logique pure », c'est-à-dire toute donnée ou tout n'est pas expliqué, la nouvelle science le sera car elle ne se contentera pas, ainsi que nous l'avons vu, de l'expérience et de la logique. Le mysticisme serait alors partout, même dans les énoncés les plus merveilleux du savoir humain et Comte serait aussi un mystique. Aussi, ce n'est pas là le côté dangereux du mysticisme, il réside plus dans le caractère d'abandon de soi-même, de la raison, dans l'abandon du libre-arbitre, de la critique, en somme dans la soumission aveugle à tout ce qui se présente, soumission contraire à l'état scientifique.

Mais les décisions de l'esprit, en vue d'atteindre la vérité, en occupant de plus en plus une large part, arriveront-elles à nous plonger dans ce dernier mysticisme? Non, car elles marquent une force, une volonté et la soumission implique une faiblesse! Le positivisme imposait la science et était ainsi plus redoutable, car il pouvait finir par amener la passivité de l'esprit et cet abandon mystique.

Le sentiment de la responsabilité qui découle du fait que nous créons un peu notre science fait que l'irréflexion ou l'erreur ne peuvent pas s'introduire dans nos créations. La défiance à l'égard des influences, des préjugés, de la religion, des opinions, des lectures doit jouer aussi. Si l'effort accompli n'aboutit pas toujours, tous les hommes auront cependant confiance par ce seul fait en l'effort et dans sa valeur rationnelle. La confiance naîtra aussi à l'égard de cet élément actif de la pensée qui tend au quatrième état. Ainsi « l'activité créatrice » de notre esprit nous conduit à l'intelligibilité et à la clarté et c'est ainsi que plus nous nous éloignons de l'état positif, en engageant notre responsabilité individuelle, plus nous nous éloignons aussi de la passivité du mysticisme. Les données de l'esprit qui s'ajoutent à l'expérience et à la logique dans l'étude des sciences, sont d'essence différente et supérieure à l'état positif, mais avant d'établir un quatrième état, il importe de voir s'il se présente « comme la suite naturelle » de la loi des trois états. L'état théologique, par ses trois étapes successives, montre une évolution de plus en plus marquée de notre esprit. Le fétichisme indiquait la passivité absolue, le polythéisme commençait à généraliser, enfin le monothéisme est jugé par Comte comme favorable au développement de la liberté de penser. L'âge métaphysique amena le règne des entités que l'esprit manie

et asservit à sa volonté, la science est composée d'éléments qui lui sont étrangers, mais qui déjà donnent grande liberté à l'esprit. L'âge positif supprime les causes, les agents et les substances et ne s'occupe plus que des phénomènes et des lois. Un phénomène étant un assemblage de sensations, de représentations, et une loi un rapport de phénomènes, la science se compose donc d'éléments « qui ne sont plus extérieurs à l'esprit » (1).

Comte lui-même accepte-t-il toujours la rigidité de son positivisme et n'accorde-t-il pas une faible part à l'activité de l'esprit? On relève des phrases qui pourraient permettre d'affirmer la négation et il est facile ainsi de prouver que Comte avait entrevu, en dehors des conditions de l'état positif, la part des décisions libres de l'esprit. C'est ainsi que, parlant de la trajection des planètes, Comte en vient à dire : « Nos ressources à cet égard sont bien plus étendues, précisément parce que nous ne nous faisons aucune illusion sur la réalité de nos hypothèses, ce qui nous permet d'employer sans scrupule, en chaque cas, celle que nous jugeons la plus avantageuse » (2). Comte a remarqué d'une part que la pensée est, dans son évolution, la grande cause de la marche de l'humanité et que c'est son seul progrès qui amène celui de l'humanité ; d'autre part on n'envisage que la vie dans l'étude du progrès, par conséquent la pensée est chez l'homme une manifestation de son énergie ; de là à reconnaître une valeur à l'activité interne et profonde de l'âme, il n'y a qu'un pas.

Les lois des phénomènes physiques et l'appréciation des

(1) Milhaud : *Id., id.*, page 39, ligne 4.

(2) Aug. Comte : Cours de philosophie positive. Astronomie, 23^e leçon.

faits moraux par exemple, seront désormais bien plus étroitement unies, quoique semblant de nature toute distincte, les seconds apparaissent comme variables suivant les individus ; grâce au quatrième état, les éléments apportés par l'activité créatrice, entrant dans les deux, viendront créer une partie commune et serviront ainsi de trait d'union.

La science positive deviendra plus rationnelle et plus puissante grâce à l'aide de cette activité de l'esprit. Le quatrième état sera bien la suite logique des trois autres, les états théologique et métaphysique soumettaient l'esprit humain à des volontés ou entités extérieures et absolues, l'état positif le libérait de cela mais restreignait son domaine, le quatrième état redonne à l'esprit un domaine sans limite et crée « la spontanéité libre de la vie intérieure de l'âme » (1). Si Comte vivait encore, il eut pu chercher à identifier le caractère propre au quatrième état avec la critique et le libre examen qu'il a tant reprochés à l'état métaphysique et il n'aurait pas eu tort car ces deux états ont des points de ressemblance. Tous deux critiquent, mais le quatrième état tend par cette liberté de critique à unifier les esprits et par conséquent à construire et non, comme l'état métaphysique, à séparer et à détruire ; enfin le nouvel état rattache le domaine de l'intelligence à celui du cœur ou des sentiments, par la raison. Il semble donc être définitif alors que le métaphysique n'était qu'un état de désorganisation et de transition.

Le quatrième état pourra recevoir le nom d'état organique ou d'intériorisme, car il organise le savoir intérieurement, c'est-à-dire avec une aide vraiment subjective et, non comme jadis l'état positif, extérieurement et avec un puissant con-

(1) Milhaud : *Id., id.*, page 46, lignes 25 et 26.

cours objectif. Maintenant est-ce réellement un état au même titre que l'état positif par exemple? Si oui, il doit pouvoir s'appliquer même à la morale et à la religion.

La morale tend à notre époque à être indépendante et a surtout pour fondement la conscience individuelle qui se crée elle-même, grâce au quatrième état, sa moralité. Cependant, contraste étrange, la morale tend à être de plus en plus sociale, à remplacer le point de vue individuel par le point de vue altruiste. « L'homme dépend de ses semblables, dirait-on? Oui, mais dépendance n'est pas nécessairement soumission » (1). En effet, la valeur morale sociale n'est que la somme des valeurs morales individuelles additionnées.

La religion, quelle qu'elle soit, impliquait jusqu'ici la soumission, or maintenant on sent un mouvement qui tend à déplacer « le centre de la vie de l'âme du dehors vers le dedans, de la soumission vers la spontanéité créatrice, de l'acception passive et définitive vers la liberté et le progrès » (2). Ainsi le quatrième état se fait sentir aussi dans la religion et particulièrement dans le protestantisme. Morale et religion sont donc, de nos jours, soumises comme toutes les sciences à l'état d'immanence ou d'intériorisme qui tend de plus en plus à devenir le caractère commun de notre société. Il s'agit donc bien d'un quatrième état pouvant indiquer le mode de penser général des connaissances de tout ordre. Mais de même que chacun des états de la loi de Comte n'offre pas de délimitation nette et que les coexistences sont fréquentes, de même qu'on a le sentiment que les trois états sont des périodes appelées à exister toujours, de même le

(1) Milhaud: *Id. id.*, page 49, lignes 8 et 9.

(2) Milhaud: *Id., id.*, page 53, lignes 1 et 3.

quatrième état nous montre que la marche vers le progrès n'est pas terminée, que derrière l'état positif il n'y a pas le vide mais un autre état encore et qu'il y en aura peut-être encore d'autres. Le propre de l'état d'intérieurisme sera donc de donner avec une plus grande liberté « plus d'activité et de spontanéité personnelle » (1).

Ainsi le champ d'action étroit du positivisme est désormais élargi et bien qu'il ait conçu un progrès sans limites, il offrait un caractère de monotonie, étant enfermé dans la sévérité de l'état positif; heureusement le quatrième état, jailli du fond de l'âme, de la raison pour parler plus justement, montre que ce progrès est enfin réellement illimité.

Comme on le voit, l'idée de Milhaud est des plus intéressantes et offre un assemblage aussi solide au moins que la loi des trois états. Ce quatrième état tend donc à nous faire douter plus encore de la loi de Comte et rien ne prouve que la maigre portion d'existence déjà vécue par l'humanité puisse prétendre avoir connu toutes les interprétations et modes de penser possibles. Tout tend au contraire à prouver que la loi des trois états est hardie et prématurée et par ce fait erronée et incomplète.

(1) Milhaud : *Id., id.*, page 56, lignes 24 et 25.

CHAPITRE III

LA LOI DES DEUX ÉTATS DE WÉBER

Toutes les lois envisagées jusqu'ici se rattachaient à la loi des trois états, la loi de Burdin en était une condensation, la loi de Saint-Simon offrait, ainsi que celle de Littré, des points de contact; celle de Milhaud en était le prolongement, mais la loi des deux états de Wéber, que nous avons maintenant à examiner, ne s'appuiera sur la loi de Comte, comme point de départ, que pour mieux la démolir.

Littré dans sa loi des quatre âges avait entrevu, qu'antérieurement à ce que Comte nomme l'état théologique, il existait un quelque chose auquel Littré donne logiquement le nom d'âge primitif; Milhaud conçoit un quatrième état, voyant après l'état positif un avenir illimité et pouvant donner naissance encore à de multiples états. D'une part Littré a donc essayé d'introduire les temps préhistoriques dans le domaine d'une loi de progrès, tandis que d'autre part Milhaud a voulu y ajouter un débouché sur l'avenir. Wéber reprenant cette double tâche, s'appuie d'une part sur l'absence de la préhistoire, que Saint-Simon regarde dans sa loi des quatre périodes comme l'âge de l'étude et de l'apprentissage, et d'autre part sur l'horizon fermé de l'état positif pour combattre la loi fondamentale de Comte.

Ainsi la loi des trois états porte sur une période relative-

ment courte, à peine dix mille ans, et comme telle commence à une époque de l'histoire qui est, en considération de notre siècle et de l'existence du monde, très récente. La prétention de cette loi est grande quand elle entend limiter l'évolution du progrès. Une évolution cesse d'être, de par sa définition, quand elle se heurte à une barrière et son seul nom implique une marche indéfinie. Il n'y a donc aucune raison de s'arrêter à un état positif, on retrouve ici l'idée de Milhaud lorsqu'il entrevoit pour l'avenir plusieurs états nouveaux. La loi de Comte ne répond donc pas à l'histoire du passé si l'on entend par là les temps les plus reculés et si l'on ne néglige pas au moins 200.000 ans de préhistoire, de plus elle n'offre pour l'avenir que la valeur d'une simple hypothèse. Voilà donc une première critique faite sur la portée de la loi ; mais l'état métaphysique comtiste mérite aussi d'être critiqué et ce que Comte entend par métaphysique n'est en réalité qu'une partie infime de celle-ci. Ces erreurs n'ont cependant pas empêché la loi des trois états d'être regardée comme une formule très voisine de l'évolution de l'esprit. Il est donc grand temps de réagir, car accepter la loi de Comte c'est détruire à jamais le rôle de la métaphysique ou le réduire de façon ridicule.

L'état théologique ne peut pas avoir été le premier état de l'humanité, même en laissant supposer que des embryons de données positives aient existé dès l'origine. L'état théologique est l'une des manifestations de « l'intelligence explicative », de même que l'état métaphysique et la science abstraite en sont d'autres manifestations, or cette sorte d'intelligence ne peut exister qu'en ayant reçu antérieurement un objet de réflexion sur lequel elle puisse méditer, c'est-à-dire qu'elle suppose l'existence antérieure de « l'intelligence

agissante » orientée vers l'action. Il y a donc deux tendances, la première dirigée vers la pratique, vers l'utilisation de la matière et la seconde, que Comte a placée dans son état théologique, orientée vers la compréhension de l'être. Ainsi l'homme aurait commencé par une période de pratique et dès l'origine aurait marqué une différence avec les animaux en ce sens qu'il fabriqua des outils. Quand cessa cette première période de pratique? quand l'intelligence explicative vit-elle son règne commencer pour la première fois?... on ne sait, à moins que ce ne soit avec l'apparition du langage qui, en évoluant, amena une période de réflexion; ainsi le langage se trouverait à l'origine du phénomène religieux, ce que Comte n'a pas vu.

Il s'agit bien d'une différence d'orientation de l'activité et non d'une différence de nature, car l'homme « faber » de la première période ne changea pas de structure intellectuelle pour passer à la période de réflexion. Les deux tendances humaines offrent une différence essentielle, la première est intéressée, la seconde est désintéressée ou, à vrai dire, prépare la tendance intéressée; les deux se soutiennent donc, ne peuvent se passer l'une de l'autre et il est difficile d'en marquer les séparations nettes. L'état théologique, ainsi que tout tend à le prouver, fut un état de complication par rapport à l'état plus simple qui l'a logiquement et forcément précédé. Cependant il ne faut pas voir dans la simplicité d'un état propre à la préhistoire, l'absence de preuves d'intelligence et surtout d'adresse; Wéber cite notamment comme preuves du contraire les aiguilles d'os, les burins en silex, puis les travaux de l'époque cyclopéenne qui montrent combien les hommes préhistoriques possédaient déjà une technique de construction très avancée. Une autre preuve que

l'état théologique n'a pas été le premier état de l'humanité réside dans le fait que la pesanteur, par exemple, n'a jamais été déifiée, étant donné que la mécanique et ses applications ont sans nul doute de beaucoup précédé toute période religieuse. La pesanteur était connue et comprise avant le fétichisme et, comme toute connaissance positive une fois acquise ne disparaît plus, la pesanteur ne prit jamais un déguisement théologique. La période de technique fut du reste indispensable à l'origine : la satisfaction des besoins, nourriture, défense, absence de loisirs, « esprit pratique » toujours sur le qui-vive, voilà un programme suffisant pour se dispenser de toute préoccupation religieuse. Le langage amena une période de « repos et de rêverie » mais ce repos eut son utilité, il enfanta les religions, la philosophie et la science abstraite. Vouloir comparer nos ancêtres aux peuples encore sauvages ne prouve rien, ils pouvaient être très différents et ne pas avoir à l'origine par exemple les préoccupations fétichistes que l'on rencontre encore chez les peuples arriérés.

En réalité, il n'y a donc pas eu trois états, mais simplement dans l'évolution intellectuelle « un rythme d'alternance entre l'orientation pratique et l'orientation spéculative de la connaissance » (1) et tout porte à croire que ce rythme a toujours existé et qu'il subsistera toujours, que par lui seul on peut expliquer le progrès plus facilement qu'en s'ingéniant à découper le passé en tranches à étiquettes différentes. Ainsi il y a eu succession de périodes de technique et de réflexion au « rythme binaire » souvent même liées étroitement les

(1) L. Wéber : La loi des trois états et la loi des deux états. Revue de métaphysique et de morale, 1911, tome XIX, page 599, lignes 1 à 3.

unes aux autres. Ce qui a trompé Comte, c'est le fait que l'histoire de l'antiquité connue appartient beaucoup plus à la réflexion qu'à la technique et ainsi accrédite plus facilement un état théologique.

L'état positif de Comte, sa science positive, ne sont que des descendants de l'activité technique primitive, de même les spéculations des métaphysiciens découlent des premières notions fétichistes. Si l'état positif semble triompher de nos jours, cela tient à ce que les *xix^e* et *xx^e* siècles sont plutôt des périodes de technique, toutefois cet état de choses ne durera pas, il y aura inévitablement un besoin de repos, de réflexion. L'esprit, au lieu de s'appliquer aux choses, réfléchira de nouveau sur lui-même et c'est ainsi que durant les périodes de réflexion l'homme « se révèle à soi-même », tandis que durant les périodes de techniques « l'univers se révèle à lui ».

La métaphysique, que Comte a eu la prétention d'anéantir, accomplira encore des progrès et la relativité de la connaissance n'est que de la métaphysique appropriée à notre époque de technique; cela prouve que contrairement à l'état positif, la période de technique se contente de modifier la métaphysique mais ne tend pas à l'exclure, qu'une nouvelle période de réflexion survienne et l'humanité se posera de nouveau les problèmes des causes premières et finales.

Ainsi la loi des trois états n'a plus de raison de subsister, une loi des deux états la remplacerait avantageusement en « exprimant le rythme d'alternance entre l'état de technique et l'état de réflexion qui se succèdent dans les civilisations, dans les sociétés et même dans les individus » (1). La loi

(1) Wéber: La loi des trois états et des deux états, *id.*, 1911, tome XIX, page 603.

des deux états offrirait même l'avantage de s'appliquer à l'individu comme à l'espèce, il est plus facile en effet de reconnaître chez l'homme des périodes d'activité physique, puis de réflexion qu'il n'est pratique de diviser son existence en portions théologique, métaphysique et positive.

Les deux états tendront, avec la civilisation grandissante, à coexister de plus en plus à une époque donnée dans deux sociétés différentes ou dans une même société dans des classes diverses, mais ils resteront séparés dans chaque partie du savoir, ils se succéderont mais ne se confondront pas. Le philosophe et le savant ont un rôle différent et ces deux rôles ne peuvent être remplis simultanément par le même individu.

En somme, la loi des deux états n'est qu'un schéma à deux phases constitutives du progrès intellectuel et de « deux courants parallèles » ; elle n'est pas, comme la loi des trois états prétend l'être : un énoncé ferme de l'évolution mentale, elle n'entend pas aborder tous les genres de progrès : esthétique, moral, politique, social, pour le moment elle ne veut s'occuper que du progrès intellectuel proprement dit. Voilà quelle est la loi que Wéber veut substituer à la loi des trois états, elle montre les lacunes de cette dernière et tend, surtout au point de vue de l'évolution de l'individu, à la remplacer avantageusement.

CONCLUSION

CONCLUSION

I

La question de priorité

Il importe maintenant de décerner la priorité de la loi des trois états à Comte si vraiment, ainsi que ses défenseurs s'acharnent à le proclamer, il y a droit.

Turgot a, avant Comte, énoncé l'idée de progrès et celle d'enchaînement des générations, il a vu nettement les trois modes d'interprétations différents, il a aperçu la division de l'état théologique en trois parties, il a montré que l'état métaphysique finissait par se rattacher à une entité suprême : la nature, il a accordé aux mathématiques le droit de pouvoir un jour dépendre d'un principe unique, il a reconnu les coexistences des modes d'interprétations, il a mentionné les retards de certains peuples, les précocités désastreuses d'autres, il a parlé de l'influence heureuse de l'état théologique sur les arts, enfin il a accordé au moyen âge une grande valeur ; voilà quel fut son rôle de précurseur de la loi du progrès. En admettant que Comte ait ignoré la priorité de Turgot, cela n'est pas fait cependant pour lui apporter de la gloire.

Les défenseurs de la loi des trois états, Laffitte surtout, ont pour habitude de s'appuyer sur le fait que, constater des états différents et en montrer leur liaison, forment deux choses entièrement distinctes. Ils reconnaissent qu'avant Comte

il est évident qu'on avait distingué les conceptions théologique, métaphysique et positive, mais de là à lier cet ensemble pour en faire une loi, à établir l'ordre des conceptions dans l'histoire et enfin à démontrer que chaque état régnant fut toujours le plus approprié à l'époque, il y a un vaste travail à accomplir. Cependant tous, dans leur intransigeance, se montrent d'une certaine douceur à l'égard de Turgot, beaucoup plus qu'envers Burdin; ils reconnaissent notamment à Turgot le mérite d'avoir marqué la succession des états dans certaines sciences, c'est-à-dire en développant le dessous de leur pensée, d'avoir reconnu une partie du domaine de la loi comtiste. Toutefois ils arguent que Turgot n'énonce pas la loi et surtout qu'il conserva les interprétations théologique et métaphysique, ce que Comte se gardera bien de faire, puisqu'il n'aura de repos que lorsqu'il aura rendu positives, coûte que coûte, toutes les parties du savoir. Comte, d'après les positivistes, conserverait tout le mérite, même celui qui découle des données de Turgot, et cela étant donné qu'il les a organisées et condensées dans une loi. C'est un peu prétentieux, mais ce sont, il est vrai, des arguments forgés *ad hoc*.

Lorsque Littré prétend que Comte n'a pas lu Turgot ou que, s'il l'a lu, les passages intéressant la loi ne l'ont pas frappé, il oublie sans doute que Comte a eu l'imprudence de parler de Turgot comme économiste, de plus qu'il a eu le tort de montrer quelque franchise en reconnaissant Condorcet comme précurseur, alors qu'il donne ce dernier comme un admirateur des œuvres de Turgot (1). Enfin, chose plus grave,

(1) En 1786, huit ans avant d'écrire l'« Esquisse... », Condorcet fit paraître « la Vie de Turgot » (ouvrage in-8°, Londres), ouvrage qui fut aussitôt traduit en allemand et en anglais.

il est peu probable que Comte n'ait pas été poussé à lire tout ce qui intéressait ses conceptions, or les écrits de Turgot traitent précisément du progrès et Comte est de plus célèbre pour les lectures multiples et variées auxquelles il s'adonnait. On ne peut pas non plus accuser le style de Turgot, il est au moins aussi clair que celui de Comte et ce n'est pas chose difficile; une simple lecture, même rapide, des écrits de Turgot laisse l'impression profonde de l'existence de trois modes de penser.

On a prétendu que Comte avait au moins eu le mérite d'appliquer la loi aux sciences sociales et que Turgot ne l'avait appliquée qu'aux sciences de la nature, mais pour ne citer qu'un fait tendant à contredire cette affirmation, Turgot a examiné l'œuvre des trois modes de penser agissant sur la morale et a logiquement reconnu que celle-ci était réfractaire à ce que Comte appellera plus tard sa loi fondamentale. On ne peut donc pas reprocher à Turgot ce qu'on peut reprocher à Comte: le fait d'avoir voulu à tout prix lier toutes les parties du savoir à la loi des trois états.

Il n'est donc pas original, quoique dise Robinet, de vouloir faire de Turgot un précurseur de Comte, c'est tout simplement juste; acceptons pour le prêtre Turgot l'excuse que lui trouve Robinet de n'avoir pas pu, étant donné sa qualité de prêtre, appliquer la loi des trois états, loi naturelle, à la sociologie et à la morale. On lui a aussi reproché de n'avoir pas fourni de démonstration historique et logique du passage des sciences par les trois états, heureusement du reste, car sans cela en quoi eût consisté le rôle de Comte; enfin Turgot n'a pas eu, lui, la prétention d'émettre une loi, il n'avait donc pas non plus l'obligation d'en démontrer la valeur.

De toutes les excuses qui ont été données pour blanchir

Comte, aucune vraiment n'a de valeur : l'honnêteté de Comte ne peut tenir devant l'évidence des faits; le fait d'avoir loué Turgot comme économiste n'autorise pas à piller son œuvre de philosophe; le partage de la gloire, que propose Sémerie, laisserait Turgot dupé.

Condorcet, le père philosophique de Comte, a vu lui aussi, l'idée de continuité et d'enchaînement qui régit les générations. Il s'est attaché à montrer le passage de l'écriture à travers les trois états et a décrit aussi la marche de toutes les sciences de la classification de Comte à travers ces états. D'après son œuvre, la loi du progrès se serait vérifiée deux fois dans certains domaines et les coexistences auraient été multiples. Les retours en arrière sont possibles, la physique l'a prouvé en évoluant deux fois. Condorcet reconnaît aussi une grande valeur au moyen âge, ce que Comte ne dédaignera pas d'affirmer aussi plus tard. Dans « l'Esquisse... », seule la race blanche est examinée et Comte se gardera bien d'étendre la portée de sa loi aux autres races. On peut, avec un peu de bonne volonté, trouver dans l'œuvre de Condorcet, la classification des sciences de Comte et les principes de la sociologie positive; tout cela n'est pas étonnant, il est normal que Comte ait fait quelques petits emprunts à celui qu'il nomme son père philosophique et même spirituel (1). On a reproché à Condorcet d'avoir des lacunes dans son exposé de la marche du progrès, sans doute a-t-on oublié parfois les conditions dans lesquelles son esquisse a été écrite; loin de mériter ces reproches, on ne peut qu'admirer la mémoire prodigieuse et la faculté de composition remarquable de Condorcet; du reste les lacunes qu'il a pu laisser subsister ne diminuent en rien son rôle de précurseur.

(1) Aug. Comte: Testament.

De tout ce qui précède, il ressort que si Comte a méconnu Turgot, que s'il a pris Condorcet comme précurseur sans se servir de ses idées, il n'en reste pas moins certain, que les positivistes le veulent ou non, que ces deux auteurs ont énoncé toutes les données que le fondateur du positivisme revendiquera plus tard comme étant sa seule propriété.

Saint-Simon vit, dans l'individu, la même soumission aux lois, que dans l'espèce entière, il énonça même une loi de l'évolution. Il reconnut aux savants le droit de prévision scientifique, il glorifia le moyen âge, il créa le qualificatif « positif », ce qui n'est pas peu ; il eut, le premier, l'idée d'une classification des sciences basée sur l'ordre de rapidité d'évolution de celles-ci, il conçut enfin la possibilité d'une sociologie scientifique. Saint-Simon eut pour élève Comte, comme on le voit les relations augmentent sans cesse, aussi pourquoi ne pas voir dans celui-ci un précurseur de Comte ? puisque le fondateur du positivisme l'avoue lui-même dans ses premiers écrits. L'évidence des relations de Saint-Simon et de Comte et l'impossibilité de nier les emprunts faits par ce dernier à Saint-Simon ont attiré sur celui-ci les foudres des positivistes dont les moins acharnés veulent bien reconnaître à Turgot et à Burdin des droits réels vis-à-vis de la loi des trois états, mais n'entendent pas qu'on leur parle de Saint-Simon ; il y a peut-être aussi dans ce fait le mécontentement de savoir que l'idée de créer une religion nouvelle avait été mise en pratique par Saint-Simon longtemps avant que Comte pose les bases de sa religion de l'Humanité.

Burdin distingua dans une loi du progrès deux états, dont le premier conjectural résume les états théologique et métaphysique de la loi de Comte ; il divisa l'époque religieuse, comme Turgot l'avait fait, en idolâtrie, polythéisme et déisme.

Il émit l'idée que la philosophie positive découlerait des sciences positives, il montra la véritable place de la sociologie, en la situant après la physiologie. Comte a-t-il ignoré encore ce précurseur? si oui, il faut croire que la fatalité s'est alors attachée à lui et lui a fait découvrir et énoncer comme nouveau tout ce que d'autres avaient déjà trouvé avant lui.

La conversation de Burdin, rapportée par Saint-Simon (1), est de 1798, dans celle-ci Burdin donne des précisions intéressantes, il cite le cas de l'astronomie jadis astrologie, de la chimie jadis alchimie et surtout il conçoit la marche volutive plus ou moins lente suivant les sciences et, comme conséquence, leur arrivée plus ou moins rapide à l'état scientifique. Il reconnaît aussi que les sciences parvenues les premières à l'état scientifique sont celles qui traitent des rapports les plus simples et les plus généraux. On retrouve dans toutes ces idées de Burdin de bizarres points de contact avec le positivisme, et tout cela tend encore à enlever à Comte une nouvelle dose d'originalité et de priorité. Burdin a donc établi la classification des sciences, telle que Comte la rétablira plus tard, il a de plus, chose essentielle, employé le qualificatif positif dans le sens du mot scientifique.

Les positivistes qui n'aiment pas non plus Burdin, sans doute à cause des liens d'amitié qui liaient celui-ci à Saint-Simon, reprochent à Burdin d'avoir oublié la physique, et surtout de ne pas avoir donné les raisons de son classement des sciences..., par contre ils oublient facilement de reconnaître le mérite qu'il s'est acquis en liant les sciences humaines encore théologiques et métaphysiques à la liste déjà établie

(1) Saint-Simon: Mémoire sur la science de l'homme.

des sciences physiques et naturelles ; c'est du reste là un des succès que Comte s'attribue et qu'il claironne dans son « Cours de philosophie positive ». Il convient donc de ne pas regarder Burdin comme ayant eu par hasard quelques idées communes avec Comte, mais de voir en lui le témoin le plus à charge des plagiats de ce dernier.

De tout ce qui précède, on peut affirmer que Comte n'a nullement droit à la priorité des matériaux qui ont servi à former la loi des trois états. Son seul travail a consisté à grouper des éléments donnés et à en forger une loi déjà conçue sous une forme plus condensée, et à laquelle il ne manquait qu'un nom. C'est, on l'avouera facilement, bien peu en comparaison de l'œuvre totale et surtout par rapport à la gloire et au mérite que le fondateur du positivisme essaie de tirer de sa loi fondamentale. Comte eût gagné à être plus franc et à ne pas s'attribuer l'originalité d'une œuvre due à Turgot et perfectionnée par Burdin et qu'avec beaucoup d'indulgence il peut seulement prétendre avoir complétée.

Malgré cela, les disciples de Comte n'en ont pas moins continué à chanter l'originalité du maître et à défendre la loi des trois états avec autant d'ardeur et de colère que le loup défend sa proie.

Il reste maintenant à apprécier la portée et la valeur de cette fameuse loi fondamentale, dite « des trois états ».

II

La question de portée

Une question de priorité ne peut avoir d'importance qu'autant qu'elle a pour but de montrer l'origine d'une découverte ou d'une création de valeur réelle. La loi des trois états

a-t-elle cette importance ou bien est-elle une vaste mystification dont la faute ne retomberait que sur Comte? puisque seul il a entouré sa prétendue découverte d'une auréole et d'une réclame éblouissantes. Tout d'abord qu'entend-on par loi? Une loi est une règle obligatoire et nécessaire à laquelle on ne peut et ne doit pas échapper, mais pour le cas présent il s'agit surtout de l'énoncé d'une prédisposition fondée sur la nature même de l'esprit humain, pris dans l'espèce en général et dans chaque individu en particulier. Si la loi des trois états est bien loi dans toute l'acception du mot, elle doit offrir un aperçu de toute l'évolution de l'esprit humain depuis sa plus lointaine origine jusqu'à nos jours et permettre une prédiction raisonnée de l'avenir, de plus elle doit étendre son domaine à toute l'espèce humaine, c'est-à-dire n'excepter aucun peuple, ni aucun pays habité, ce qui est logique pour une loi de l'activité intellectuelle. En d'autres termes, la portée de la loi des trois états doit s'étendre à tout le domaine du temps et à tout celui de l'espace, en prenant ces mots dans leur sens vraiment positif et humain, c'est-à-dire en considérant le temps d'une part comme la suite des générations qui se sont succédées depuis que l'homme est homme à travers les siècles et en regardant l'espace, d'autre part, comme l'ensemble de la planète que l'espèce humaine habite.

La loi des trois états porte à peu près sur dix mille ans d'histoire, ce seul fait montre quelle faible portion de l'histoire de l'évolution intellectuelle elle envisage. Nous avons vu, avec Wéber, que la préhistoire était totalement oubliée et ce fait est d'autant plus grave pour la loi du progrès qu'il est en effet impossible d'arriver à soumettre la préhistoire aux exigences des trois états. Les sciences ont dû, à un moment donné, dans le passé, être positives à un certain

degré, cela en vue de permettre le commencement de l'évolution. C'est là l'avis de Mill et de Flint et il est plus que probable que cette période de positivité est de beaucoup antérieure à l'état théologique. Le fait positif d'allumer le feu en frottant deux bâtons, que Smith cite comme une preuve de l'ancienneté des premiers éléments positifs, n'a pas non plus attendu le fétichisme pour apparaître. Comptons avec Wéber 200.000 ans de préhistoire et il sera facile de juger de la faible portée de la loi des trois états dans le temps. Mais d'un autre côté elle peut être aussi envisagée comme une œuvre hardie, rien ne prouve que l'avenir ne connaîtra pas de nouveau l'évolution intellectuelle à travers les trois états, rien ne prouve non plus, selon l'avis de Milhaud, que d'autres états, déjà en germe actuellement ou même encore inconnus ne viendront pas détrôner l'état positif. Ainsi, au point de vue du passé, la loi des trois états n'a qu'une portée limitée, au point de vue du présent on ne peut considérer le troisième état comme le maître absolu, d'autres existent, voire même de nouveaux se créent : tel l'état d'intériorisme de Milhaud ; quant à l'avenir, la portée de la loi en question n'a aucun pouvoir sur lui et surtout ne semble pas avoir quelque chance d'en acquérir.

La loi des trois états porte-t-elle sur le monde entier ? ceci, de par l'aveu même de Comte, n'est pas ; son domaine est même des plus restreints, car elle ne s'occupe que de la race blanche. Elle délaisse prudemment les cinq sixièmes de son royaume, par ce fait elle n'a plus le droit de briguer le titre de loi générale de l'espèce humaine, d'autant plus que les parties du monde qu'elle délaisse seraient sans doute incapables de se soumettre à la marche qu'elle prescrit ou accusaient, pour la plupart, un retard considérable ou une

stagnation prolongée dans l'état théologique. On ne voit pas trop, par exemple, le résultat qu'on obtiendrait en recherchant l'état métaphysique et encore moins l'état positif chez les Papous, tout au plus arriverait-on à identifier l'état théologique dans sa phase fétichiste. Il est de beaucoup préférable, ainsi que Comte l'a fait, imitant comme par hasard en cela Condorcet dans la dixième époque de son esquisse, de laisser le soin aux peuples civilisés de la sociologie future, d'aller répandre les bienfaits de leur civilisation positive chez les peuples encore barbares; c'est plus facile et plus productif que d'essayer de démêler chez les sauvages les traces de la loi des trois états.

Ainsi on voit qu'aussi bien au point de vue de la portée temporelle qu'au point de vue de la portée spatiale, la loi de Comte ne présente pas l'ampleur voulue pour mériter son titre de loi et surtout la renommée qu'elle a acquise.

III

La question de valeur

Il importe maintenant de dégager la valeur de la loi du progrès. Si la question de priorité n'atteignait pas la valeur de la loi de Comte, par contre l'examen de sa portée a déjà donné un sérieux choc à la confiance qu'elle engendrait. Comme nous allons essayer de le démontrer, l'examen de sa valeur achèvera de rabaisser cette loi au rang des conceptions plus chimériques que véritablement étayées.

La loi des trois états doit offrir une grande précision dans chacun de ses états et avoir un champ d'action bien défini; elle doit pouvoir se vérifier immédiatement comme une loi de la nature se justifie par l'expérience, elle ne doit accepter

aucune exception, et viser à réaliser, en tant que loi humaine, un mieux ; elle ne doit pas tolérer de stagnations, de précocités, de retards et à plus forte raison de décadences. Voilà quels sont les attributs et conditions indispensables que la loi des trois états doit présenter pour être admise comme loi scientifique de l'évolution humaine. En examinant successivement chaque point de vue, nous allons voir qu'elle ne répond à aucune des conditions requises.

La loi du progrès n'offre aucune précision, car elle ne délimite pas exactement le règne de chaque état, loin d'en donner la durée exacte, elle admet, par exemple, dès le premier état de l'humanité, la coexistence de l'état positif ; de plus elle ne peut prouver que chez l'individu, les interprétations théologiques disparaissent avec l'adolescence car on ne peut empêcher l'imagination, qui enfante l'idée des volontés divines, d'agir, passé une certaine époque de la vie, sans cela l'existence aurait tendance à devenir un automatisme intellectuel monotone. La loi des trois états ne remplit donc pas la première condition voulue.

Elle ne peut pas non plus se vérifier entièrement, comme se vérifie une loi de la nature. On a vu, par l'examen enjolivé et peu impartial du passé, que Comte a fait dans sa sociologie, que la loi ne peut se vérifier qu'à condition d'admettre les coexistences et en négligeant tout ce qui peut l'embarrasser, la préhistoire par exemple ou les peuples non encore civilisés. Le présent ne montre pas non plus la disparition des états théologique et métaphysique, et de même que l'homme théologique ne le fut jamais complètement, de même l'homme positif ne se sert pas de son esprit à tendance positive dans toutes les circonstances de sa vie et pour tous les domaines. De plus, l'état positif ne triomphe pas partout,

les progrès des sciences ne s'attachent pas uniquement à la simple recherche des phénomènes et de leurs lois ; on essaye de se servir de nouvelles théories et de découvertes pour percer le mystère des choses, l'homme n'a pas renoncé à la recherche des causes premières et finales et il se livre à cette recherche avec des procédés de plus en plus scientifiques ; tout montre donc que la loi en question ne se vérifie pas plus dans le présent que dans le passé. Une question reste à traiter, la loi du progrès se vérifiera-t-elle plus tard ? C'est peu probable, les domaines de la théologie et de la métaphysique ne disparaîtront jamais, il y aura certainement une spécialisation étroite de chaque tendance, mais non pas chute définitive d'une interprétation. Rien ne pousse tout le savoir vers le positif, le fait d'avoir tout expliqué jadis, de façon erronée il est vrai, théologiquement puis métaphysiquement, n'affirme pas pour l'avenir le règne d'une explication positive s'appliquant à tout. Rien non plus ne prouve que ce qui a semblé définitif jusqu'ici, le restera, tel l'état positif par exemple ; peut-être reverrons-nous la puissance de l'état théologique, peut-être qu'une autre loi du progrès sera énoncée et effacera jusqu'au souvenir même de la loi des trois états ; d'autres interprétations, jusqu'ici méconnues, viendront peut-être s'ajouter aux anciennes, l'inconnaissable délaissé actuellement par l'état positif et qui reste du domaine de la religion et de la métaphysique fera peut-être partie, dans un avenir assez rapproché, du domaine positif le plus ordinaire. Ainsi la loi des trois états ne satisfait donc pas plus à la seconde condition qu'à la première, elle ne se vérifie ni dans l'histoire du passé, ni dans le présent, et l'avenir ne semble pas non plus devoir se soumettre à sa puissance ; quant à la justification de cette loi chez l'individu, elle apparaît comme une vaste chimère.

Une loi ne doit pas admettre non plus d'exceptions dans son champ d'action, or la loi des trois états tolère dans la faible portion d'humanité qu'elle dirige des exceptions ; c'est ainsi, pour n'en citer qu'une, que les sciences mathématiques ne peuvent être montrées à l'état théologique et à l'état métaphysique. Les quelques arguments, sur lesquels s'appuie Comte, ne résistent pas, étant donné leur insignifiance, au moindre examen.

Toute loi humaine a généralement pour but de marquer, par son application, un mieux sensible ou tout au moins d'assurer l'espoir d'une amélioration, or l'esprit humain ne peut se déclarer satisfait lorsqu'il est arrivé à l'étroitesse de l'état positif, qui tend à interdire toute spéculation que, bon gré, mal gré, on ne peut plier à ses exigences. La liberté ne subsiste pas non plus puisque, ainsi que l'a dit Littré (1), en critiquant l'ouvrage de Stuart Mill sur le positivisme, on ne peut avoir de croyances théologiques si l'on est un fervent positiviste, affirmation qui ne l'a du reste pas empêché de se réconcilier avec l'Eglise peu de temps avant sa mort (2). L'état positif tend donc à asservir l'esprit, à l'atrophier et surtout à lui interdire toute réflexion imaginative, laquelle est cependant un des plus nobles attributs de notre nature. Dans de telles conditions, l'état théologique reste préférable par exemple, et la loi, au lieu d'impliquer un mieux dans la marche évolutive de l'humanité tend, au point de vue intellectuel, à préparer une déchéance. Ce seul fait prouve que la quatrième condition n'est pas remplie non plus.

La loi des trois états ne doit pas admettre de stagnations,

(1) Littré : Auguste Comte et Stuart Mill.

(2) Gruber : Le positivisme depuis A. Comte jusqu'à nos jours.

c'est pourquoi il est difficile de s'expliquer notamment le cas des Arabes qui n'ont plus, depuis la fin du VIII^e siècle, réalisé aucun progrès; il est vrai qu'ils ne sont pas habitants de l'Europe occidentale (bien que de race blanche), et que comme tels ils n'ont pas à obéir à la loi des trois états; mais il est facile d'objecter que leurs descendants en Espagne, et d'une façon générale toute l'Espagne, ont subi une longue stagnation dans l'état théologique, cela grâce à l'intolérance religieuse. La loi du progrès ne doit pas admettre non plus de précocités. Chez l'individu, les cas de précocité sont fréquents et Comte lui-même en fut un exemple, puisqu'à l'âge de 15 ans il servit de professeur aux candidats à l'Ecole polytechnique. Pour l'espèce, il en est de même, la Chine connut, dans la plus haute antiquité, une civilisation avancée, celle-ci fut du reste suivie aussi d'une stagnation, voire même d'une décadence. Il est vrai que, toujours pour le même motif, la loi ne s'appliquant qu'à l'Europe occidentale, le reste du monde pouvant la démentir, il convient de prendre un exemple dans son domaine, tel est le cas des villes fondées par les Grecs sur le littoral gaulois de la Méditerranée. Ces villes offraient un degré de civilisation très avancé, alors que tout le reste de la Gaule était encore arriéré. De même les retards ne doivent pas exister non plus dans l'évolution humaine, or les peuples non encore civilisés sont nombreux, quant aux cas de retards mentaux chez les individus, ils sont multiples. Enfin la loi des trois états ne doit pas tolérer de décadences ou de retours en arrière, cependant l'astronomie, presque positive dans l'antiquité, retourna au moyen âge à des conceptions théologiques et métaphysiques. L'Europe occidentale offre aussi de nombreux exemples, tel est le cas de la Restauration de 1815 en France qui rétablit, en politique, l'état théo-

logique, faisant disparaître l'état métaphysique. Il est inutile d'insister aussi, pour montrer que les retours en arrière sont possibles chez les individus, la religion de l'Humanité parle éloquemment pour Comte. Ainsi la loi des trois états ne remplit aucune des quatre parties de la cinquième condition requise pour être une loi, car elle admet des stagnations, des précocités, des retards et des décadences ou retours en arrière.

En résumant, la prétendue loi du progrès n'est capable de présenter aucune des cinq conditions exigées, elle n'offre aucune précision, soit qu'elle se rapporte à l'espèce, soit qu'elle s'applique à l'individu, elle ne peut se vérifier ni dans l'histoire du passé, ni à l'époque actuelle, et rien ne prouve qu'elle se justifiera dans l'avenir, de même elle ne se vérifie pas non plus chez l'individu; elle admet des exceptions, ne tend pas vers une évolution progressive: chez l'individu l'état positif peut conduire à l'intolérance et au sectarisme, dans l'espèce, il amène une restriction du domaine de l'activité intellectuelle. La loi des trois états tolère des stagnations, des précocités et retards, des décadences; si, à tout ce bilan désastreux, on ajoute les défauts examinés dans l'étude de sa portée, on peut déduire que, de par la valeur et la portée, il n'y a pas de loi des trois états. Comte, qui a tant combattu la métaphysique, qui l'a tant pourchassée, ne s'est pas aperçu non plus que ce qu'il nomme sa loi tendait, malgré son débouché positif, à revêtir un cachet métaphysique. Inévitablement l'évolution intellectuelle va de l'état théologique au scientifique, il y a dans cette marche forcée une fatalité toute métaphysique, de plus la finalité se fait jour dans l'évolution positive du progrès, évolution qui tend vers la positivité et uniquement vers ce but. Pauvre loi! après tant de critiques, on peut donc

encore l'accuser d'être métaphysique, alors que sa plus chère ambition et celle de Comte était de s'employer à détruire tout reste théologique et surtout métaphysique.

Il importe d'examiner maintenant de façon rapide les caractéristiques de chaque état. Le second est une transformation du premier, mais le troisième n'offre pas de ressemblance avec le second ; le premier et le troisième offrent un point de contact, tous deux tendent à créer, tandis que le second tend à détruire, de là l'explication du manque de liaison des deux derniers états, il y a donc manque de cohésion dans la troisième partie de la loi, alors qu'il y a manque de nouveauté dans la seconde partie. L'état théologique n'est que provisoire d'après Comte, or il a toujours existé depuis environ dix mille ans et a même coexisté avec l'état positif dès l'origine. Les deux esprits théologique et métaphysique ne se sont pas suivis, mais ont toujours été en rivalité ; coexistence et non succession des trois états, voilà en réalité tout ce qu'il reste de la loi de Comte. Celui-ci l'a reconnu dès le chapitre de son « Cours de philosophie positive » ayant trait au fétichisme, cela ne l'a du reste pas empêché de conserver à sa loi « fondamentale » toute sa valeur. L'état théologique subsistera toujours, car religions et interprétations religieuses répondent trop aux besoins de l'imagination créatrice pour que celle-ci puisse s'en passer, par ce fait le « provisoire » comtiste devient donc un définitif mal compris.

L'état métaphysique est transitoire, sa durée n'excède pas, chez Comte, 300 ans ; cependant cet état de transition se faisait déjà sentir en plein état théologique, à la fin de la période fétichiste, alors qu'il n'était nullement question d'opérer la transition du premier état à l'état positif. L'état métaphysique dure encore de nos jours, sans doute a-t-il encore

à opérer dans l'avenir d'autres transitions d'état à état. La métaphysique, malgré les désirs de Comte, n'est pas morte, au contraire elle agrandit sans cesse son domaine avec les progrès scientifiques, tout comme la théologie; c'est ainsi que le « transitoire » comtiste est aussi un définitif mal compris.

L'état positif est regardé par Comte comme définitif et c'est précisément celui-là qui menace de ne pas l'être, si l'on en croit Milhaud par exemple. L'état positif ne pourra jamais occuper uniquement les esprits, car il est trop exclusif, il coexistera toujours avec le provisoire et le transitoire de la loi du progrès, si bien qu'en somme tout se réduit au définitif et c'est là la meilleure solution si l'on songe que, depuis le début de l'humanité, ces trois interprétations coexistent.

En résumé, il n'y a pas eu de succession d'états, mais tout au plus une part plus ou moins importante occupée par chacun d'eux suivant les époques. De tout cela on peut donc déduire que la loi des trois états est autant affirmée arbitrairement, au point de vue de la limitation, de la succession, des caractères et du nombre des états qu'elle ne l'est au point de vue du titre de loi.

Comte a prétendu que l'homme était « théologien dans son enfance, métaphysicien dans sa jeunesse et physicien dans sa virilité », que penser alors des hommes anciens soumis à l'état théologique? Ils étaient théologiens dans leur enfance, puis métaphysiciens dans leur jeunesse et enfin positifs, doit-on y voir un second état individuel dans l'état général ou doit-on penser que ces malheureux étaient condamnés à rester des enfants toute leur vie au point de vue spirituel, puisqu'à cette époque les deux derniers états n'existaient pas encore, si l'on en croit Comte. De même les enfants modernes sont, au sens rigoureux de l'affirmation comtiste, soumis à l'état positif

malgré leur jeunesse métaphysique et offrent ainsi un caractère scientifique incompatible avec leur âge. Un autre point de détail reste encore à éclaircir : une fois arrivé à la virilité, l'homme garde-t-il éternellement son caractère positif et Comte distingue-t-il la vieillesse de la virilité ? ou doit-on supposer que l'homme recommence le cycle déjà accompli, imitant en cela la tendance du Grand-Prêtre de l'Humanité ? Ainsi qu'on le voit, la raillerie peut facilement s'exercer sur cet échafaudage excentrique qui se nomme loi des trois états.

En concluant, on voit que Turgot et les autres précurseurs peuvent reposer en paix, ce n'est pas leur faire grand tort que de laisser Comte et ses disciples revendiquer la priorité de la loi en question, la trouvaille énoncée dans le style clair et agréable de Comte ! ne nécessite pas le besoin d'établir une contestation énergique, il convient seulement à la vérité de savoir à quoi s'en tenir, étant donné les rapports de la loi « fondamentale » avec tout le système positiviste.

Le seul enseignement qui reste de cette loi est qu'il a existé et qu'il subsiste encore trois modes de penser, qu'ils aient coexisté ou non, qu'ils se soient succédés dans tel ordre plutôt que dans tel autre, qu'il doive naître plus tard d'autres états, tout cela est moins important que le fait de savoir que ces trois états demeurent et qu'on peut les identifier avec leurs créations. De nos jours, il y a encore des esprits à tendance purement théologique ou métaphysique et pourtant la masse des hommes continue son évolution vers le progrès. Maintenant, bien que la loi des trois états qui n'est, en définitive, qu'un beau conte de Comte, soit anéantie, la notion du progrès subsiste toujours et celui-ci continue irrévocablement sa marche sans se soucier des inventions chimériques que le fondateur du positivisme a pu trouver pour l'expliquer.

Vu:

Nancy, le 11 Juillet 1924.

Le Président de thèse,

F. LAPORTE.

Vu:

Nancy, le 12 Juillet 1924.

Le Doyen de la Faculté des Lettres,

B. AUERBACH.

Vu et permis d'imprimer,

Nancy, le 15 Juillet 1924.

Le Recteur de l'Académie,

Ch. ADAM,

Membre de l'Institut.

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOGRAPHIE DE LA LOI DES TROIS ÉTATS.....	VII
I. BIBLIOGRAPHIE DES AUTEURS FRANÇAIS.....	VII
II. BIBLIOGRAPHIE DES AUTEURS ÉTRANGERS.....	XII
1° Principaux ouvrages anglais	XII
2° Principaux ouvrages allemands	XIII
3° Principaux ouvrages italiens	XIII
4° Principaux ouvrages espagnols	XIV
5° Principaux ouvrages russes	XIV
6° Principaux ouvrages suédois	XIV
7° Un ouvrage belge	XIV
III. LISTE DE QUELQUES OUVRAGES DÉJÀ CITÉS, TRADUITS SOIT EN FRANÇAIS, EN ANGLAIS OU EN ALLEMAND.....	XIV
1° Ouvrages traduits en français.....	XIV
2° Ouvrages traduits en anglais.....	XV
3° Ouvrages traduits en allemand.....	XV
INTRODUCTION	I
DÉFINITION ET GÉNÉRALITÉS	5

PREMIÈRE PARTIE

LA LOI DES TROIS ÉTATS AVANT AUGUSTE COMTE.....	9
CHAPITRE PREMIER. — TURGOT ET LA LOI DES TROIS ÉTATS....	II
CHAP. II. — CONDORCET ET LA LOI DES TROIS ÉTATS.....	43
I. Condorcet. « Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain » (1794). Introduction.	43
II. Première époque, les hommes sont réunis en peuplades. Deuxième époque, les peuples pasteurs, passage à l'état de peuples agriculteurs.....	45

III. Troisième époque, histoire des progrès des peuples agriculteurs jusqu'à l'invention de l'écriture alphabétique	49
IV. Quatrième époque, histoire de la Grèce jusqu'à la division des sciences	53
V. Cinquième époque, histoire des progrès des sciences jusqu'à leur décadence	58
VI. Sixième époque, de la décadence des sciences jusqu'à l'époque des croisades	68
VII. Septième époque, des premiers progrès des sciences vers leur restauration en Occident, jusqu'à l'invention de l'imprimerie	77
VIII. Huitième époque, de l'invention de l'imprimerie jusqu'au temps où les sciences et la philosophie secouèrent le joug de l'autorité.....	82
IX. Neuvième époque, de Descartes jusqu'à la formation de la république française. Prédications de la dixième époque	89
X. L'œuvre de Condorcet et la loi des trois états. Ce que Comte lui doit	97
CHAP. III. — SAINT-SIMON ET LA LOI DES TROIS ÉTATS.....	101
CHAP. IV. — BURDIN (Docteur) ET LA LOI DES TROIS ÉTATS....	111

DEUXIÈME PARTIE

LA LOI DES TROIS ÉTATS CHEZ AUGUSTE COMTE.....	117
CHAPITRE PREMIER. — AUGUSTE COMTE. TRAVAUX ANTÉRIEURS AU COURS DE PHILOSOPHIE POSITIVE.....	119
I. Auguste Comte. Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société (1822). Considérations philosophiques sur les sciences et les savants (1825)	119
CHAP. II. — AUGUSTE COMTE. COURS DE PHILOSOPHIE POSITIVE.	123
I. Cours de philosophie positive. Exposition de la loi des trois états. Classification des sciences.....	123

II. La loi des trois états dans les mathématiques, en astronomie, en physique, en chimie, en biologie....	132
III. La loi des trois états dans la science sociale. Caractères des politiques théologique et métaphysique...	138
IV. La science sociale, l'état théologique, le fétichisme..	142
V. L'état théologique, le polythéisme	150
VI. L'état théologique, le monothéisme	159
VII. L'état métaphysique, généralités, le protestantisme...	167
VIII. L'état métaphysique, la philosophie négative.....	174
IX. L'état positif, âge de la spécialité. Développements industriel, esthétique, scientifique et philosophique.	177
X. L'état positif. Le pouvoir spirituel de l'avenir, morale et éducation. Le pouvoir temporel de l'avenir.....	192
CHAP. III. AUGUSTE COMTE. LES TRAVAUX POSTÉRIEURS AU COURS DE PHILOSOPHIE POSITIVE.....	197
Discours sur l'esprit positif (1844). Système de politique positive (1852-1854). Causes du changement de doctrine chez Comte. La Religion de l'Humanité. Le Catéchisme positiviste (1852).....	197
CHAP. IV. — LA LOI DES TROIS ÉTATS DANS LE POSITIVISME..	205
Rapports de la loi des trois états avec le positivisme : généralités, classification, les diverses sciences, la sociologie	205

TROISIÈME PARTIE .

LA LOI DES TROIS ÉTATS APRÈS AUGUSTE COMTE.....	213
CHAPITRE PREMIER. — APPRÉCIATIONS ET CRITIQUES.....	215
I. E. Littré. La loi des trois états dans « Auguste Comte et la philosophie positive » (1863).....	215
II. J. Stuart Mill. La loi des trois états dans « Auguste Comte et le positivisme » (1865).....	221
III. Pillon. La loi des trois états, priorité et valeur (Critique philosophique, année 1875)	223

CHAP. II. — LES LOIS DU PROGRÈS A ÉTATS DIFFÉRENTS.....	231
I. Loi des deux états de Burdin (Docteur). Loi des quatre périodes de Saint-Simon. Loi des quatre âges de Littré	231
II. La loi des quatre états de Milhaud, dans les sciences, en morale, dans la religion.....	235
CHAP. III. — LA LOI DES DEUX ÉTATS DE WÉBER.....	245
Loi du progrès de Wéber; les causes de la loi des trois états; les deux états.....	245
CONCLUSION	251
I. La loi des trois états, la question de priorité.....	253
II. La loi des trois états, la question de portée.....	259
III. La loi des trois états, la question de valeur.....	262

TABLE DES GRAVURES

Turgot (1727-1781)	32-33
Condorcet (1743-1794)	96-97
Auguste Comte (1798-1857).....	208-209

NANCY - SOCIÉTÉ D'IMPRESSIONS TYPOGRAPHIQUES
